ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME DE GRAFIGNY.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE.



Gravé par C. L. Gaucher, d'après le tableau original que M.me Pélectus a bien voulu confier à l'Auteur.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme DE GRAFIGNY.

NOUVELLE ÉDITION,

[illegible]



A PARIS,

CHEZ BRIAND, LIBRAIRE,

[illegible]

1821.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME DE GRAFIGNY.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE NEUF GRAVURES ET DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.



A PARIS,
CHEZ BRIAND, LIBRAIRE,
RUE DE CRÉBILLON, N° 3.
1821.



NOTICE

SUR MADAME DE GRAFIGNY.

Madame de Grafigny était née en Lorraine, et est morte à Paris le 12 décembre 1758, dans la soixante-quatrième année de son âge. Elle se nommait Françoise d'Happoncourt. Elle était fille unique de François-Henri d'Issembourg, seigneur d'Happoncourt, de Greux, et autres lieux, lieutenant des chevau-légers, major des gardes de son altesse royale Léopold 1er, duc de Lorraine, et gouverneur de Boulay et de la Sarre. Sa mère se nommait Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, baron de Houdemont et de Vaudœuvre, premier maître-d'hôtel du même duc Léopold. Le père de madame de Grafigny, sorti de l'ancienne et illustre maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans sa jeunesse. Il fut aide-de-camp du maréchal de Boufflers au siége de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut gentilhomme en France, comme il l'était en Allemagne, et confirma tous ses titres. Il s'attacha depuis à la cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, exempt des gardes-du-corps et chambellan du duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari.

Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avait eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur père.

Madame de Grafigny était née sérieuse, et sa conversation n'annonçait pas tout l'esprit qu'elle avait reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avaient fait des amis long-temps avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le duc de Richelieu, amena avec elle madame de Grafigny; peut-être, sans cette circonstance, n'y serait-elle jamais venue; du moins l'état de sa fortune ne lui permettait guère d'y songer; et d'ailleurs elle ne prévoyait pas plus que les autres la réputation qui l'attendait dans cette capitale. Plusieurs gens d'esprit, réunis dans une société où elle avait été admise, la forcèrent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume in-12, qui parut en 1745. Le morceau qu'elle donna est le plus considérable du recueil; il est intitulé: *Nouvelle espagnole; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Le titre même, comme on voit, est une maxime, et tout le roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des associés. Madame de Grafigny fut piquée des plaisanteries de ces messieurs sur sa *Nouvelle espagnole;* et, sans rien dire à la société, elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de temps après elle donna au Théâtre-Français,

avec des applaudissemens qui ne se sont point démentis, *Cénie*, en cinq actes, en prose : c'est une des meilleures pièces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La Fille d'Aristide, autre comédie en prose, n'eut point à la représentation le même succès que *Cénie*; elle a paru imprimée après la mort de madame de Grafigny. On dit que l'auteur, le jour même de sa mort, en avait corrigé la dernière épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette pièce au théâtre n'a pas peu contribué à la maladie dont elle est morte. Madame de Grafigny avait cet amour-propre louable, père de tous les talens; une critique, une épigramme lui causait un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi.

Outre ces deux drames imprimés, madame de Grafigny a laissé un petit acte de féerie intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, et qu'on la détourna de donner aux comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre pièces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfans de l'empereur; ce sont des sujets simples et moraux, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle voulait instruire.

Leurs majestés l'empereur et l'impératrice reine de Hongrie et de Bohème l'honoraient d'une estime particulière, et lui faisaient souvent des présens [a], ainsi que leurs altesses royales le prince Charles et la princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquels elle avait la même distinction d'être en commerce de lettres. Elle

[a] L'empereur (François Ier) a donné une pension considérable à Mme de Grafigny. *Année Littéraire*, 1756, tome premier, page 112.

a légué ses livres à feu M. Guymond de La Touche, auteur de la moderne tragédie d'*Iphigénie en Tauride* et de l'*Épître à l'Amitié*. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de février de cette année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un homme de lettres, son ami depuis trente années, avec la liberté d'en disposer comme il le jugerait à propos.

On peut juger de l'esprit de madame de Grafigny par ses ouvrages; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son âme par ses amis; elle n'en a eu que d'estimables : leurs regrets font son éloge. Le fond de son caractère était une sensibilité et une bonté de cœur sans exemple. Elle faisait tout le bien qu'elle pouvait faire. On ne sait presque aucune particularité de sa vie, parce qu'elle était simple et modeste, et ne parlait jamais d'elle : seulement on sait que sa vie n'a été qu'un tissu de malheurs; et c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en partie cette douce et sublime philosophie du cœur qui caractérise ses ouvrages et les fera passer à la postérité.

AVERTISSEMENT.

Si la vérité qui s'écarte du vraisemblable perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais, pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grâce devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'éditeur de cet ouvrage en présentant au public les lettres d'une jeune Péruvienne, dont le style et les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation!

Enrichis par les précieuses dépouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde comme un peuple magnifique; et le sentiment du respect ne s'éloigne guère de l'idée de la magnificence.

Mais, toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, que leur langue se rapproche de notre idiome. *Comment peut-on être Persan* [a] ?

Nous méprisons les Indiens; à peine accor-

[a] *Lettres Persanes.*

dons-nous une âme pensante à ces peuples malheureux : cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde; nous y trouvons partout des monumens de la sagacité de leur esprit et de la solidité de leur philosophie.

Un de nos plus grands poëtes [a] a crayonné les mœurs indiennes dans un poëme dramatique qui a dû contribuer à les faire connaître.

Avec tant de lumières répandues sur le caractère de ces peuples, il semble qu'on ne devrait pas craindre de voir passer pour une fiction des lettres originales qui ne font que développer ce que nous connaissons déjà de l'esprit vif et naturel aux Indiens : mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne rassure contre son jugement, et l'on se serait bien gardé d'y soumettre cet ouvrage, si son empire était sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premières lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément qu'étant composées dans une langue et tracées d'une manière qui nous sont également inconnues, le recueil n'en serait pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite, à la complaisance qu'elle eut

[a] M. de Voltaire, dans *Alzire*.

de la communiquer au chevalier Déterville, et à la permission qu'il obtint de la garder.

On connaîtra facilement aux fautes de grammaire et aux négligences du style combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui règne dans cet ouvrage. On s'est contenté de supprimer un grand nombre de figures hors d'usage dans notre style; on n'en a laissé que ce qu'il en fallait pour faire sentir combien il était nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir, sans rien changer au fond de la pensée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphysiques qui auraient pu paraître obscurs. C'est la seule part que l'on ait à ce singulier ouvrage.

INTRODUCTION HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'est point de peuple dont les connaissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

Manco-Capac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier inca. Le Soleil, disait-il, qu'ils appelaient leur père, et qu'ils regardaient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivaient depuis long-temps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à Manco-Capac et à sa femme Coya-Mama-Oello-Huaco que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts qui en avaient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvaient les Péruviens lors de la descente des Espagnols ne pouvaient être plus favorables à ces derniers. On parlait depuis quelque temps d'un ancien oracle qui annonçait qu'*après un certain*

nombre de rois, il arriverait dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avait jamais vu, qui envahiraient leur royaume et détruiraient leur religion.

Quoique l'astronomie fût une des principales connaissances des Péruviens, ils s'effrayaient des prodiges ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avait aperçus autour de la lune, et surtout quelques comètes, avaient répandu la terreur parmi eux; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendait l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septième des incas, dont le nom annonçait dans la langue péruvienne la fatalité de son époque [a], avait vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvrait le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menait en lesse; tout cela avait effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avait dit qu'il était fils du Soleil, frère de Manco-Capac, et qu'il s'appelait Viracocha. Cette fable ridicule s'était malheureusement conservée parmi les Péruviens, et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avaient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha qui s'était dit fils du Soleil; et c'est de là que l'usurpateur se fit donner par les ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de descendant du dieu qu'ils adoraient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le

[a] Il s'appelait *Yahuarhuocac*, ce qui signifiait littéralement *Pleure-sang*.

même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et par les hommages les plus humilians.

Les Péruviens, s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchaient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageaient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissaient de métaux; ils allaient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédaient, et les entouraient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avaient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires!* s'écrie Montaigne [a] en se rappelant le vil objet de ces conquêtes : *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi, et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis

[a] Tome v, chap. vi, *des Coches.*

avaient séparé les villes du Soleil de notre monde, elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étaient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes terminera l'introduction qu'on a crue nécessaire aux lettres qui vont suivre.

Ces peuples étaient en général francs et humains; l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les rendait observateurs rigides des lois, qu'ils regardaient comme l'ouvrage de Manco-Capac, fils du Soleil, qu'ils adoraient.

Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnaissaient au-dessus de lui un dieu créateur qu'ils appelaient *Pachacamac*; c'était pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçait que rarement, et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avaient aussi beaucoup de vénération pour la lune, qu'ils traitaient de femme et de sœur du Soleil. Ils la regardaient comme la mère de toutes choses; mais ils croyaient, comme tous les Indiens, qu'elle causerait la destruction du monde en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantirait par sa

chute. Le tonnerre, qu'ils appelaient *Yalpor,* les éclairs et la foudre passaient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'âme était établie chez les Péruviens; ils croyaient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'âme allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, composaient les offrandes qu'ils faisaient au Soleil. Le *Raymi* était la principale fête de ce dieu, auquel on présentait dans une coupe du *mays,* espèce de liqueur forte que les Péruviens savaient extraire d'une de leurs plantes, et dont ils buvaient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avait cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'inca régnant, qu'on appelait le *Capa-Inca,* avait seul le droit de les faire ouvrir; c'était à lui seul aussi qu'appartenait le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au Soleil y étaient élevées presqu'en naissant, et y gardaient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *mamas,* ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des incas, qui devaient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première princesse du sang qui était vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges était de travailler aux diadèmes des incas, dont une espèce de frange faisait toute la richesse.

Le temple était orné des différentes idoles des peu-

ples qu'avaient soumis les incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il était embelli le rendait d'une magnificence et d'un éclat dignes du dieu qu'on y servait.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois étaient fondés sur l'opinion qu'ils avaient que le Soleil était le père de ces rois; mais l'attachement et l'amour qu'ils avaient pour eux étaient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité des incas.

On élevait la jeunesse avec tous les soins qu'exigeait l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayait point les esprits, parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avaient aucune part. La modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étaient chargés de les instruire arrêtaient les progrès d'une passion naissante [a], ou les faisaient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Les *amautas*, philosophes de cette nation, enseignaient à la jeunesse les découvertes qu'on avait faites dans les sciences. La nation était encore dans l'enfance à cet égard; mais elle était dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avaient moins de lumières, moins de

[a] *Voyez* les cérémonies et coutumes religieuses, ***Dissertations sur les peuples de l'Amérique***, chap. 13.

connaissances, moins d'arts que nous ; et cependant ils en avaient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *quapas* ou les *quipos*[a] leur tenaient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étaient attachés, leur rappelaient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils voulaient se ressouvenir. Ils leur servaient d'annales, de codes, de rituels, etc. Ils avaient des officiers publics, appelés *quipocamaios*, à la garde desquels les quipos étaient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étaient aussi aisément traités avec les quipos qu'ils auraient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, Manco-Capac, avait rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisait en commun, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuaient partout la fraîcheur et la fertilité : mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avaient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aquéducs, ou les routes qu'ils pratiquaient dans tout leur pays.

On savait au Pérou autant de géométrie qu'il en fallait pour la mesure et le partage des terres. La médecine y était une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers.

[a] Les *quipos* du Pérou étaient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

Garcilasso dit qu'ils avaient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poëtes, qu'ils appelaient *hasavec*, composaient des espèces de tragédies et des comédies, que les fils des *caciques* [a] ou des *curacas* [b] représentaient pendant les fêtes devant les incas et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société étaient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer*, dit un historien [c], *qu'ils ont fait de si grandes choses et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

[a] Caciques, espèce de gouverneurs de province.

[b] Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentaient jamais devant les incas et les reines sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

[c] Puffendorff, *Introduction à l'Histoire.*

LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses *quipos*, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent, et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours, en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler mes larmes ; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère âme de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquié-

2

tude ! O mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui aurait dû être arraché de la chaîne du temps et replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du yalpor [a], fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ?

[a] Nom du tonnerre.

que fais-tu? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas! que la mienne est changée! Comment se peut-il que des jours si semblables entre eux aient par rapport à nous de si funestes différences? Le temps s'écoule, les ténèbres succèdent à la lumière, aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature; et moi, du suprême bonheur je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable devait éclairer le triomphe de notre union. A peine commençait-il à paraître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes quipos [a], et, profitant du silence qui régnait encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrais immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillais, l'entreprise me paraissait moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenait sous

[a] Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servaient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servaient aussi pour transmettre à la postérite les actions mémorables de leurs incas.

mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentimens, comme il était autrefois l'interprète de nos pensées pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Tout entière à mon occupation, j'oubliais le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux était arrivé, et que les cent portes [a] s'ouvraient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes quipos sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues et massacrant tout ce qui s'opposait à leur passage; nos mamas [b] expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toutes parts l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

[a] Dans le temple du Soleil il y avait cent portes; l'inca seul avait le pouvoir de les faire ouvrir.

[b] Espèce de gouvernantes des vierges du Soleil.



La crainte arrêtoit ma respiration.

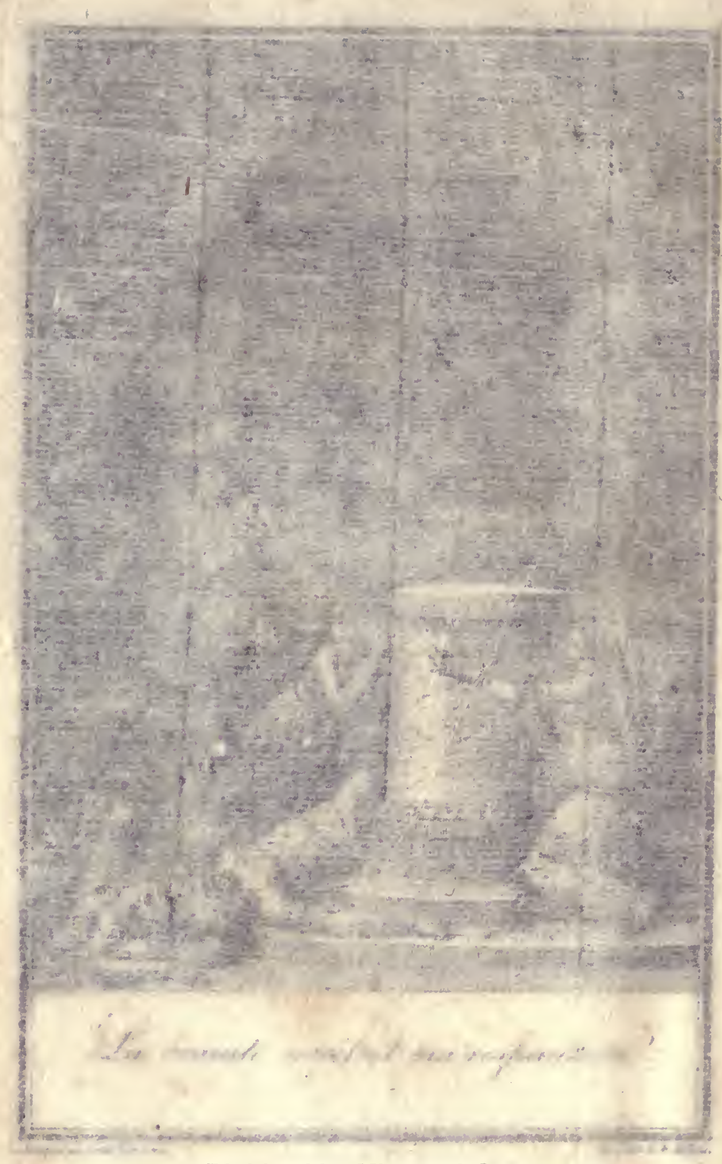
Dessiné par le Barbier l'ainé. Gravé par L. M. Halbou.

[illegible] à l'instant, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel, que je tenais embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyais passer ces barbares ; la crainte d'être aperçue arrêtait jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissaient de ceux dont l'éclat les frappait davantage, et qu'ils arrachaient jusqu'aux lames d'or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le larcin était le motif de leur barbarie, et que, ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au capa-inca [a] du secours, et un asile pour mes compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies osèrent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu pour la première fois le seuil de la porte céleste que je ne devais passer qu'avec les ornemens de la

[a] Nom générique des incas régnans.



Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel, que je tenais embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyais passer ces barbares ; la crainte d'être aperçue arrêtait jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquais qu'ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissaient de ceux dont l'éclat les frappait davantage, et qu'ils arrachaient jusqu'aux lames d'or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le larcin était le motif de leur barbarie, et que, ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au capa-inca [a] du secours, et un asile pour mes compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies osèrent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu pour la première fois le seuil de la porte céleste que je ne devais passer qu'avec les ornemens de la

[a] Nom générique des incas régnans.

royauté [a]. Au lieu des fleurs que l'on aurait semées sur mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans; au lieu des honneurs du trône que je devais partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon âme; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires!

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes quipos. Je les possède, mon cher Aza! C'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi? par quelle adresse pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le chaqui [b] fidèle qui te por-

[a] Les vierges consacrées au Soleil entraient dans le temple presqu'en naissant, et n'en sortaient que le jour de leur mariage.

[b] Messager.

tera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerais tous les jours que le Soleil me destine pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza! Le son de ta voix frappera son âme de respect et de crainte : il porterait dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperait ; je donnerais ma vie pour en jouir.

LETTRE II.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains! Que Pachacamac [a] prolonge ses années

[a] Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse!

Les trésors de l'amour me sont ouverts; j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, et les chaînes qui devaient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur était l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignais que pour tes jours; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étais un homme ordinaire, je serais restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné; mais ton âme, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus; tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à

l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité ; tu as voulu que nos divins amautas [a] ornassent mon entendement de leurs sublimes connaissances. Mais, ô lumière de ma vie ! sans le désir de te plaire, aurais-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, et que l'amour rend voluptueuses, je ne serais que l'objet de tes yeux ; l'absence m'aurait déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparaît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon secours ! tu es instruit de mon sort, il n'est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces que tu nommes *Espagnols* ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ;

[a] Philosophes indiens.

mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors : il ne te restera que les dons de la nature ; nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon âme qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse ; ton diadème [a] sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chère âme de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ! Combien les cé-

[a] Le diadème des incas était une espèce de frange : c'était l'ouvrage des vierges du Soleil.

rémonies dont tes visites étaient accompagnées, t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets! Tu n'aurais voulu vivre que pour moi, craindrais-tu à présent de perdre tant de contraintes? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurais préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'est point changé; pourquoi le tien le serait-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon âme au premier moment de sa vue; je me rappelle ce jour fortuné où ton père, mon souverain seigneur, te fit partager pour la première fois le pouvoir, réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple [a]; je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevait un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étaient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour; le feu de tes yeux répandait sur nos joues le coloris de la modestie; un embarras ingénu tenait nos regards captifs; une joie brillante éclatait dans les tiens; tu n'avais jamais ren-

[a] L'inca régnant avait seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

contré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le capa-inca : l'étonnement et le silence régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles étaient les pensées de mes compagnes; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon âme, j'allais me dérober à ta vue; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avait ravi jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi; je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondrait notre incertitude. Quel autre que le principe du feu aurait pu nous transmettre cette vive intelligence des

cœurs, communiquée, répandue, et sentie avec une rapidité inexplicable!

J'étais trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos cucipatas[a], je pris le feu qui m'animait pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifestait sa volonté par ton organe, qu'il me choisissait pour son épouse d'élite[b]: j'en soupirai: mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avait fait sur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrais au trouble de mon âme, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étais destinée à être ton épouse dès que mon âge permettrait cette union.

J'ignorais les lois de ton empire[c]; mais, de-

[a] Prêtres du Soleil.

[b] Il y avait une vierge choisie pour le Soleil, qui ne devait jamais être mariée.

[c] Les lois des Indiens obligeaient les incas d'épouser leurs sœurs, et, quand ils n'en avaient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des incas qui était vierge du Soleil.

puis que je t'avais vu, mon cœur était trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connaître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornais mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon âme de délices en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associerait à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirais sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornaient mon esprit des perfections de ton âme, et qui ajoutaient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza! combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardait notre union, était flatteuse pour mon cœur! combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné était arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste? quel dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza!...

LETTRE III.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau espagnol par les Français. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'est toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrais-je la conserver, si je n'étais assurée que la mort aurait moissonné d'un seul coup tes jours et les miens? Je touchais au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être allait s'éteindre : la nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi; je mourais : tu perdais pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, et je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrais-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avais-je confié à notre fidèle chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes

[illegible] temple du Soleil.

Je ne sais pas par quel chemin on me conduisit, on ne marchait que la nuit, et le jour on s'arrêtait dans des déserts arides, sans chercher aucune ombre. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sais quel hamac[a], dont le mouvement me fatiguait presque autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l'on voulait aller, une nuit, ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avait jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza, pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil[b]? Cette maison, que j'ai jugée fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenait; cette maison, comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continuel.

[a] Espèce de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

[b] Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.



Deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever.

Dessiné par Barbier. *Gravé par Palas.*



Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé mon âme, comme la tienne, de sa divine science pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'était écoulé; je ne souffrais presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens tels que la terre en éprouvera lorsque la lune, en tombant, réduira l'univers en poussière[a]. Des cris qui se joignirent à ce fracas le rendaient encore plus épouvantable; mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portaient à mon âme que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyais le péril universel; je tremblais pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en tu-

[a] Les Indiens croyaient que la fin du monde arriverait par la lune, qui se laisserait tomber sur la terre.

multe dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connaissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages qui n'étaient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étaient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avait pu se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivais, ou si mon âme n'avait point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues [a].

Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur! fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentais approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offrait ; en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment;

[a] Les Indiens croyaient qu'après la mort l'âme allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

déjà mon imagination affaiblie ne recevait plus d'images que comme un léger dessin tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avaient le plus affectée n'excitaient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étais presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affaiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paraît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon âme que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivais dans le moment où l'on venait de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devait se passer, que la vérité même n'aurait pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentiment, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quel-

quefois barbare? Je jouissais de ta douleur, je l'excitais par de tristes adieux; je trouvais de la douceur, peut-être du plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets; et ce même amour qui me rendait féroce déchirait mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence? Hélas! qui pourra m'en assurer? Je ne sais plus où je suis; peut-être est-ce loin de toi. Mais, dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE IV.

Abattement et maladie de Zilia; amour et soins de Déterville.

Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être en l'abandonnant à la douleur nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer

nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire est un sacrifice que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre ou pour être entendue, l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténèbres volontaires auxquelles je m'étais condamnée ne soulageaient que ma modestie, toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon âme n'en était pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étaient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusque sur mes or-

ganes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyais déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux. Loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur formation que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leur regard, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur

faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittèrent presque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le cacique [a] à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma faiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable; il parut surpris de ma résistance, et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : faible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n'étaient point entendues, pouvais-je l'en empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut; et depuis ce temps il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espèce de cérémonie [b] me paraît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvait des rapports avec mon mal; mais

[a] Un cacique est une espèce de gouverneur de province.

[b] Les Indiens n'avaient aucune connaissance de la médecine.

il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occasion autant de temps que ma faiblesse peut me le permettre : ces nœuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi, tout entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrais-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne serais pas le maître de mon âme, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheraient pas inséparablement à toi, plongée dans un abîme d'obscurité, pourrais-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris, je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? tu m'aimeras : je suis récompensée.

LETTRE V.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne et sur les marques de tendresse de Déterville.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés! La privation de mes quipos manquait au comble de mes peines. Dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvais-je la perdre sans désespoir?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux de parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaîté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nou-

velle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables, et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvaient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avait donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services

qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paraît devant moi sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le cacique semble vouloir imiter le cérémonial des incas au jour du Raymi [a]. Il se met sur ses genoux fort près de mon lit; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et, les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le grand nom [b] prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadème [c]. Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré; il y joint cet air touché qui précède les larmes, ces soupirs qui annoncent les besoins de l'âme, ces accens qui sont presque des plaintes;

[a] Le Raymi, principale fête du Soleil : l'inca et les prêtres l'adoraient à genoux.

[b] Le grand nom était Pachacamac : on ne le prononçait que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

[c] On baisait le diadème de Manco-Capac comme nous baisons les reliques de nos saints.

enfin tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connaissait bien, s'il n'était pas dans quelque erreur sur mon être, quelle prière aurait-il à me faire ?

Cette nation ne serait-elle point idolâtre? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand Manco-Capac [a] eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres divinisaient tout ce qui les frappait de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoraient, ajouteraient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheraient à me plaire; ils obéiraient aux signes de mes volontés; je serais libre, je sortirais de cette odieuse demeure; j'irais chercher le maître de mon âme; un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d'infortunes.

[a] Premier législateur des Indiens. *Voyez* l'Histoire des incas.

LETTRE VI.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza! Que nos malheurs sont augmentés! Que nous sommes à plaindre! Nos maux sont sans remède; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever: j'ai profité avec empressement de cette liberté; je me suis traînée à une petite fenêtre qui depuis long-temps était l'objet de mes désirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi; je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime, l'univers est anéanti pour moi; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendresse; sois-en touché; permets que je meure.....

Quelle erreur me séduit! Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais, c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets.....

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir!

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image, il ne voulait vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.....

LETTRE VII.

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

Aza, tu n'as pas tout perdu ; tu règnes encore sur un cœur ; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserais-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avais été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'était plus d'aucun secours ; ma vie ne me paraissait d'aucun prix ; j'avais oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un re-

gard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la faiblesse pour principe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connaissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrais le dérober à la lumière; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale; mais je suis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime? Il était contre toi.

En vain depuis deux jours ces sauvages bienfaisans voudraient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause; mais, quand elle me serait plus connue, je ne me trouverais pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au mays [a], dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'apercevoir, ne me laisseraient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'astre divin, si la

[a] Le mays est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. *Voyez* l'Histoire des incas, tome 2, page 151.

conduite du cacique était conforme à celle des autres ; mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutait la contrainte à mon affliction, il m'a délivré de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirais-tu, mon cher Aza ? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE VIII.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

Quand un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étais le seul mobile de mon âme, aurais-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le cacique avait déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je me suis laissé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auraient pu atteindre.

En même temps il m'a fait entendre par des signes qui commencent à me devenir familiers que nous allons à cette terre, et que sa vue était

l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il est évident qu'elle est une portion de ton empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans [a]. Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourrait donc m'empêcher de rentrer sous tes lois?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras; un torrent de joie se répand dans mon âme, le passé s'évanouit; mes malheurs sont finis; ils sont oubliés; l'avenir seul m'occupe; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même: est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface?

[a] Les Indiens ne connaissaient pas notre hémisphère, et croyaient que le Soleil n'éclairait que la terre de ses enfans.

LETTRE IX.

Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

Que les jours sont longs quand on les compte, mon cher Aza ! le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du temps que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon âme et mon cœur, également flétris par l'infortune, restaient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écoulaient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixait mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paraît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir et de bonheur s'y succèdent alternativement; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité; celles mêmes dont je ne m'étais point aperçue s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la langue du cacique, que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets: ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étaient nécessaires.

Je sais que le nom du cacique est *Déterville*, celui de notre maison flottante *vaisseau*, et celui de la terre où nous allons *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayée: je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume; mais, faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui. Pouvait-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans; le seul doute me rendrait criminelle. Je vais rentrer sous

ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs et de richesses le cacique [a] bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part que j'en éprouvais de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paraît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étais dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnais.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenais pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

[a] Les caciques étaient des gouverneurs de provinces tributaires des incas.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui « oui, je vous aime », ou bien « je vous promets d'être à vous », la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, et avec un air de gaîté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avais résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une âme privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savais que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'in-

telligence des langues serait-elle celle de l'âme? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE X.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomène, dont elle ne peut comprendre la cause.

Je suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étais promis: tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivait en foule, me paraît être de la même nation

que le cacique ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles de la ville du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon

esprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos amautas.

Déterville m'a donné une china [a] jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie: plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, et j'aimerais autant qu'elles ne le fissent pas; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à Cuzco [b]. Cependant je ne puis encore juger de rien; mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur seul, inébranlable, ne désire, n'espère, et n'attend qu'un bonheur sans léquel tout ne peut être que peines.

[a] Servante ou femme de chambre.

[b] Capitale du Pérou.

LETTRE XI.

Jugement que porte Zilia des Français et de leurs manières.

Quoique j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelques lumières sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étais il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paraissent aussi bons, aussi humains que le cacique ; ils chantent et dansent comme s'ils avaient tous les jours des terres à cultiver [a]. Si je m'en rapportais à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurais plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avaient pas plus de rapport avec les nôtres. Pourquoi celle-ci n'en serait-elle pas une ? Le Soleil paraît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur

[a] Les terres se cultivaient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance.

du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma china ; c'est une faible ressource ; ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me serais fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y était assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut ; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçaient d'étouffer, et qui recommençaient lorsqu'elles levaient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurais pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allais

retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrais une faute si je sortais, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnait sans sujet; je restai donc; et, portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres : j'eus pitié de leur faiblesse; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance que mon âme ne différait pas tant de la leur que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurais pris pour un curacas [a] s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme qu'à son air fier je pris pour la pallas [b] de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville : « Qu'elle est belle! les beaux yeux!.... » Un autre homme lui répondit : « Des grâces, une taille de nymphe!.... » Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur

[a] Les curacas étaient de petits souverains d'une contrée; ils avaient le privilége de porter le même habit que les incas.

[b] Nom générique des princesses.

signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en les prononçant le visage est toujours riant.

Le cacique paraissait extrêmement satisfait de ce que l'on disait ; il se tint toujours à côté de moi ; ou, s'il s'en éloignait pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdaient pas de vue, et ses signes m'avertissaient de ce que je devais faire : de mon côté, j'étais fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du cacique, qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la pallas et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n'avais pas encore vu : les hommes venaient l'embrasser ; les uns le prenaient par une main, les autres le tiraient par son habit,

et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses leur paraîtraient insipides; ils prendraient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité, et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirais-tu, mon cher Aza? malgré leurs imperfections, si tu étais ici, je me plairais avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font les rend aimables; et si mon âme était plus heureuse, je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux: mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté; toi seul fais tout mon bien et mes plaisirs.

LETTRE XII.

Transports de Déterville, modérés tout-à coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la nature.

J'ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite china l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise en me voyant comme si j'étais vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterais davantage celui que je quitte, s'il ne m'avait fait regarder partout avec une attention incommode.

Le cacique entra dans ma chambre au moment

que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler : sa rêverie était si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la china, et se remit à sa place sans s'en apercevoir. Les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse, dont j'étais embarrassée sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; et, ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma ; il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis, s'arrêtant tout à coup, il me serra fortement la main en prononçant d'une voix émue : « Non...... le respect...... sa vertu....... », et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état : ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine, je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire. J'étais dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse; mais il n'en avait ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paraît inconcevable.

Je n'osais lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenaient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'était passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en était pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre

où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le cacique, la china et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement, ô mon cher Aza! que les prodiges sont familiers dans ce pays! je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit; le cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura en me faisant voir par une des fenêtres que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvait par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs hamas[a], d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînaient après eux. Il faut, ô lumière de mes jours! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde

[a] Nom générique des bêtes.

entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus grande enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers ; quel bien j'aurais perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur ! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent, et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des

images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible, et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre âme : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza, que ta présence embellirait des plaisirs si purs! Que j'ai désiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurais fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mère et de la sœur de Déterville.

Me voici, mon cher Aza, dans une ville nommée *Paris :* c'est le terme de notre voyage ; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment et ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourraient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de Quito ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville : mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des arbres, des rivières, des campagnes; elle me paraît un univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du cacique fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisait dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à peu près de la même forme que celui des incas, et de même métal [a]. Après avoir présenté sa main au cacique, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurais pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le cacique me fit approcher: elle jeta sur moi un regard dé-

[a] Les lits, les chaises, les tables des incas étaient d'or massif.

daigneux, et, sans répondre à ce que son fils lui disait, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendait à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avait fait quelques pas vers lui; il l'embrassa, aussi-bien qu'une autre femme qui était occupée de la même manière que la pallas.

Dès que le cacique avait paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge était accourue; elle le suivait avec un empressement timide qui était remarquable. La joie éclatait sur son visage, sans en bannir un fonds de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels seraient nos transports, si après tant de malheurs le sort nous réunissait.

Pendant ce temps, j'étais restée auprès de la pallas par respect [a]; je n'osais m'en éloigner ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetait de temps en temps sur moi achevaient de m'intimider, et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu'à mes pensées.

[a] Les filles, quoique du sang royal, portaient un grand respect aux femmes mariées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disait, ses yeux pleins de bonté me parlaient le langage universel des cœurs bienfaisans; ils m'inspiraient la confiance et l'amitié : j'aurais voulu lui témoigner mes sentimens; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savais de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvais du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la pallas prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenait dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de là une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendais de la fin de mon voyage quelque soulagement à mes inquié-

tudes ; je comptais du moins trouver dans la famille du cacique les mêmes bontés qu'il m'avait témoignées. Le froid accueil de la pallas, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avait arrachée d'un lieu où j'avais intérêt de rester, l'inattention de Déterville, qui ne s'était point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avait faite ; enfin toutes les circonstances dont une âme malheureuse sait augmenter ses peines se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects. Je me croyais abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma china.

Dans la situation où j'étais, sa vue me parut un bonheur : je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes ; elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contais mes chagrins, comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisais mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parlaient à mon cœur, les miennes continuaient à couler ; mais elles avaient moins d'amertume.

J'espérais encore revoir Déterville à l'heure du

repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce cacique est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avait point encore tari mes larmes quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avait été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par mille caresses elle semblait vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avait fait.

Le cacique s'assit à côté du lit : il paraissait avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentais de n'en être point abandonnée ; ils se parlaient en me regardant, et m'accablaient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'était aisé de juger qu'ils étaient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais, sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du cacique des éclaircissemens sur ce qui m'avait paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyais se nommait Céline, qu'elle était sa sœur; que le grand homme que j'avais vu dans la chambre de la pallas était son frère aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère en apprenant qu'elle était sœur du cacique; la compagnie de l'un et de l'autre m'était si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il était jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos à m'entretenir avec toi; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chère âme de mes pensées, que je développe mon cœur: tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LETTRE XIV.

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

Si je ne continuais, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirais plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées ; mais, si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon âme à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant

de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était le plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir; soit que le hasard ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et, après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d'or, pour un anqui [a], je n'osais m'opposer à leur volonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai

[a] Prince du sang : il fallait une permission de l'inca pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettait qu'aux princes du sang royal.

avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis Déterville accourut : il n'eut pas plus tôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en était contrefaite.

Le cacique s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaîté du jeune homme s'évanouit ; et, n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, et ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune anqui rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l'honnêteté qui régnaient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, chères délices de mon âme, et je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE XV.

Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait.

Plus je vis avec le cacique et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connaissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de Céline feraient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère persuaderaient facilement qu'il est né du sang des incas. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le cacique ne soit ton tributaire [a].

Il n'entre jamais dans ma chambre sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets,

[a] Les caciques et les curacas étaient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'inca et de la reine. Ils ne se présentaient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant dont on orne ici presque toutes les parties du corps; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure, et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur et d'une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucun terme qui puisse t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le cacique n'était soumis à ton obéissance, me paierait-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui était connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun doute qu'il

n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en mama-oella [a].

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir : mais jusque-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause; et, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable ; la contrainte règne partout où elle est : ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe guère à leurs entre-

[a] C'est le nom que prenaient les reines en montant sur le trône.

tiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent tout entière.

LETTRE XVI.

Zilia apprend la langue française. Ses réflexions sur le caractère de notre nation.

Il me reste si peu de quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvais les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon âme, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence; j'en serai accablée.

Je goûtais une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulais conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger? On m'en offre un, il est vrai; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le cacique m'a amené un sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures qu'on appelle *lettres*, sur une matière blanche et mince que l'on nomme *papier*. Ces figures ont des noms; ces noms, mêlés ensemble, représentent les sons des paroles; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien.

Il n'en est point, mon cher Aza! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrais vivre seule, afin

de m'y livrer sans relâche ; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de Madame me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusais la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais, en général, je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît : je pense que l'affectation est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société étaient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avaient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage ; si le penchant à la joie que je remarque dans toutes leurs actions était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente, à peu près comme dans ton palais, les ac-

tions des hommes qui ne sont plus [a] ; avec cette différence que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans. Ceux qui les représentent crient et s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés pour faire connaître l'excès de leur douleur.

Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier dont les dehors sont si humains se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé ses semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle était juste, que je plaindrais cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

[a] Les incas faisaient représenter des espèces de comédies dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

LETTRE XVII.

Parallèle que fait Zilia de nos différens spectacles.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrèmes avec tant de rapidité, qu'il faudrait être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison et humilie l'humanité. Celui-ci, amusant, agréable, imite la nature et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine; mais, soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées que si elles eussent été exprimées dans notre langue, et cela me paraît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours, dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que le font les jeux naïfs des animaux? Il semble que les danses veulent les imiter; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

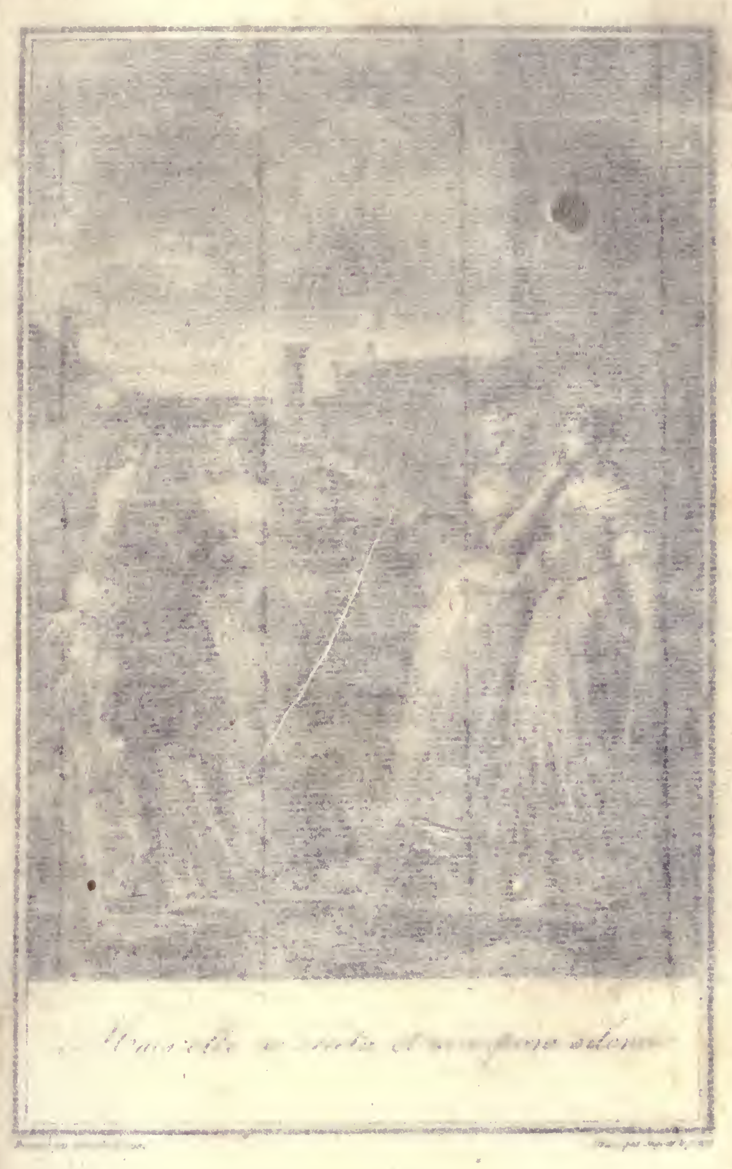
Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes qui égale celui de leur inspirer de la joie?

J'en ressentis moi-même, et j'en emportais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une l'autre de crainte de tomber. Déterville était quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisait, lorsqu'un jeune sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'était effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si faible, que, la croyant attaquée d'un mal subit, j'allais appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta, et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche. J'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au cacique le papier qu'elle avait reçu; sur le peu



Enfin, mon cher Aza, [illegible] ce spectacle tout [illegible] conforme à la nature [illegible] à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire [illegible] qui égale celui de les [illegible]

J'[illegible], et [illegible] tais [illegible] elle fut troublée par [illegible] Céline.

[illegible] étions un peu écartées [illegible] nous [illegible] l'une [illegible] tomber. Déterville était quel- [illegible] avec sa belle-sœur qu'il [illegible] jeune sauvage d'une figure [illegible] lui dit quelques mots fort [illegible] un morceau de papier qu'à peine [illegible] la force de recevoir, et [illegible]

Céline, qui s'était effrayée à son abord jusqu'à [illegible] partager le tremblement qui la saisit, [illegible] la voyant [illegible] Déterville pour [illegible], et m'imposa [illegible] la bou- che. [illegible] garder mon inquiétude [illegible] de lui déplaire.

Le même soir, quand le frère et la sœur se fu- rent rendus dans ma chambre, Céline montra au [illegible] le papier qu'elle avait reçu, sur le peu



Mais elle m'arrêta et m'imposa silence.

Dessiné par le Barbier l'ainé. *Gravé par Ingouf le jeune.*

que je devinai de leur entretien, j'aurais pensé qu'elle aimait le jeune homme qui le lui avait donné, s'il était possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrais encore, mon cher Aza, te faire part de bien d'autres remarques que j'ai faites; mais, hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds, qui me semblaient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place; mes pensées, errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre!

LETTRE XVIII.

Zilia détrompée, et éclairée sur son malheur par les connaissances qu'elle acquiert.

Combien de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisais, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivais que dans l'avenir ; le présent ne me paraissait plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étaient que des désirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! Que j'ai de joie à te le dire, à te le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existence qu'il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout

ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux; les objets ont pris une autre forme; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis sous une domination non-seulement étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y serait encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avait fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? Si tu m'aimes, si tu me désires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me

conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

Zilia dans un couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la confidente des amours de Céline.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avais rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis

long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme six mois, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorais encore l'usage de sa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paraître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurais-je pu avoir recours, s'il m'était arrivé de nouveaux malheurs? Je n'étais entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame, dont je n'avais que trop deviné le dédain, et qui ne m'avait tant retenue dans sa chambre que par je ne sais quelle vanité qu'elle tirait, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairait pas, si, au mo-

ment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs, ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors; c'est ce qu'on appelle des *parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite. Je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il

en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante est son amant, comme j'avais cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare établi parmi les grands seigneurs du pays pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain ordre, dont il ne pourra plus sortir dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son amant que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avait avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma china même (je ne lui sais point d'autre nom; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé), ma china, qui semblait m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou, si je lui impose silence, elle sort. Céline arrive; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur . . . .

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affaiblit mon courage sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie; j'écarte la raison barbare qui voudrait m'éclairer. Si je n'espérais te revoir, je péri-

rais, mon cher Aza, j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

Peinture que fait Zilia de nos usages d'après ses lectures.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, tout occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrais compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le capa-inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets; aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous de besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce ou industrie; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres : les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or; et, par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais, hélas! que la manière méprisante dont j'entendis

parler de ceux qui ne sont pas riches me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel! dans quelle classe dois-je me ranger?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me serait insupportable, si je n'espérais qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyais honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leur parole. Leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d'or n'en ont que la superficie; leur véritable substance est de bois : de même ce qu'ils appellent politesse cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu; mais avec un peu d'attention on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livres*. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avait-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages; je te les expliquerai dans notre langue; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE XXI.

On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

Je ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un cusipata, que l'on nomme ici *religieux* : instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un amauta, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avais pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venait pour m'instruire de la religion de France et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devraient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Manco-Capac et du marais Tisicaca [a]. La morale en est si belle, que j'aurais écouté le cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurais pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposait aux miens : mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressait de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis, dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le cusipata y satisfit avec bonté ; et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose était possible pour affermir mon courage et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

[a] *Voyez* l'Histoire des incas.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerais : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le cusipata avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourrait tout ce qu'il voudrait ; et qu'ayant un oncle tout-puissant à la cour d'Espagne, il pouvait plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avais à ce généreux ami, je ne pouvais avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avait conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or était la

seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avait fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels était celui qui me portait.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événemens funestes; et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville; il est humain, noble, vertueux : je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

LETTRE XXII.

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le religieux des auteurs et de son amour pour Aza.

J'avais compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant cusipata; mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avait paru doux et sincère, cette

fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le cusipata trouva de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompait.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être!

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie que sous le voile épais de la séduction : celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage; mais, au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, et, paraissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, tout insipides qu'elles étaient, ne laissèrent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais, à mesure que les expressions de mon cœur en prouvaient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères : il osa me dire que mon amour pour toi était incompatible avec la vertu; qu'il fallait renoncer à l'un ou à l'autre; enfin que je ne pouvais t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées la plus vive colère s'empara de mon âme; j'oubliai la modération que je m'étais prescrite; je l'accablai de reproches; je lui appris ce que je pensais de la fausseté de ses paroles; je lui protestai mille fois de t'aimer toujours; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étais sûre qu'il ne pourrait me suivre.

O mon cher Aza, que la raison de ce pays est

bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagemens : elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance, et semble prescrire l'ingratitude.

Je serais louable si je te rétablissais sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuverait si je récompensais tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse ; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza, je les trahirais toutes si je cessais un moment de t'aimer. Fidèle à leurs lois, je le serai à mon amour ; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnaissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproche de Céline à Zilia.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourrait l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville; comme s'il ne m'était plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline était hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeler : il n'y avait pas long-temps qu'elle m'avait quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir; j'y courus : quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle!

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir; je lui dois de l'estime et de l'amitié : ces sentimens sont presque des vertus; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentais.

Je voyais mon libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allais parler sans contrainte de toi,

de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie allait jusqu'au transport.

Je ne parlais pas encore français lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avais-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissemens à lui demander ! combien de reconnaissance à lui témoigner ! Je voulais tout dire à la fois, je disais mal, et cependant je parlais beaucoup.

Je m'aperçus pendant ce temps-là que la tristesse qu'en entrant j'avais remarquée sur le visage de Déterville se dissipait et faisait place à la joie : je m'en applaudissais ; elle m'animait à l'exciter encore. Hélas ! devais-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même temps que j'étais entrée ; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paraissait se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me saisit lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent ; je les cherchais : il profita d'un moment de silence, et, mettant un genou en

terre devant la grille à laquelle ses deux mains étaient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étais le plus à plaindre? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devais pas espérer d'être aimé de vous. Moi! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point! Ah! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime! L'ingratitude me fait horreur : je me haïrais moi-même, si je croyais pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçais ce peu de mots, il semblait, à l'avidité de ses regards, qu'il voulait lire dans mon âme.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites! Je donnerais ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors meme que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez? Ne vous trompez-vous pas vous-même? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit; peut-être n'est-ce

que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je sors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connais, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le français pour détruire mes justes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime*. Que mon sort soit décidé; que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attachent à vous; ces sentimens plaisent à mon cœur et doivent satisfaire le vôtre.

Ah! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affaiblissent! que votre ton se refroidit! Céline m'aurait-elle dit la vérité? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous; c'est ce que vous appelez l'amour.... Quelle peine cela peut-il

vous faire? ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur. J'ai de l'amour pour Aza parce qu'il en a pour moi, que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment se pourrait-il? repris-je. Vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a réunis, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il aurait fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirais, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa; mais son impression aurait peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avaient

présenté l'objet que mon imagination m'avait si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offrait la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous aurait-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ! Mais, loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parlerait pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah ! Zilia, si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais, je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyais accablé : hélas ! quel sacrifice ! je ne sais si celui de ma vie ne me serait pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire ? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort : je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets ;

je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez ! s'écria-t-il. Ah ! Zilia, que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avais appris que la communication aux Indes n'était pas impossible ; je lui dis que je m'étais flattée qu'il me procurerait les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il aurait assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard. Cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulèrent en abondance, elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardait un morne silence. Eh bien! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connaîtrez ce cœur que vous dédaignez; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore. J'étais demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venait de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchais pas même à démêler : j'y serais restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville était sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui

s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite, tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire? mon trouble me laissait à peine la liberté de penser; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrais et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon âme tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivais; mais qu'elle a peu duré! Ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais?

LETTRE XXIV.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mère de Déterville. Remords de Zilia, et à quelle occasion.

Je pourrais encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme *la fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendaient d'elle, c'était d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon âme, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère l'indispose contre moi; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paraître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent,

mon embarras la contraint, la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte en me les lisant de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait, s'il était instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-

même : aucune tache ne souillait la pureté de mon âme, aucun remords ne la troublait ; à présent je ne puis penser sans une sorte de mépris pour moi-même que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir : et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses désirs.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyais mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissé conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnaissable, je suis restée interdite ; je me repentais déjà de ma démarche ; j'attendais en tremblant

les reproches qu'il me paraissait en droit de me faire. Pouvais-je deviner qu'il allait combler mon âme de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurais pas obligée à me voir, si je ne vous apportais autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger qu'un moment de votre vue pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais? Et sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens quel est l'excès de mon amour; et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré!

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connaît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvais en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondaient mon visage.

Si j'avais suivi les mouvemens de mon cœur,

cent fois j'aurais interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnaissance m'inspirait; mais je n'oubliais point que mon bonheur devait augmenter ses peines; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole : vous êtes instruite du sort d'Aza; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse; je craignais d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchais des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien; je ne les trouvais pas, il fallait parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrais regagner la vôtre et celle de Céline; je voudrais ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères j'empor-

terai des regrets éternels ; mais..... Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étais point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avais assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avaient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurais préparé moi-même ; mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement ; n'y comptez pas ; vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrais accuser. Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui ferait l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, semblait ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation ; de mon côté, je n'osais l'interrompre ; nous observions un égal silence, quand il reprit la parole et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je reconnais, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir ! Au moins si la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant, ma faiblesse me trahirait : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même, je reviendrai vous voir ; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour notre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avais trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux après tant de peines de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point, une lettre était trop peu pour mon cœur ;

elle m'aurait rappelé ton absence. Je te voyais, je te parlais, cher Aza! Que manquerait-il à mon bonheur, si tu avais joint à la précieuse lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendresse? Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon âme, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudrait que je renonçasse à la tienne? Non, tu l'aurais rejetée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se resout à attendre Aza.

C'est ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avait assignée; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plus tôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait laissé généreusement le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurais-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eussse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends; et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnait

des pièces d'argent et quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'était par obligation ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos [a]. Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui serait nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé; il faudrait le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrais-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie? Je ne le puis, mon cher Aza; cette raison seule m'aurait déterminée à demeurer ici; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnaissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés pendant que Déterville écrivait! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter!

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avais de te prévenir, je l'avoue, mon

[a] Les incas avaient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevait les voyageurs sans aucuns frais.

cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir que je n'y avais pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paraissaient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur; j'oubliais que j'allais te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais. La voix de l'amour éteignait celle de l'amitié; je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous était à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de France? Il te plaira, mon cher Aza: quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter: tu n'as que faire d'autre mérite; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi. Il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres; il m'a assuré

que tu trouverais des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte ; adieu, cher espoir de ma vie : je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterais-je la longueur de ton voyage, si je me privais du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur?

LETTRE XXVII.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

Depuis que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connaissais plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon âme ne reçoit de toutes parts que des idées agréables, et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avait privée. Elle voit son amant tous les

jours ; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation que si je devais à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toute espèce ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne ; et, après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avait le plus attiré mon attention, et d'un air empressé elle commandait déjà à nos chinas de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais, voyant que son obstination augmentait avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que

j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'était-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frère et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous siérait mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connaîtrez dans peu ; je voulais seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'était le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnaissance ; l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisait à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissée faire, et la gaîté s'est rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle voulait m'y mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée ; mais, si j'en suis crue.....

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ! Hélas ! je croyais avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptais plus, je n'y pensais même pas. J'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivais, je vis entrer Céline, suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portaient ; ils les posèrent à terre et se retirèrent. Je pensai que ce pouvait être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurais déjà en secret, lorsque Céline me dit en me présentant les clefs : Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je le crus : à ton nom est-il rien qui puisse arrêter

mon empressement? J'ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur en reconnaissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes; je ne pouvais m'en arracher; j'avais oublié jusqu'à la présence de Céline; elle me tira de mon ivresse en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi; mes transports redoublèrent; mais, quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle était de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque « je les ai trouvés sur le vaisseau qui vous portait. « Quelques discussions arrivées entre les gens de « l'équipage m'ont empêché jusqu'ici d'en dispo- « ser librement. Je voulais vous les présenter « moi-même; mais les inquiétudes que vous avez

« témoignées ce matin à ma sœur ne me laissent « plus le choix du moment. Je ne saurais trop « tôt dissiper vos craintes ; je préférerai toute ma « vie votre satisfaction à la mienne. »

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du aca [a] préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendait, j'appelai les gens qui les avaient apportés : je voulais les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! me dit-elle. Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près

[a] Boisson des Indiens.

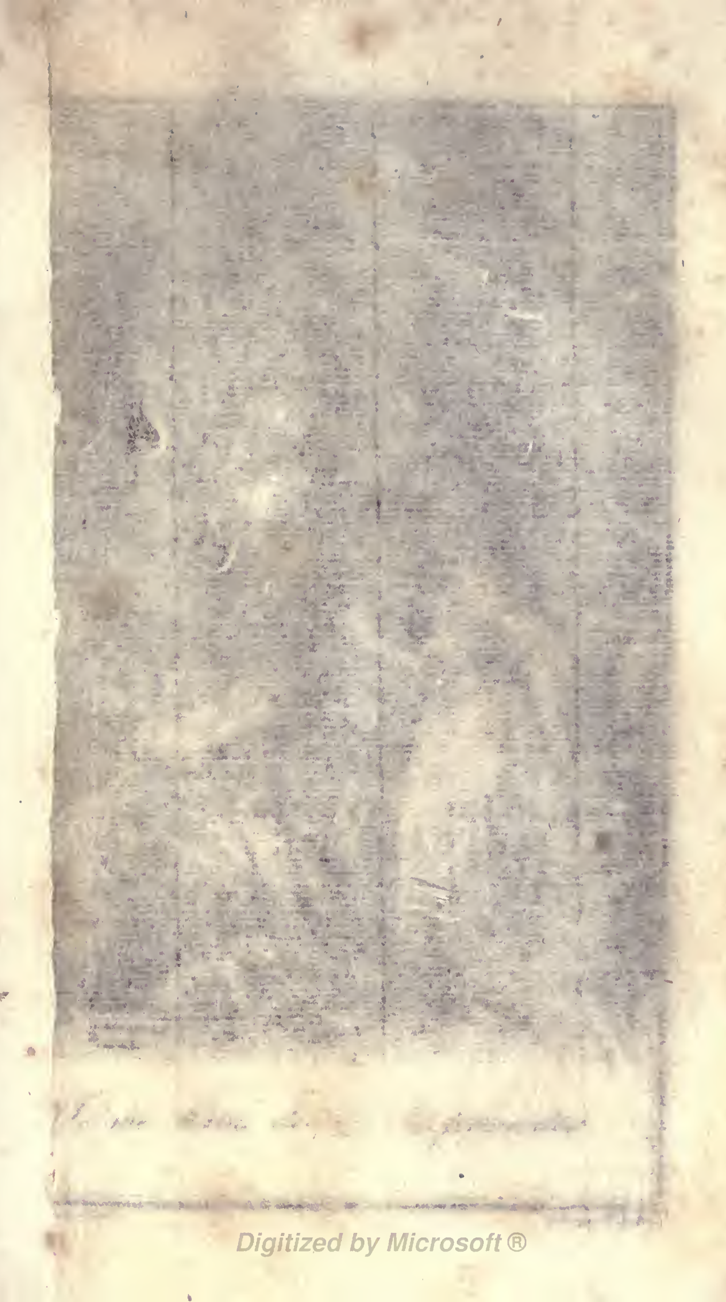
des vertus ! J'avouai ma faute ; j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrais trop de la contrainte qu'elle voulait m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin ; ma prière ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent : je me hâtai de les lui présenter, avec une petite corbeille d'argent que je remplis de coquillages, de poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues [a] par tes ancêtres, et une petite statue [b] qui représentait une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part, les présens seraient mal reçus.

[a] Les incas faisaient déposer dans le temple du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'inca Huyana consulta l'idole de Rimace. *Histoire des incas*, tome I, page 350.

[b] Les incas ornaient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.



[illegible] l'accord [illegible] [illegible] [illegible] maîs [illegible] trop de [illegible] qu'elle [illegible] pour qu'il y ait [illegible] de l'art [illegible] n'est pas [illegible] de [illegible] travail de [illegible] mieux [illegible] vous [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] fleurs [illegible] d'or [illegible] d'un travail excellent [illegible] lui présenter, avec une petite [illegible] que je remplis de coquillages [illegible] et de fleurs les mieux imitées [illegible] accepta avec une bonté qui me [illegible].

Je choisis ensuite plusieurs [illegible] vénérées* par [illegible] ancêtres, et une petite [illegible] qui représentait une vierge du Soleil, j'y joignis [illegible] d'autres animaux [illegible], et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle en souriant : sans une lettre de votre part, les présens seraient mal reçus.

* [illegible] faisaient déposer dans le temple du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'inca Huayna [illegible] l'idole de Rimace. *Histoire des incas*, tome [illegible], page [illegible].

[illegible] ornaient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur [illegible] gigantesques.



Je me hâtai de les lui présenter.

Dessiné par le Barbier l'ainé. Gravé par P.P. Choffard.

J'étais trop satisfaite pour rien refuser ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance ; et lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa china et à la mienne : j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or [a] que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du capa-inca, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération ; je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs [b], des oiseaux répandus avec symé-

[a] Les incas ne s'asseyaient que sur des siéges d'or massif.

[b] On a déjà dit que les jardins du temple et ceux des maisons royales étaient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en ar-

trie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

LETTRE XXVIII.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins, jets d'eau, etc.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendaient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; et pour combien de temps? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré me rappellent avec plus de regret les

gent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *mays*, dont ils faisaient des champs tout entiers.

jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et, avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrais tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissaient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je ne l'étais en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fournirait sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avaient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza ; je vois ici des prodiges dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée

comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent; et la manière dont ils font usage de ses productions paraît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes que celles d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau, si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu, renonçant à son pouvoir des-

tructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza! quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse: je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE XXIX.

Zilia moralise sur la vanité, la frivolité et la politesse des Français.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des Français au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisais de bonne foi à estimer cette nation charmante; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé, j'ai pu faire des questions; on m'a répondu; il n'en faut pas da-

vantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance que les Français dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des Français est celle de paraître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisait pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais de toutes les parties du monde les meubles fragiles et sans usage qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverais-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités,

si les Français avaient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resterait après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent certaines décorations, dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourrait nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paraît un crime ; en un mot, c'est celui dont les Français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur sans manquer aux devoirs du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon

cher Aza : j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inspireraient-ils pas pour toute la nation, si je ne savais d'ailleurs que les Français pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses que faute de droiture : leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paraître riche, c'est une mode, une habitude : on la suit; un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté ; mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de les con-

cilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presqu'un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux ! on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentait de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissaient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotaient leurs filles ; ils établissaient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenaient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentait les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisaient tellement, j'y trouvais tant de rapport avec la naïveté

des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressaillait à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais, aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi que les Français insensés de ce temps-ci, qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des Français en bagatelles inutiles n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté était dans l'âme, et l'humanité dans le cœur : cela peut être; mais à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on

n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurais honte de t'en parler, s'il ne fallait tout connaître d'une nation si singulière. On manquerait d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisait aux besoins d'une soif pressante sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable, et ce serait lui manquer que de la regarder attentivement; mais ce serait bien pis si on manquait à la voir. Il me faudrait plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des Français. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'était déjà, dans l'intention de

persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnaît point le sentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paraître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité de pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres que « l'esprit du beau « monde consiste à dire agréablement des riens, « à ne se pas permettre le moindre propos sensé, « si on ne le fait excuser par les grâces du dis- « cours ; à voiler enfin la raison quand on est « obligé de la produire [a]. »

Que pourrais-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés

[a] *Considérations sur les mœurs du siècle*, par M. Duclos.

ici, comme tout ce qui est utile? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, et qui n'a que du bon sens est sot.

LETTRE XXX.

Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville évite de se remontrer auprès d'elle. Motif de sa tristesse à ce sujet.

Le penchant des Français les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrais peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant

de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrais l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent. Je voudrais avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur.

Une espérance fondée est un bien réel; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie ne m'affecte; ils sont trop bruyans pour mon âme; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Tout occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi, souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur; tu seras à jamais le seul confident de mon âme, de mes plaisirs et de mes peines.



Déterville étoit à genoux a côté de moi.

Dessiné par Le Barbier. Gravé par C. E. Gaucher.

LETTRE XXVI.

[illegible]



[illegible] étoit à genoux à côté de moi.

LETTRE XXXI.

Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. Leur entretien. Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion.

J'AVAIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon âme, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire; jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyais m'inspirait une indignation approchant du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causaient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étais-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étais ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville était à genoux à côté de moi avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchais pas. Importuné du tumulte, je venais jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche; par pitié pour moi je me suis approché; j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous suis-je odieux? Non, lui dis-je; au contraire, asseyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour, pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnaissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été élevée. Peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspirait; je veux..... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnaissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser? m'écriai-je : ah! Déterville, combien j'aurais de reproches à vous faire,

si vous n'étiez pas tant à plaindre! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne; et, sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnaissance vous blesse, comment aurais-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honorerait de vos sentimens; votre raison est presque celle de la nature; combien de motifs pour vous chérir! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous : l'amitié a des yeux aussi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyais pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes?

Votre raison ne paraît plus qu'avec effort; j'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez gênent l'expression des miens; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterais dans votre amitié,

si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur; vos yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passait quelquefois jusqu'à mon âme; je n'y trouve plus qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah ! Déterville, que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'était-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ? faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement : n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant; j'irai loin de vous adorer votre idée ; elle fera la nourriture amère de mon cœur : je vous aimerai, et je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins ne m'oubliez pas.....

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage ; j'en répandais moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point : laissez-moi mon ami ; contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia, s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le désirez, et digne de votre cœur !

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernières paroles ne jeta-t-il pas dans mon âme ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne voulait le paraître ; qu'il ne m'eût

caché quelques lettres qu'il pouvait avoir reçues d'Espagne ; enfin, oserai-je le prononcer? que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avais changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible; pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il était vrai! si tu ne m'aimais plus!.... Ah! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur! Non, je serais seule coupable, si je m'arrêtais un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devaient-ils pas me rassurer? L'intérêt qui le faisait parler ne devait-il pas m'être suspect? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui; je le traitai durement; il me quitta désespéré. Aza! je t'aime si tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXXII.

Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. Ses réflexions sur le caractère des Français.

Que ton voyage est long, mon cher Aza! Que je désire ardemment ton arrivée! Le terme m'en paraît plus vague que je ne l'avais encore envisagé, et je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien diminue beaucoup la pitié que j'avais de ses peines et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paraîtraient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procurait les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connaissance de la langue, je ne jugeais que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étais dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvais peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière : c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y payer et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparaît, il prend une autre forme ; les agrémens que l'on trouvait à celle qui sort ne servent plus

que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absens; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Français font usage les uns envers les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Français soient nés méchans; je serais plus injuste qu'eux, si je te laissais dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutassent sans attendrissement le récit que l'on m'oblige souvent de faire

de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens et de la simplicité de nos mœurs; s'ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux: l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent: tel autre serait bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignait d'être ridicule; et tel est ridicule par état qui serait un modèle de perfection s'il osait hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour mobile!

LETTRE XXXIII.

Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des Français, surtout à l'égard des femmes.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvrirait de honte et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle ; et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut trom-

per, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe indiquaient qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes [a]. Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouets de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étais bien aperçue en entrant dans le monde que la censure habituelle de la nation tombait principalement sur les femmes, et que les hommes entre eux ne se méprisaient qu'avec ménagement : j'en cherchais la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

[a] Les lois dispensaient les femmes de tout travail pénible.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis ; et l'on approuvait cette action barbare, par la seule raison que le mort avait parlé au désavantage du vivant. Cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui, ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchais. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que, si les femmes étaient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société ne le serait plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre éclaircissement : mais je ne vois pas encore le

fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérèt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle serait ma douleur, si à ton arrivée on te parlait de moi comme j'entends parler des autres !

LETTRE XXXIV.

Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la nation française.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce que l'on s'imagine qu'elles devraient être. On voudrait, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu. Mais il faudrait que la nature les fît ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paraît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que, pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une

certaine fermeté d'âme qui leur forment un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge, les enfans ne paraissent destinés qu'au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs ; on augmente leur sensibilité et leur faiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils, je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connaissent pas.

Les principes de religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont pas inspirés avec

plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croirait volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend les juges les plus sévères de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne

leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talens imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent

d'en avoir, parce qu'elles ne connaissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot de *bonté* que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant ; et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire pour n'être point à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices ; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la con-

naissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les

travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais, comme s'ils en convenaient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit, ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient

réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées : mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour, qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec

nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états, et le goût naturel pour la propriété achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une âme, d'un être libre, indépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages !

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général et chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les Français peuvent espérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offensante de son mari ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrais-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes se dispensent, en lui refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer ? Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent récipro-

quement du mépris qu'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza! que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs. N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu, et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour en imitant mon modèle.

LETTRE XXXV.

Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui donne une fête agréable.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvaient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passée hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur me sont agréables! mais combien elles me seront chères quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disait-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne dont la situation et les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui aurait dû l'habiter, me paraissait un enchantement. Cette pensée me divertit; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m'avait fait lire les histoires, où la maîtresse du logis était invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle; mais, comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais, avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez sans doute à cette proposition. Ah! volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenait une écritoire et du papier déjà écrit; il me

le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine; rien ne manquait de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même semblait avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie : il me parlait en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plainte ni reproche.

Le jour était serein; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne semblait le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisaient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté, une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique; et de l'autre, une troupe de jeunes



Je vis l'homme le plus apparent me présenter plusieurs clefs.

Dessiné par le Barbier l'aîné. Gravé par C L Lingée

filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon fort mélodieuse, des chansons où j'entendis, avec surprise que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, quand les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris seulement qu'étant le chef des habitans de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison, dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour céder sa place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étais trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu. D'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres; mon esprit



[illegible] plus apparent [illegible]

filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantaient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons où j'entendis avec surprise que mon nom était souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris seulement qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venait me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison, dont j'étais aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étais trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritais si peu. D'ailleurs tout ce qui se passait avait un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvais me défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit

était tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché. Il fit un signe à sa sœur; elle se leva après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étaient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avait mise; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi? m'écriai-je : ah! Céline, est-ce là ce que vous m'aviez promis? Vous poussez trop loin l'outrage ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement : si mon frère avait disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir pro-

curé à tout évènement une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah! mon aimable amie! m'écriai-je en me jetant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnaissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots; j'avais senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurais à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffait l'expression. Je faisais à Céline des caresses qu'elle me rendait avec la même tendresse; et, après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions; je lui tendis la main; il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avait de me voir si contente; j'en fus attendrie jusqu'à en

verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passait, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disait-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n'était pas aussi sûr qu'il s'en flattait.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me semblaient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches; les moindres bagatelles m'étaient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettait pas de rien examiner. Le seul endroit où je m'arrêtai fut une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or légèrement travaillé, qui renfermait une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable; j'étais dans un tel enchantement, que je croyais ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avait remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, et je

restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermait.

C'était un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris, à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitaient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, tels à peu près que je les avais dépeints à Déterville.

On y voyait nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portais en arrivant en France; on disait même qu'elles me ressemblaient.

Les ornemens du temple que j'avais laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornaient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevait par son éclat d'embellir cette charmante solitude; et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendaient délicieuse.

Déterville, profitant du silence où me retenaient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous apercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre

science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençais à lui témoigner ma vive reconnaissance et l'admiration que me causaient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit, et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire et de demander à Céline combien d'années elle voulait que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frère et moi, me répondit-elle : et moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots nous retournâmes dans

le temple du Soleil : c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler; j'exprimai comme je le sentais les sentimens dont j'étais pénétrée. Quelle bonté! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur!

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaîment que je n'avais fait ceux du dîner. J'ordonnais librement à des domestiques que je savais être à moi; je badinais sur mon autorité et mon opulence; je fis tout ce qui dépendait de moi pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écoulait Déterville retombait dans sa mélancolie, et même qu'il échappait de temps en temps des larmes à Céline ; mais l'un et l'autre reprenaient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuraient : je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité quand je pourrai l'habiter avec toi!

LETTRE XXXVI.

Transports de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif; mais, voyant qu'ils s'obstinaient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissée durer long-temps.

Déterville m'a avoué qu'il avait résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre; mais que mon inquiétude lui faisait abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner, et, par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a

plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur : je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine : c'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre presqu'à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire ; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre : pourquoi cesserais-je de m'entretenir

avec toi de la seule façon dont je puis le faire? Encore un moment, et je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse? Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi! avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza, cher Aza! que ce nom est doux! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement.....

LETTRE XXXVII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTE.

Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son amant.

Avez-vous pu, monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnaissance si pressans, à moins que ce ne fût

pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, tout affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon âme ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdais celui de tous mes autres sentimens. Ah ! Déterville, que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prières ; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerais vos jours et ceux de votre sœur ! je romprais une si tendre union ! je porterais le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas : je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnais vos soins

au bon traitement que je reçois de Céline au moment même où je lui pardonnerais de me haïr ; mais, quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez crue si redoutable pour vous ? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon âme, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même, tout me fait craindre dés maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux !

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle

est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute allaient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire! Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderait-elle à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette faiblesse serait indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE XXXVIII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTE.

Aza infidèle. Comment et par quel motif. Désespoir de Zilia.

Si vous n'étiez pas la plus noble des créatures, monsieur, je serais la plus humiliée; si vous n'aviez l'âme la plus humaine, le cœur le plus compatissant, serait-ce à vous que je ferais l'aveu de ma honte et de mon désespoir? Mais, hélas! que me reste-t-il à craindre? qu'ai-je à ménager? tout est perdu pour moi!

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette; ce ne sont

plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs : c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé, qui déchirent mon âme. Aza est infidèle!

Aza infidèle! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon âme..... mon sang se glace..... un torrent de larmes.....

J'appris des Espagnols à connaître les malheurs; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible: ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza; c'est leur cruelle religion qui autorise le crime qu'il commet; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étais étrangère, inconnue, Aza pourrait m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas! toute bizarre qu'est cette religion, s'il n'avait fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurais soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon âme, j'ai demandé d'être instruite; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe

autant qu'elle me révolte : je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui, dans toute autre chose, me paraissent si pures et si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? et quand je les adopterais, quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus ! ah ! malheureuse !.....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avait jurée ; que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même ; mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse, et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur ; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurais pas cru ; aveugle, prévenue, j'aurais été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurais conduit sa victime à ma rivale, je serais à présent.....

O dieux ! sauvez-moi cette horrible image.....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa faiblesse pour un ingrat.

LETTRE XXXIX.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTE.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne et s'y marier.

Puisque vous vous plaignez de moi, monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurais-je écrit ? je ne pensais plus. S'il m'était resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais, environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avais oublié jusqu'à mon malheur. Ah, dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir !

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus ! il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne ;

l'honneur l'y condamne. Eh bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitais-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françaises! on vous trahit; mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui ferait à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare un coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut!

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza; tu les as vus baignés de mes larmes, et ta fuite........ Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompherait pas de ma faiblesse..... Tu ne serais pas parti seul! Je te suivrais, ingrat; je te verrais, je mourrais du moins à tes yeux.

Déterville! quelle faiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'aurait obtenu; peut-être Aza serait encore ici. Mais, déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux..... Regrets inutiles! désespoir infructueux!..... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XL.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

Rassurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que, moins agitée, je ne puisse calmer vos inquiétudes. Je vis; le destin le veut, je me soumets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte; mais la cause n'est plus digne de mes regrets: s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison. . . . .

Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire je découvre son impuissance : que peut-elle sur une âme désolée? L'excès de la douleur nous rend la faiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre âme. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir que le monde et l'amitié même ne m'auraient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvaient prévaloir sur les objets qui me retraçaient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée; le siége sur lequel il s'assit; la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avais vue se former, tout faisait chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées

agréables que j'y reçus à la première vue; je n'y retrouve que l'image de votre amitié et de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyais alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable; si elle me quitte, je prends des livres. Je lis d'abord avec effort; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination; je les écoute. Environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter: de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses; je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'âme ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre: la véritable décence

est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour?

LETTRE XLI ET DERNIÈRE.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A PARIS.

Zilia témoigne à Déterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié.

Je reçois presqu'en même temps, monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi! Déterville, après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurais plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence!

A quoi bon affecter une déférence que vous

démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent, enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon âme, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! Mais quand je l'oublierais, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je ne puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous; vous ne les partagerez avec personne; je vous les dois; je vous les promets; j'y serai fidèle : vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise

le regret de n'être point née en France et mon penchant invincible pour Aza; le désir que j'aurais de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos âmes : la confiance sait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaîté qui pourrait y manquer : que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffi-

sant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance non-seulement légère, mais intéressante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe,* pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix. Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connaître les plaisirs innocens et durables; venez en jouir avec moi; vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

CÉNIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

VERS

A MADAME DE GRAFIGNY, SUR CÉNIE.

Je reviens de ta comédie,
Grafigny, les larmes aux yeux.
  Que j'aime ta tendre amie,
Et ses sentimens généreux!
Dans son portrait que tu nous traces
Que de charmes! que d'agrémens!
Que de vertus! et que de grâces!
Que d'esprit! que de sentimens!
Quelle délicatesse extrême!
Que d'héroïsme en tes portraits!
Ah! qu'il faut en avoir soi-même
Pour s'exprimer comme tu fais!

PERSONNAGES.

DORIMOND, vieillard.

MÉRICOURT, } neveux de Dorimond.
CLERVAL, }

CÉNIE.

ORPHISE, gouvernante de Cénie.

LISETTE, suivante de Cénie.

DORSAINVILLE, ami de Clerval.

La scène est dans la galerie de la maison de Dorimond.

CÉNIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, seule.

MÉRICOURT me serait-il encore échappé? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me suis pas trompée. Monsieur, monsieur....

SCÈNE II.

MÉRICOURT, LISETTE.

MÉRICOURT.

QUOI! c'est l'aimable Lisette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oui, monsieur, c'est Lisette, toujours fidèle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MÉRICOURT.

Il faut, ma chère enfant, remettre cette conversation à un autre temps. Mon oncle s'est emparé de moi au sortir de ma chaise, je n'ai encore vu personne.

LISETTE.

Je veux vous parler la première; excepté votre oncle, tout dort encore dans la maison, et j'aurai le loisir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une si longue absence, quand tout devait vous rappeler ici?

MÉRICOURT.

Je n'ai pu revenir plus tôt. Tu sais que mon oncle, par le même courrier que je lui dépêchai à la mort de Mélisse, me manda de ne point quitter la province sans avoir terminé le procès commencé.

LISETTE.

Je vous avais donné un bon conseil : il fallait ne me point renvoyer, me laisser le soin des funérailles, et venir vous-même lui annoncer la mort de sa femme.

MÉRICOURT.

Le conseil était très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'âme qui ne lui laisse voir les choses que comme naturellement elles doivent être. Ne

point attendre ses ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme si chère, eût été l'offenser par l'endroit le plus sensible. Mais, dis-moi, on a donc quitté le deuil?

LISETTE.

Oui, depuis hier nos six mois sont finis. Pour votre oncle, il le portera, je crois, toute sa vie.

MÉRICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyais. Comment a-t-il pu se résoudre à te garder ici, toi qui le fais souvenir sans cesse de la perte qu'il a faite?

LISETTE.

Bon! a-t-il jamais renvoyé personne? A mon arrivée, le bonhomme me dit en sanglotant que je ne devais pas songer à sortir de chez lui. Je vis qu'il était de votre intérêt que j'y restasse; j'y restai.

MÉRICOURT.

De mon intérêt! Tu es donc à Cénie?

LISETTE.

J'y suis sans y être; car madame la gouvernante, avec ses manières poliment impérieuses, m'écarte de sa pupille autant qu'il est possible. Mais si par là elle m'empêche de vous servir au-

tant que je le voudrais, je suis du moins en état de vous avertir de ce qui se passe.

MÉRICOURT.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MÉRICOURT.

Comment?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MÉRICOURT.

Parle donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler il me faut un secret. Voyez si vous pouvez vous résoudre à me le confier.

MÉRICOURT.

Eh! tu n'as qu'à dire; tous mes secrets sont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connaîtrait, croirait déjà les tenir.

MÉRICOURT.

Comment veux-tu que je te satisfasse, si tu ne me dis pas ce que tu veux savoir?

LISETTE.

Étiez-vous amoureux de Mélisse?

MÉRICOURT.

Vous êtes folle, Lisette!

LISETTE.

Elle est morte, il n'y a plus rien à cacher.

MÉRICOURT.

Vous n'y pensez pas; quoi! l'épouse adorée d'un oncle à qui je dois tout!

LISETTE.

Quant aux scrupules, laissons-les à part, je ne vous en connais pas beaucoup.

MÉRICOURT.

Je ne suis point un monstre, et Lisette en serait un, si elle parlait sérieusement.

LISETTE.

Voyons donc si mon idée a si peu de vraisemblance : Mélisse, d'un caractère détestable, séduit par de fausses vertus un vieillard d'une probité scrupuleuse, bon par excellence, esclave de l'honneur, ennemi des soupçons, et que la crainte d'être injuste rend facile à tromper. Elle s'empare de lui à l'exclusion de tout le monde, elle lui donne un enfant, renverse votre fortune; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, et vous rampez devant elle : vous êtes le plus faux ou le plus amoureux des hommes.

MÉRICOURT.

Deux mots éclaircissent le mystère. Dorimond ne voyait que par les yeux de Mélisse, ce n'était donc que par elle que je pouvais me maintenir auprès de lui. Elle avait, comme tu dis, renversé ma fortune; elle pouvait la rétablir en me donnant sa fille; je la ménageais: cela est tout simple.

LISETTE.

La peste! quelle simplicité!

MÉRICOURT.

La dissimulation n'est point un vice, et trop de sincérité est souvent un défaut.

LISETTE.

Ah! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir: mais l'amitié de Mélisse ne pouvait-elle se ménager tout haut? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant sa vie, et des conférences si secrètes aux approches de sa mort?

MÉRICOURT.

Lisette, n'allez pas plus loin, et modérez votre curiosité.

LISETTE.

Soit; aussi-bien la partie n'est pas égale. Il ne me reste donc qu'à vous avertir, premièrement, de vous défier d'Orphise: elle ne vous aime pas.

MÉRICOURT.

Quant à la mauvaise volonté de madame Orphise, je m'en embarrasse peu : passons. Comment mon frère est-il avec mon oncle ?

LISETTE.

A merveille. Depuis son retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de son voyage.

MÉRICOURT.

Comment ? Clerval.....

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reste à l'un et à l'autre aucun bien sur la terre ; mais avec cela je ne vous plaindrais pas, s'il n'était pas plus amoureux qu'il n'est intéressé.

MÉRICOURT.

Quoi ! mon frère serait amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il est plus, il est aimé.

MÉRICOURT.

Aimé ! cela est fort. Mon oncle est-il instruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiment : de l'humeur dont il est, il les aurait déjà mariés.

MÉRICOURT.

Peut-être ; c'est selon la manière dont il l'aurait appris. Clerval m'enlever Cénie !.... lui !.... C'est ce qu'il faudra voir. Mais es-tu bien sûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Très-sûre, je m'y connais.

MÉRICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des soins qui devaient la persuader.....

LISETTE.

D'un amour que vous ne sentiez pas.

MÉRICOURT.

Je le passais à son extrême jeunesse.

LISETTE.

La jeunesse a quelquefois un instinct plus sûr que l'expérience.

MÉRICOURT.

Mais qu'elle aime monsieur mon frère ! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne sera pas aisé, je vous en avertis. Clerval est aimable, et, tout jeune qu'il est, il s'est acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la cour ; cela ne laisse pas d'être un mérite auprès d'une jeune personne.

MÉRICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de ressource que dans l'amitié que Mélisse avait pour vous. Sa mémoire est plus chère que jamais à votre oncle; profitez de la circonstance. Le voici, je vous laisse avec lui.

SCÈNE III.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

Je ne saurais me passer de te voir, mon cher neveu; je t'ai quitté pour me remettre du saisissement que m'a causé notre première entrevue; je te cherche à présent, hélas! qui sait pourquoi? peut-être pour m'affliger de nouveau.

MÉRICOURT.

Il est naturel, monsieur, que mon retour ait renouvelé votre douleur. Elle est si juste!

DORIMOND.

Tu sais mieux que personne si je dois pleurer toute ma vie cette vertueuse épouse. Tu excuses mes faiblesses : ce n'est qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets; cependant je ne voudrais pas t'en accabler.

MÉRICOURT.

Je les partage si sincèrement.....

DORIMOND.

C'est ce qui doit me retenir. Tâchons de les suspendre pour un moment, et parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Méricourt, tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurais fait moi-même : mais je sens encore plus vivement les soins que tu as rendus à Mélisse jusqu'à sa dernière heure. Je veux récompenser ton zèle, et je voudrais le récompenser à ton goût; car ce n'est pas faire du bien, si on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MÉRICOURT.

Si j'ai mérité quelque chose, monsieur, ce n'est que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendais ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-temps. Tu marquais autrefois du goût pour Clarice; c'est une fille faite qui convient à ton âge : ses parens sont mes amis, ils ne me la refuseront pas : je te la destine avec le quart de mon bien. Ma fille sera pour ton frère, ils sont d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il?

MÉRICOURT.

Pourquoi en faire, monsieur? Pourquoi vous dépouiller? Jouissez de vos richesses ; elles vous ont coûté tant de périls et de travaux!

DORIMOND.

J'en jouirai, je vous rendrai tous heureux.

MÉRICOURT.

Eh! monsieur, que n'avez-vous pas fait pour nous! Vos neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maison des bontés paternelles, une éducation, une abondance.....?

DORIMOND.

Je compte cela pour rien, c'était un devoir.

MÉRICOURT.

Un devoir!

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avais contribué au mariage de ma sœur ; je croyais la rendre heureuse, il en est arrivé tout autrement. Elle n'a pu survivre au désastre de ses affaires, à la perte de son mari; n'était-il pas juste que je me chargeasse de ses enfans?

MÉRICOURT.

Eh bien, monsieur, vos prétendus devoirs sont remplis par tout ce que vous avez fait. C'est à nous à présent de travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laisser la peine, si je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propose est-il de ton goût?

MÉRICOURT.

Monsieur..... mon obéissance.....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéissance; c'est une gêne, je n'en veux imposer à personne.

MÉRICOURT.

On peut obéir sans contrainte.

DORIMOND.

Oui; mais, quand on accepte mes offres, je veux remarquer sur le visage une certaine joie qui m'assure que l'on a autant de satisfaction que je prétends en donner.

MÉRICOURT.

Vous devez voir, monsieur.....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaise. Tu sais que je chéris la franchise autant que je hais les détours.

MÉRICOURT.

Ah! sur la franchise, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te soupçonnais autrefois d'avoir un peu trop de cette dissimulation que des gens plus défians que moi auraient prise pour de la fausseté; mais depuis long-temps Mélisse m'en avait fait revenir.

MÉRICOURT.

Ah! monsieur, si je ne dois votre retour qu'à Mélisse, elle n'est plus. Qui me répondra qu'à l'avenir.....

DORIMOND.

Mon cœur. Outre qu'il m'est doux d'aimer mon neveu, c'est que les soupçons m'importunent; et de tous les maux nécessaires à la société, la défiance est, à mon gré, le plus insupportable.

MÉRICOURT.

Vos bontés me rassurent à peine contre le malheur de perdre votre estime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raison : retiens ceci de moi. Avec l'estime générale on ne saurait être tout-à-fait malheureux. C'est elle qui m'a soutenu dans mes traverses; je lui dois mes richesses, et la satisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naissance dans un commerce que ma probité a

rendu honorable. Au reste, je ne te fais pas une peine du passé. Si je ne t'estimais pas, je pourrais te faire du bien; mais je ne vivrais pas avec toi. Revenons à notre affaire, et parle sincèrement.

MÉRICOURT.

Vous le voulez, monsieur? eh bien, je comptais assez sur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie?

MÉRICOURT.

Oui, monsieur; mon goût pour elle, le désir de vous être plus étroitement attaché, tout se rassemblait pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en sais gré. Quoique Cénie soit bien jeune pour toi, je serais ravi.... T'aime-t-elle?

MÉRICOURT.

Je l'ignore, monsieur; il ne me convenait pas de faire aucune démarche là-dessus sans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut se conduire avec plus de sagesse et de décence. Tu ne sais pas la satisfaction que tu me donnes, mon cher neveu. Il y a long-temps

que je t'aurais proposé ma fille, si je n'avais craint de gêner ton goût pour Clarice.

MÉRICOURT.

Pouviez-vous douter de mes sentimens ?

DORIMOND.

Allons, je vais de ce pas te proposer à Cénie.

MÉRICOURT.

Je crois, monsieur, qu'il n'est pas à propos de lui parler devant sa gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MÉRICOURT.

Il est toujours prudent de ne point confier ses desseins à un domestique.

DORIMOND.

Tu ne connais pas Orphise ; c'est une femme d'un mérite supérieur, et qui n'a rien de la bassesse de son état.

MÉRICOURT.

Il est vrai ; mais, comme cette confiance n'est pas nécessaire, on peut s'en dispenser comme d'une chose inutile.

DORIMOND.

Soit, je vais savoir si ma fille est éveillée, et lui communiquer notre projet.

SCÈNE IV.

MÉRICOURT, seul.

Voila, dieu merci, mes affaires en bon train. Mais Dorimond est si facile.... les refus de sa fille peuvent en un moment le faire changer de résolution.... Ah ! Cénie, tremblez pour votre sort, si vous aimez assez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCÈNE V.

MÉRICOURT, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, monsieur, j'ai vu sortir Dorimond : comment vont vos affaires ?

MÉRICOURT.

Fort bien. Mon oncle va me proposer à Cénie.

LISETTE.

Cela est bon ; mais si elle vous refuse ?

MÉRICOURT.

Elle n'oserait. A son âge, on ne sait qu'obéir.

LISETTE.

Elle est jeune, monsieur ; mais son esprit.. ..

MÉRICOURT.

Je ne suis pas un sot, Lisette.

LISETTE.

D'accord ; mais elle aime Clerval.

MÉRICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas : vous n'avez du bonhomme qu'une amitié acquise à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement ; la différence est grande.

MÉRICOURT.

Je m'attends à tout, je saurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas, mes petits avis vous sont inutiles ; prenez que je n'aie rien dit.

MÉRICOURT.

Tu te fâches, Lisette ?

LISETTE.

Oui, je me fâche. C'est avoir une grande habitude d'être faux que de l'être avec moi.

MÉRICOURT.

Moi faux ?

LISETTE.

Oui ; quelque mine que vous fassiez, vous

n'êtes point à votre aise. J'avais imaginé un secours à vous donner, mais....

MÉRICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéresse à vous, je ne saurais m'en défendre ; et je hais complètement madame Orphise. Si l'on pouvait faire connaître à Dorimond certaines intrigues de votre frère, il en rabattrait sur son compte. Je m'imagine qu'elle s'intéresse pour Clerval : quel plaisir de la contrarier ! ce serait un grand point.

MÉRICOURT.

Quoi ! Lisette, il y aurait du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah ! parlez vite.

LISETTE.

Je ne sais pas bien de quoi il est question. Je vois seulement rôder ici une espèce de soldat, avec lequel votre frère a des conférences très-mystérieuses.

MÉRICOURT.

Eh bien ! ce soldat ?

LISETTE.

Patience, c'est un homme qu'il a ramené des Indes.

MÉRICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en sais guère plus. Jusqu'ici ils ont pris tant de précautions pour se parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grâce.... de ministre....

MÉRICOURT.

Il faut approfondir ce mystère. Clerval est un jeune homme imprudent, il pourrait s'être embarqué dans une affaire fâcheuse....

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer, sans doute? la belle âme!

MÉRICOURT.

Lisette!

LISETTE.

Que diantre aussi, pourquoi voulez-vous m'en imposer? Tenez, voici notre homme qui se cache. Retirez-vous, je veux le questionner.

MÉRICOURT.

Emploie toute ton adresse à démêler cette intrigue, ma chère Lisette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCÈNE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

Avancez, je suis seule à présent.

DORSAINVILLE.

Savez-vous, mademoiselle, si Clerval est ici ?

LISETTE.

Clerval ! vous êtes donc bien familiers ensemble?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais est-il seul ? puis-je monter chez lui?

LISETTE.

Vous êtes bien pressé. Causons un moment. Qu'est-ce ? je vous trouve l'air triste.

DORSAINVILLE.

Rarement je suis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux ? Ecoutez, j'ai le cœur bon, et je m'intéresse à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle aussi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre service.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ! Clerval est en compagnie, je vais l'avertir, vous pouvez l'attendre ici.

SCÈNE VII.

DORSAINVILLE, seul.

Que l'infortune a de détails qui ne sont connus que des malheureux ! On soutient avec fermeté un revers éclatant ; le courage s'affaisse sous le mépris de ceux mêmes que l'on méprise.

SCÈNE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

Je vous ai fait chercher avec le plus grand empressement : je vis hier au soir le ministre, votre grâce est assurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La cour a senti comme moi que, quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naissance au métier de simple

soldat, et qu'il a signalé sa valeur, le rendre à sa patrie, c'est une justice, et non pas une grâce qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas! que me servira ce retour de fortune, si je ne puis la partager avec une épouse si digne d'être aimée?

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous apprises?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a disparu presqu'en même temps que moi, après avoir donné le jour à une malheureuse qui le perdit en naissant. Et depuis quinze ans aucune de nos connaissances ne sait ce qu'elle est devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore désespérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a long-temps que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh quoi! le courage vous abandonne quand vous touchez à la fin de vos peines?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, si je ne sens point assez le prix de vos bontés. Ma femme me tenait lieu de tout. Sans elle il n'est point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh! comment n'aurait-elle pas succombé à l'horrible état où je l'ai laissée? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendresse, je m'arrache de ses bras, je la laisse sans biens, sans secours : dans cette extrémité que pouvait-elle devenir?

CLERVAL.

Il y a des asiles pour les femmes de son rang que le malheur poursuit.

DORSAINVILLE.

Les couvens sont plus l'asile de la décence que celui du malheur. L'extrême indigence n'y est point accueillie, et c'est l'état où j'ai laissé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainsi que vous, a-t-elle changé de nom?

DORSAINVILLE.

Mais, quand cela serait, pourquoi ne m'avoir pas écrit?

CLERVAL.

La guerre, vous le savez, avait interrompu le commerce. Vos lettres et les siennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le temps de mon séjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les soins d'un ami ont de pouvoir sur une âme désespérée! Vos raisons me flattent, vous ranimez mon espérance.

CLERVAL.

Je la seconderai. Laissez-moi terminer votre affaire, ensuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grâce seront expédiées ce soir. Il reste quelques formalités à remplir; le ministre exige encore de vous de ne point paraître aujourd'hui. Pour plus de sûreté, passez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus; je jouirai du plaisir de vous y voir: souffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il est doux de vous devoir! Ah! cher ami!

la reconnaissance que vous inspirez n'est point à charge : elle n'accable point un cœur délicat sous le poids des bienfaits : elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrats.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui; il ne nous reste rien à dire, souffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez; si votre aimable maîtresse connaît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes aussi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous point chez moi?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une personne qui pourrait savoir des nouvelles plus positives de ma femme : après cette démarche, je viens vous rejoindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Qu'avez-vous, Cénie? vous quittez votre père les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire?

CÉNIE.

Non, ma bonne; jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'est sa tendresse qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt; il croit me rendre heureuse.

ORPHISE.

Pourquoi ne le seriez-vous pas? Méricourt a de l'esprit, de la politesse; c'est autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CÉNIE.

Je suis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'est un défaut de l'esprit que la raison corrigera.

CÉNIE.

Non, madame; au contraire, il me semble que la raison a beaucoup de part à ma répugnance. Je suis sûre qu'à ma place vous penseriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'est pas question de mes sentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des personnes que vous estimez; et sûrement mon cousin n'est pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi? Si vous en jugiez sur ses manières dédaigneuses avec moi, vous pourriez vous tromper : c'est un désagrément attaché à mon état, et non pas à son caractère.

CÉNIE.

Mais, madame, s'il est vrai que la fausseté soit

un vice méprisable, comment estimez-vous Méricourt?

ORPHISE.

Je le connais peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me suis point mise à portée de le connaître. Mais quand il aurait la fausseté dont vous l'accusez, elle est souvent le vice du monde plus que celui du cœur. Votre franchise lui donnera du goût pour la vérité; vous le corrigerez.

CÉNIE.

Si le malheur que je crains arrivait, je me garderais bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resterait pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas à votre âge de si profondes réflexions.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, madame, lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-temps je prévois les intentions de mon père. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt: hélas! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'est pas toujours où l'on croit le voir, et la vertu a son point de vue assuré. Sui-

vez-la, obéissez à votre père, vous trouverez en vous-même la récompense du sacrifice.

CÉNIE.

Quelle récompense ! Madame, en me donnant ce conseil, pensez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'est quelquefois un bonheur de n'avoir pour son époux qu'une tendresse mesurée.

CÉNIE.

Je me suis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'est point aimé ne me paraît qu'un maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaisance, rien n'est de notre choix; tout devient tyrannique; on fléchit sous le joug, on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux l'objet de tous ses vœux, je crois que le désir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par sentiment : l'estime générale en est le fruit, on acquiert sans violence la seule gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas ! votre erreur est bien naturelle. L'expérience peut seule nous découvrir les peines inséparables d'un attachement trop tendre ; mais cette

félicité dont l'image vous séduit dépend trop de la vie, des sentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle soit durable. La tendresse double notre sensibilité naturelle, elle multiplie des peines de détail dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs sont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendrissez : ah ! ma bonne, auriez-vous éprouvé des maux dont vous semblez si pénétrée

ORPHISE.

Pardon, ma chère Cénie, s'il m'échappe des sentimens que l'état où vous allez entrer me rappelle. Je crains pour vous.

CÉNIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en serait digne.

ORPHISE.

Aimable enfant, partagez plutôt la douceur que vous me faites éprouver. Il est des momens.... Changeons de discours, votre âge n'est point celui de la tristesse.

CÉNIE.

Je suis si malheureuse, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrais que la raison vous fît envisager d'un autre œil le sort qui vous attend.

CÉNIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez-vous pu penser que vous seriez maîtresse de votre choix ?

CÉNIE.

Je m'en étais flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un ?

CÉNIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi ! Cénie, vous avez disposé de votre cœur ?

CÉNIE.

Epargnez-moi les reproches, je n'ai besoin que de conseils.

ORPHISE.

Mes conseils vous déplairont, je vous plains.

CÉNIE.

Quoi ! madame, vous refuseriez de me conduire dans un temps....

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu jusqu'ici ce que mes avis auraient pu vous inspirer : c'est de ce moment que vous avez besoin de moi pour vous aider à soutenir avec courage le sacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CÉNIE.

N'est-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il est des occasions malheureuses où le choix ne nous est pas permis. Dans la situation où vous êtes, il ne vous reste que l'obéissance.

CÉNIE.

Eh bien, madame, mon père est bon ; peut-être, s'il était instruit de mes sentimens, il lui serait égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ses neveux.

ORPHISE.

C'est Clerval que vous aimez ?

CÉNIE.

Oui, madame ; condamnez-vous mon choix ? Vous estimez Clerval, vous savez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaison !

ORPHISE.

Est-il instruit de vos sentimens ?

CÉNIE.

Non, madame; au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre père?

CÉNIE.

Hélas! rien du tout. La surprise et la douleur m'ont fermé la bouche. On est entré, je me suis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon père s'en est aperçu.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée.

CÉNIE.

Vous ne condamnez donc pas le dessein que j'ai de lui déclarer mes sentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il est permis tout au plus à une fille bien née d'avouer sa répugnance, et jamais son penchant.

CÉNIE.

Ah! Clerval, qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'est lui que vous plaignez?

CÉNIE.

Oui, madame; je puis avec courage envisager

mon malheur, et je ne puis soutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que, dans le cœur d'un homme, l'amour même console des malheurs qu'il cause.

CÉNIE.

Eh bien, madame, parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légèreté dont vous le croyez capable, quelque aversion que je sente pour le parti qu'on me propose, j'obéirai aveuglément. Le voici ; je vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

Demeurez un moment, monsieur ; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit ; la douleur est peinte sur son visage, le vôtre semble m'annoncer un malheur ; parlez, madame : ô ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos sentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'est elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, monsieur.

CLERVAL.

Cénie me méprise assez pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire aussi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouse votre frère : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frère ! ah ! madame, plus vous ajoutez à mon malheur, moins je le trouve vraisemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment ?

CLERVAL.

Non, madame ; mais je ne me croyais point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paraît que Cénie obéit à son père, qu'elle suit son devoir.

CLERVAL.

Ah ! je respire. Mon oncle ne sera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi ! monsieur, vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcherait ? je ne dois rien à mon frère.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille pour satisfaire un goût que la première occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriserais moi-même, si j'avais les sentimens dont vous m'accusez. Non, madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connaître l'amour ; le développement de son caractère me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son âme que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidèle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidèle.

CLERVAL.

Manquerais-je à Cénie en me jetant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour sa fille, en implorant sa bonté?

ORPHISE.

Ce serait du moins affliger le meilleur des hommes et le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, monsieur, la reconnaissance et l'ingratitude ne sont point incompatibles : on n'a que trop souvent les procédés de l'une avec les sentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous sentiez au fond de votre cœur le prix de ses bontés, si vous paraissez ingrat en traversant ses desseins, en affligeant son âme, en le privant de la seule satisfaction qui reste à la vieillesse, celle de disposer à son gré de son bien et de ses volontés.

CLERVAL.

Ah! madame, de quelles armes vous servez-vous pour combattre mon amour! ce sont les seules qui pouvaient m'imposer un silence dont ma mort sera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos sentimens me touche, monsieur ; j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre oncle, je n'abuserai point de sa confiance, j'emploierai seulement.....

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, madame, parlez à Dorimond, ménagez son cœur et ses bontés, je compte sur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets seulement de sonder les véritables sentimens de votre oncle, de pénétrer s'il est bien affermi dans sa résolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.

SCÈNE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, à Dorimond.

Le voilà, monsieur ; je savais bien qu'il devait être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je suis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, monsieur, aurais-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maison n'est point faite pour y retirer des intrigans dont je ne t'aurais jamais soupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, monsieur, de qui vous voulez parler ; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu avec qui tu as encore eu ce matin une conversation mystérieuse ?

CLERVAL.

Non, monsieur ; mais dans peu je vous ferai connaître le plus honnête homme et le plus infortuné des amis.

LISETTE, à part.

Tout est perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, à Clerval.

Un ami qu'on n'ose avouer est toujours fort suspect. Je sais des choses là-dessus.....

CLERVAL.

On vous abuse, monsieur; s'il m'était permis de parler, je détruirais facilement ces odieux soupçons.

DORIMOND.

Je ne saurais te croire; on n'emploie pas tant de mystères pour des choses honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien, mon oncle, le secret de cet infortuné doit éclater demain; en attendant, si vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connaître l'erreur où l'on vous a jeté, en vous rappelant le nom et la funeste aventure d'un homme dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en serai obligé. C'est gagner beaucoup que de détruire un soupçon. Dans un moment nous passerons dans mon cabinet. J'ai aussi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, monsieur?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'est Clarice que je te destine: elle a du mérite; tu la connais?

CLERVAL.

Je vous supplie, monsieur.....

DORIMOND.

De quoi? est-ce encore un refus? je commence à être las d'en essuyer. Je ne m'étonne pas que le monde soit rempli de méchans : le penchant au mal est toujours sûr de réussir ; on peut faire des malheureux même sans les connaître : mais, quelque envie qu'on en ait, il n'est pas si aisé qu'on le pense de faire des heureux. Cela rebute, et l'on devient dur faute de succès.

LISETTE.

Eh! monsieur, ne vous mettez point en colère; monsieur votre neveu n'est pas capable de vous désobéir; et pour peu que vous lui fassiez connaître que vous avez pris votre résolution, il prendra la sienne.

DORIMOND.

Il n'est pas jusqu'à ma fille..... (à Orphise) Madame, je suis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous estime, et je vous croyais fort au-dessus de ces petites intrigues de femmes qui troublent sans cesse le repos des familles.

ORPHISE.

Est-ce bien à moi, monsieur, que ce discours s'adresse?

DORIMOND.

A vous-même, je vous le répete. Je suis fâché de perdre la haute opinion que j'avais de vous; mais je n'ignore pas les conseils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les savez, monsieur, ils font ma justification; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point sur ce ton-là : j'ai vu moi-même sur son visage l'impression du dégoût que vous lui inspirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le temps de m'expliquer avec elle; mais.... Enfin, madame, pour le peu de temps qu'elle aura besoin de vous, je vous prie de ne vous plus mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contre-temps! ô ciel!

ORPHISE.

Je dois vous obéir, monsieur, vous serez satisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je suis prêt à t'entendre, viens me donner le plaisir de te justifier.

SCÈNE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

Je ne reviens point de la surprise que me cause la mauvaise humeur de Dorimond ! Au moins, madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en savoir la cause.

LISETTE.

Moi ! point du tout. Monsieur cherchait Clerval ; je le savais ici, je l'y ai conduit sans dire mot. Vous me soupçonnez, je le vois : cela est pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimais moins Cénie, je serais moins touchée....

LISETTE.

Oui, madame, vous l'aimez, et beaucoup, on le sait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à son père ?

ORPHISE.

Si je l'en empêchais, c'est que j'aurais des raisons

pour cela, et je ne les cacherais pas. Je l'exhorte à l'obéissance, mais ce n'est pas sans désapprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on savoir ce qui vous déplaît en Méricourt?

ORPHISE.

Son âge : quoiqu'il soit peu avancé, il est si disproportionné à celui de Cénie, qu'il devrait être un obstacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre pupille, c'est justement ce qui vous le ferait désirer, et Méricourt vous paraîtrait encore trop jeune. Je connais un peu le monde. Une jeune personne, en épousant un homme âgé, devient une femme intéressante. Pour peu que sa conduite soit régulière, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ses charmes s'embellissent de la décrépitude de son mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'est une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre jeunesse. Mais vous ne m'écoutez point? je suis votre servante.

SCÈNE V.

ORPHISE, seule.

C'EST donc pour mettre le comble à mon abaissement que Dorimond devient injuste ? Hélas ! j'étais réservée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite.... Pardonne, Dorsainville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chère, il ne me restait que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai sauvé de l'opprobre ton nom et le mien.... Epoux infortuné ! devais-tu m'abandonner ? .... Quel que soit le désert qui te sert d'asile, c'est celui de l'honneur. La honte, ce tyran des âmes nobles, n'habite qu'avec les hommes : fuyons-les.... Mais plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conseils lui sont nécessaires. Sans offenser Dorimond, rendons à sa fille ce qu'exigent de moi sa confiance et mon amitié. On n'est pas tout-à-fait malheureux quand il reste du bien à faire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

J'EN suis pour le moins aussi fâché que toi ; mais il n'y faut plus penser.

MÉRICOURT.

Je me soumets sans murmurer, monsieur. M'est-il seulement permis de vous demander sur quoi Cénie fonde ses refus ? Est-ce haine ? est-ce mépris pour moi ?

DORIMOND.

Ce n'est ni l'un, ni l'autre : elle ne m'a pas dit un mot à ton désavantage.

MÉRICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrâce, monsieur ; vos bontés se montrent partout

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'est la vérité

pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraie.

MÉRICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle.

DORIMOND.

Ah ! n'en doute pas.

MÉRICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrète.

DORIMOND.

Je voudrais qu'elle aimât ; elle n'aurait fait qu'un bon choix, et bientôt.... Saurais-tu quelque chose là-dessus ?

MÉRICOURT.

Gardez-vous bien de le penser, monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu, et trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion ; vous vous en seriez aperçu.

DORIMOND.

Moi ! point du tout : je serais aussi aisé à tromper sur cette matière que sur bien d'autres. Je ne saurais me résoudre à être fin ; la finesse ne va guère sans la méchanceté. Quoi qu'il en soit, j'ai donné ma parole, et je la tiendrai. On ne saurait pousser l'indulgence trop loin quand il s'agit d'un

engagement éternel. Peut-être dans quelque temps Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui proposerai ton frère.

MÉRICOURT.

Mon frère!.....

DORIMOND.

Il est jeune, il peut attendre.

MÉRICOURT.

Mon frère!.... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrais être ravi de me voir jeter les yeux sur Clerval.

MÉRICOURT.

Je le serais, si l'intérêt avait quelque pouvoir sur moi ; mais je ne connais que le vôtre, et assurément Clerval....

DORIMOND.

Écoute : tu dois savoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avais déjà donné ce matin des avis dont il s'est pleinement justifié.

MÉRICOURT.

J'ai pu me tromper, monsieur : c'est l'effet d'un zèle trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laissé aucune obscurité sur sa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MÉRICOURT.

La tendre Mélisse l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étaient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'est expliquée sur l'établissement de sa fille, pourquoi m'en faire un mystère ?

MÉRICOURT.

Dois-je croire, monsieur, que vous ignoriez ses intentions, et que, si elle avait choisi un époux à sa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il est vrai que l'établissement de Cénie faisait souvent le sujet de nos entretiens. Cette vertueuse femme, par délicatesse de sentimens, avait résolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vue incertaine sur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en sais davantage, tu as tort de me le cacher.

MÉRICOURT.

Il est rare qu'un mourant ne s'explique pas sur les dispositions de sa famille.

DORIMOND.

Eh bien! parle donc.

MÉRICOURT.

Non, monsieur; dans l'état où sont les choses, vous pourriez soupçonner....

DORIMOND.

Je le vois, c'est en ta faveur qu'elle s'est déclarée?

MÉRICOURT.

Oui, monsieur. Mélisse, touchant au terme de sa vie, me fit approcher de son lit : Méricourt, me dit-elle d'une voix presque éteinte, dans un moment je ne serai plus; écoutez mes derniers sentimens. J'adorai mon époux; je lui dois mon bonheur; vous l'aimez, héritez encore de ma tendresse pour lui; devenez l'époux de ma fille, soyez le fils de Dorimond; répondez-moi du repos de ses jours, prolongez-en la durée, et je perds les miens sans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher neveu, je ne puis soutenir.... hélas! que ne donnerais-je pas pour que Cénie....

MÉRICOURT.

Elle ignore les dernières volontés de sa mère. Si vous me permettiez, monsieur, d'avoir un entretien particulier avec elle?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songe que tu me rendras le plus grand service si tu peux obtenir son aveu.

MÉRICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par tendresse, et rien par autorité.

SCÈNE II.

MÉRICOURT, seul.

Voici donc le moment décisif. Je n'ai plus rien à ménager.... Je le prévois, l'obstination de Cénie me forcera d'employer contre elle les armes que Mélisse m'a laissées; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même; mais une fortune immense peut-elle s'acheter à trop haut prix?

SCÈNE III.

MÉRICOURT, CÉNIE.

CÉNIE.

On m'avait dit que mon père me demandait.

MÉRICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'est par son ordre que je vous attends ici. Dorimond, sensible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'essayer encore une fois de les vaincre.

CÉNIE.

Est-ce vous mépriser, monsieur, que d'épargner à votre délicatesse la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux?

MÉRICOURT.

Vous me bravez, ingrate, vous triomphez : vous croyez que l'excessive complaisance de Dorimond ne vous laisse plus rien à redouter. Si vous saviez à quel excès je pousse la générosité à votre égard, cette orgueilleuse ironie changerait bientôt de ton.

CÉNIE.

J'ignore, monsieur, les obligations que je vous ai ; si vous vouliez m'en instruire....

MÉRICOURT.

Vous ne les saurez que trop tôt. Vous vous repentirez peut-être dans un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CÉNIE.

Vous me feriez trembler, si j'avais des reproches à me faire.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez mes conseils : consentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le temps presse, n'abusez pas de ma faiblesse : parlez, il n'est plus temps de balancer.

CÉNIE.

Je ne balance point, monsieur.

MÉRICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CÉNIE.

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MÉRICOURT, la retenant par le bras.

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes assez hardi.... Méricourt, comptez moins sur les bontés de mon père ; il daignera m'entendre.

MÉRICOURT.

Non, vous ne sortirez point ; il me faut un mot décisif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : mon père m'a donné

sa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de résolution.

MÉRICOURT.

Ah ! c'en est trop ; il est temps de confondre tant de mépris. Connaissez-vous cette écriture ?

CÉNIE.

Oui ; c'est celle de ma mère.

MÉRICOURT.

Elle est pour Dorimond, mais qu'importe ? écoutez (*il lit*) : Je vous ai trompé, monsieur, et mes remords ne peuvent s'ensevelir avec moi. La disproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence dont vous m'aviez tirée. Pour assurer ma fortune, j'ai supposé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire passer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon secret. Pardonnez....

CÉNIE *tombe évanouie.*

Je me meurs !

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez-moi : connaissez du moins en ce moment l'excès de mon amour ; il en est temps encore. Je vous offre ma main, je répare la honte de votre naissance, je renferme à jamais votre secret dans les nœuds de notre mariage. Est-ce là vous aimer ?

CÉNIE.

Que gagnerais-je à tromper tout le monde ? pourrais-je me tromper moi-même ? Montrez-moi cette lettre. (Après avoir lu.) Mon malheur n'est que trop certain.

MÉRICOURT reprend la lettre.

Eh bien ! quels sont à présent vos sentimens ?

CÉNIE.

Les mêmes.

MÉRICOURT.

Quel orgueil ! Est-ce à vous à résister quand mon amour surmonte les obstacles, quand je devrais rougir ?....

CÉNIE.

Rougissez-donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'associer. Moi, tromper le meilleur des humains ! moi, usurper les biens d'une maison ! vous me faites horreur.

MÉRICOURT.

C'est aimer Dorimond que de lui conserver son erreur. Mélisse, en me confiant votre secret, voulait vous rendre heureuse et remettre les biens de mon oncle à leur légitime possesseur.

CÉNIE.

Répare-t-on un crime par un autre ? chaque

moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne saurais trop tôt....

MÉRICOURT.

Arrêtez : je pénètre vos desseins, vous voulez me perdre. Gardez-vous de suivre les mouvemens de votre haine.

CÉNIE.

Je ne suivrai que mon devoir.

MÉRICOURT.

Non, non, je sais mieux que vous ne pensez la cause de vos dédains. C'est moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval.... Il faut y renoncer. Quand il serait assez lâche.... Il me reste des armes.... Gardez votre secret, c'est le dernier conseil que je vous donne : je vous laisse y rêver. Ne poussez pas plus loin ma vengeance, ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver?.... O ciel! que vois-je!

SCÈNE IV.

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

Cénie, vous pleurez! ma chère Cénie, qu'avez-vous?

CÉNIE.

Clerval, je suis perdue.

CLERVAL.

Mon frère vient de vous quitter ; a-t-il obtenu de Dorimond....

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'est plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi ! mon frère ! je cours me jeter aux pieds de Dorimond ; il verra mon désespoir, et il en sera touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'est vous, Cénie, qui me retenez ! je m'étais flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vu sans répugnance devenir votre époux ; vous me l'avez dit.

CÉNIE.

J'en étais digne alors.... Je ne le suis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frère ?

CÉNIE.

Moi, j'aimerais Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien! si vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez; rassurez mon cœur éperdu, laissez-moi disputer à Méricourt les bontés de mon oncle.

CÉNIE.

Mon sort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me désespérez, Quel est ce langage obscur? Que je sache du moins la cause de mon malheur!

CÉNIE.

Elle est en moi seule; elle est dans mon horrible destinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir? ah! vous me trahissez.

CÉNIE.

Si vous saviez.... Clerval, croyez-moi, je ne suis point coupable.... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire? Si la pitié peut encore quelque chose sur votre cœur, éclaircissez mon sort; que je l'apprenne de votre bouche.

CÉNIE.

Vous-même prenez pitié de moi; voyez ma

douleur, ma confusion. Hélas! je n'ose lever les yeux sur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

CÉNIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous sépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon désespoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CÉNIE.

Quelle horrible menace pour un cœur qui ne voudrait vivre que pour vous!

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie, je n'ai plus rien à craindre; cet aveu me suffit. Cruelle! pourquoi tant différer mon bonheur? doutez-vous de mon amour? ah! jugez-en par l'excès de ma joie.

CÉNIE.

Voilà ce que je redoutais le plus. Ce funeste aveu met le comble à vos maux. Clerval, souvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCÈNE V.

CÉNIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

Ami, partagez mon transport : ma femme n'est point morte, et je puis espérer... Que vois-je?... Je fais une imprudence.

CÉNIE, à Dorsainville.

Monsieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnaître en vous cet ami de Clerval dont il m'a conté les malheurs ; ils m'ont touchée ; ils doivent vous rendre sensible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laisse. Adieu, mon cher Clerval, ne me suivez pas.

SCÈNE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

Cher ami, pardonnez mon indiscrétion ; je ne sens plus que votre peine. Quel est le malheur dont Cénie vous menace?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas! il me serait bien moins

cruel de l'apprendre de sa bouche. S'il fallait la perdre!.... Non, je ne puis rester dans la cruelle incertitude où je suis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laissez-moi, cher ami; il faut que j'éclaircisse cet horrible mystère. Cénie m'a défendu de la suivre; j'éviterai sa rencontre; mais quelque autre pourra m'instruire. Ami, ne me retenez plus : allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je besoin de vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Oui, je vous attendais. Venez, courageuse Cénie, venez jouir dans mes bras de la victoire que vous remportez sur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y survivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illustrez à jamais votre innocence. La gloire est la récompense de la vertu

CÉNIE.

Quelle gloire! qu'elle est humiliante! Ah! madame, que je suis malheureuse!

ORPHISE.

C'est dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer son courage : souvent les plaintes l'amollissent.

CÉNIE.

Eh quoi! me seraient-elles interdites quand le ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils mortels? Je ne prononcerai plus les tendres noms de père et de mère. Je sens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inspirent. Plus de soutien, plus de défenseur, plus de guide à mes volontés! mon indépendance m'épouvante; je ne tiens plus à rien, et rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous?

ORPHISE.

Non, ma chère Cénie : vous perdez beaucoup, mais il vous reste un cœur. Si ma vie vous est nécessaire, elle me deviendra intéressante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas! quelle générosité!

ORPHISE.

Ah! dites plutôt quel bonheur pour Orphise!

CÉNIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi?

ORPHISE.

Ma chère Cénie, ma tendre compassion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me sont bien chères; elles bannissent de

mon cœur la crainte qui l'avait saisi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mère, et que mes services effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous me servir, Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'estime de vous-même; le découragement est le poison de la vertu. Qui sait à qui vous devez la naissance?

CÉNIE.

Eh! madame, de quels parens peut être née une malheureuse que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? Quelle preuve plus convaincante de mon néant? Sur quel fondement pourrais-je me flatter....

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre âme, sur la noblesse de votre cœur, sur vos sentimens....

CÉNIE.

Ils sont tels que vous les avez fait naître : je ne suis que votre ouvrage. Quelle âme, quel cœur vos soins et vos conseils n'auraient-ils pas élevés? Je vous dois tout, et je ne suis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chère Cénie, vous serez

tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il se résoudre à vous abandonner ?

CÉNIE.

Quoi ! madame, si ses bontés s'étendaient jusqu'à vouloir me garder chez lui, pensez-vous que j'y restasse ? pourrais-je envisager Méricourt sans horreur ? Est-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domestiques, de la pitié insultante des gens du monde ? Ma funeste aventure deviendrait la nouvelle du jour, et je serais l'objet de la curiosité du public. J'ose à peine lever les yeux sur moi. Ce faste qui ne me convient plus me fait horreur. Fuyons, madame ; que la plus obscure retraite ensevelisse à jamais le souvenir de ce que je crus être.

SCÈNE II.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

Tu m'abandonnes à ma douleur, ma chère Cénie ! viens donc me rassurer contre l'imposture. Tu es ma fille, je le sens à ma tendresse.

CÉNIE.

Hélas ! monsieur, il n'est que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des pères !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi, ta douleur a troublé mon jugement : la réflexion m'éclaire ; un tel crime n'est pas seulement vraisemblable. On te trompe, ma chère enfant, ou toi-même abusée....

CÉNIE.

J'ai vu, monsieur, j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Mélisse.

DORIMOND.

La perfide ! me trahir aussi cruellement, moi qui l'adorais ! Non, non, je ne puis le croire. Qui seraient les complices de cette horrible fourberie ?

CÉNIE.

Méricourt pourra vous en instruire ; je vous ai déjà dit qu'il en était le dépositaire.

DORIMOND.

Méricourt ! se peut-il !.... je le fais chercher ; il ne paraît point ! il craint sans doute ma présence. Ah ! Cénie, devais-tu me révéler ce funeste secret !

CÉNIE.

Pouvais-je le garder ? pouvais-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie : si je te perds, tout est perdu pour moi.

CÉNIE.

Ah ! monsieur, vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuse victime de l'ambition. Je ne suis plus digne de votre tendresse ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuse à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Est-ce donc de toi que je me plains, ma chère enfant ? Sois toujours ma fille, et mes jours sont en sûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O ciel ! le voici : mes sens se troublent à sa vue. (à Cénie) Ne sortez point. (à Orphise) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCÈNE III.

DORIMOND, MÉRICOURT, CÉNIE, ORPHISE.

DORIMOND.

Approchez : venez, s'il se peut, détruire le soupçon d'un forfait dont je ne saurais vous croire le complice.

MÉRICOURT.

Moi, monsieur !

DORIMOND.

Qu'est-ce qu'une prétendue lettre de Mélisse

qui vous rendrait aussi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous justifier, ne tardez pas.

MÉRICOURT.

Pour me justifier, il faudrait savoir de quoi l'on m'accuse.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit, on parle d'une lettre de Mélisse qui renferme un mystère odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MÉRICOURT.

Qui peut être assez hardi pour porter jusqu'à vous....

CÉNIE.

Moi, monsieur : la vérité sera toujours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez opposer à cette accusation : parlez.

MÉRICOURT.

Oui, je parlerai : je ne saurais trop tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'est point votre fille ; Mélisse, pressée de ses remords, rend dans cette lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND, après avoir lu bas.

Qu'ai-je lu ! Se peut-il que tant d'horreurs....

Cruelle Mélisse ! que vous avais-je fait pour me jeter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? Ma mort sera le prix de vos forfaits.

MÉRICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendresse.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie, en m'accablant de caresses, elle excitait en moi un amour paternel, hélas! trop bien fondé !.... Mon cœur se déchire à ce cruel souvenir.

CÉNIE.

Monsieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux, qui me gardez depuis six mois ce funeste dépôt, quelles raisons vous y engageaient ?

MÉRICOURT.

En vous découvrant cette triste vérité, c'était, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y résoudre, vous savez à quoi je m'étais réduit. J'épousais une inconnue sans aveu, sans parens. Que n'aurais-je pas sacrifié pour vous conserver une erreur qui vous était chère !

DORIMOND.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi se

servir de ces cruelles armes pour perdre Cénie ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt, ton cœur se dévoile.... Brisons là-dessus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahison. Cénie, je vous adopte.

MÉRICOURT.

Qu'entends-je ?

CÉNIE.

Moi ! je serais toujours votre fille !.... Monsieur.... Ah ! modérez vos bontés ; je ne suis pas digne de cet honneur.

MÉRICOURT.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendresse ! ma chère enfant, rentre dans tous tes droits.

CÉNIE.

Non, monsieur, votre gloire m'est plus chère que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite ensevelisse avec moi l'ignorance où je suis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens sont des infortunés : eh bien ! ils n'en sont que plus respectables. Que nos chagrins disparaissent. (à Orphise) Madame, tout ceci m'ouvre les yeux sur les mauvais procédés dont on vous accusait : demeurez avec nous, reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CÉNIE.

Monsieur....

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien, et plus que tout cela, l'amour d'un père tendre.

CÉNIE.

Je me jétte à vos pieds.

MÉRICOURT.

Attendez un moment pour exprimer votre reconnaissance. Vous auriez, monsieur, de justes reproches à me faire si je tardais plus long-temps à vous faire connaître le digne objet de votre adoption. Cette lettre est pour mademoiselle; mais vous pouvez la lire.

DORIMOND, lisant.

« Ce n'èst pas sans pitié que je vous révèle votre « naissance; mais je touche au moment de la « vérité. Votre mère vous croit morte, et son er- « reur assurait encore mon secret : vous pouvez « l'en instruire. Informée de l'extrême misère où « elle était réduite, je l'en tirai pour vous servir « de gouvernante. C'est dans sés mains que je « vous remets. »

CÉNIE, dans les bras de sa mère.

Vous êtes ma mère! mes malheurs sont finis.

ORPHISE.

Ma chère fille! quoi! c'est vous que j'embrasse!

CÉNIE.

Ma mère! que ce nom m'est doux!

ORPHISE.

Trop malheureuse enfant! hélas! que vous êtes à plaindre!

CÉNIE.

Je dois le jour à la vertu même, mon sort est assez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que la perfide me réservait. Un mortel saisissement... (à Cénie) Trop aimable enfant!... je ne saurais parler.... je me meurs...

CÉNIE, courant à Dorimond.

Ah! monsieur....

MÉRICOURT.

Laissez, on se passera de vos soins; vous n'êtes plus rien ici.

SCÈNE IV.

CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

Ma mère, ayez pitié de moi. Je connais mon abaissement, je ne saurais supporter le mépris.



Ma chère fille ! quoi, c'est vous que j'embrasse !

Chasselat del.

Couché fils Sc.

ORPHISE.

Rappelez votre courage, ma chère fille.

CÉNIE.

Que je vous aime! Je ne devrais sentir que ma tendresse. Ah! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence....

ORPHISE.

Ces mouvemens sont naturels, ma chère enfant. Vous avez vu le bonheur : il a disparu. Cependant ne désespérez pas; peut-être un jour le ciel, moins rigoureux....

CÉNIE.

Ah! je ne regrette rien, vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais sortons de cette maison, où je ne respire plus que la honte et le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un asile où nous puissions être malheureuses sans rougir.

CÉNIE.

Ma mère, puissent mon respect, ma tendresse, ma soumission vous tenir lieu de ce que vous avez perdu! Je n'ose vous rappeler le souvenir de mon père.

ORPHISE.

Il n'est pas temps d'en parler, ma chère Cénie;

l'âme la plus ferme n'est quelquefois pas assez forte pour soutenir tant de disgrâces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre père a sacrifié la fortune à l'honneur. Quel père! quel époux!

CÉNIE.

Que vois-je? C'est Clerval! Ah! souffrez que je le fuie.

SCÈNE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

Ah! madame, que je vous rencontre à propos! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt: en vain j'ai parcouru toutes les maisons où il a coutume d'aller, je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'est passé. A-t-il éclairci le sort de Cénie? Parlez.

ORPHISE.

Oui, monsieur, son malheur est confirmé.

CLERVAL.

Ah! dieux! Madame, ne me cachez rien: quel parti va-t-elle prendre?

ORPHISE.

Celui de la retraite; il n'en est point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, madame, un couvent est un asile respectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connais la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la suivrez donc. Mais, dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les soins nécessaires à ce nouvel établissement ; souffrez que mes services..... je me charge de tout, je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, monsieur : tant d'empressement à servir les malheureux honorerait l'humanité, s'il était dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie : dans la situation où elle se trouve, vos soins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah ! madame, qu'osez-vous dire ! Oui, je l'adore, et le couvent où je vous conjure de l'accompagner vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mère. Soumis l'un et l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez ; et si ce n'est assez,

je m'engage à ne la voir qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous, épouser Cénie ! Y pensez-vous, monsieur ?

CLERVAL.

Oui, madame. Je sais ce que vous pouvez m'opposer ; mais toutes les chimères adoptées par les hommes disparaissent à mes yeux dès qu'elles entrent en comparaison avec la vertu.

ORPHISE.

Cette générosité ne suffit pas à un homme comme vous : il doit se respecter dans le choix de son cœur. Si la naissance de Cénie se trouvait d'une telle obscurité qu'elle vous fît rougir.....

CLERVAL.

Non, madame, les hommes ne s'avilissent que par leur propre bassesse. Le temps vous apprendra.....

ORPHISE.

J'admire avec quelle adresse les passions transforment leurs désirs en vertus. Un zèle trop ardent est souvent le plus prompt à se démentir. Un malheur récent échauffe l'imagination ; l'héroïsme s'empare de l'esprit, on veut tout entreprendre pour les malheureux : insensiblement

on s'accoutume à les voir, on se refroidit, et l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah ! madame, en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, monsieur.... Cénie est ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes sa mère ! tous mes vœux sont remplis.

ORPHISE.

Non, monsieur. Reconnaissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les faibles services que je puis vous rendre, et donnez-moi le temps de mériter votre estime.

ORPHISE.

Je vous honore, monsieur, et je vais vous en donner une preuve. L'affreuse circonstance où je me trouve m'engage à me confier à vos soins ;

j'accepte pour ces premiers momens les services que vous m'offrez. Cherchez-nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire : la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez ; je vais tout préparer pour mon départ, et prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, et je reviens vous avertir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

Reposez-vous sur moi, j'aurai soin de tout.

CLERVAL.

Ne les présentez point comme des infortunées : les malheurs ne sont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je sais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles soient bien traitées. Si la pension ne suffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez surtout qu'on vous avertisse, s'il arrivait la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien sentir que ce sont des femmes de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles une grande considération que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il est fâcheux, dans de certaines circonstances, de ne pouvoir agir soi-même !

DORSAINVILLE.

Quoi ! doutez-vous de mon zèle ?

CLERVAL.

Non, cher ami ; mais vous ne connaissez point les deux personnes qui méritent le plus qu'on s'intéresse vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez, cela me suffit.

CLERVAL.

Il faut servir les malheureux avec tant de circonspection, d'égards et de respect !

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi savoir les ménager ?

CLERVAL.

Il est vrai ; mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre sur les autres, sans même qu'il s'en aperçoive. Il est mille petites attentions qu'on ne peut négliger sans blesser ceux qui ont le droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien, je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y aurait-il que je vous accompagnasse à cette première entrevue ? Je parlerais vivement ; c'est le premier moment qui décide : il est important....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les servir, votre âge, votre ton pourraient faire un mauvais effet. Je crains déjà que vos arrangemens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faste qui me paraît déplacé. Il est bien difficile que leur aventure ne transpire pas : que

voulez-vous que l'on pense de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à présent qu'exécuter les ordres de mon oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe ? il eût été plus prudent de les mettre d'abord sur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! ah ! gardez-vous de croire qu'il soit tel qu'il le paraît !

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclaircissemens là-dessus ?

CLERVAL.

Il n'en est pas besoin : tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles sont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mère et la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne sont pas des preuves.

CLERVAL

Depuis long-temps je soupçonne Orphise de cacher sa naissance. Tout ce que je vois me le confirme : mon respect ne l'étonne point. Il lui est naturel d'entendre le ton dont je lui parle ;

elle devine sans doute ce que je pense d'elle, et cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grâce de l'affirmative. Il est peu de gens de cette espèce qui n'aient une histoire tout arrangée du malheur qui les a réduits à servir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, pensez-vous....

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zèle peut-être trop prévoyant : je crains qu'entraîné par votre passion....

CLERVAL.

Je vous entends ; vous craignez que je n'épouse Cénie ? Eh bien ! apprenez que mon parti est pris, que rien ne pourra m'y faire renoncer, qu'elle sera ma femme dès que sa mère y consentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes discours vous offensent, me taire serait vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyais ! N'ayant pas de la mère et de la fille les mêmes idées que moi,

vos soins manqueront d'égards, votre politesse sera humiliante. O ciel! s'il vous échappait....

DORSAINVILLE.

Ah! cessez de me faire injure. Je ne suis point assez barbare pour humilier les malheureux. Je respecte ce que vous aimez; mais je ne suis point assez lâche pour n'oser combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh bien! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abusez pas du besoin que j'ai de votre amitié; et surtout que Cénie ne s'aperçoive pas de vos sentimens: renfermez votre zèle. Dorimond vient ici: votre présence lui serait importune; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCÈNE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

Clerval, elle se prépare à partir! Sauve-moi, par pitié, des adieux que je ne soutiendrais pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au désespoir!

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, mon-

sieur? N'êtes-vous pas le maître de garder Cénie? Qui vous en empêche?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pu vaincre; la bienséance, la compassion pour elle et pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, monsieur....

DORIMOND.

Non, il y aurait de la barbarie à la retenir malgré elle dans une maison où tout lui rappellerait son infortune.

CLERVAL.

Eh! monsieur, n'est-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds si sacrés, que jamais....

DORIMOND.

Je l'avais imaginé d'abord; mais l'adoption de Cénie te priverait de mon bien: ce serait une injustice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh! monsieur, que m'importe votre bien? disposez-en à votre gré, j'y renonce; je le signerai de mon sang.

DORIMOND.

Ton désintéressement ne peut être une excuse pour moi. Si je cédais à tes désirs, ta générosité

dégénérerait en extravagance, et ma complaisance en faiblesse.... Je mettrai Cénie et sa mère à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce portefeuille à Orphise; ce n'est qu'en attendant que je m'arrange pour le reste. Je prétends aussi que Cénie trouve dans sa retraite non-seulement le nécessaire en abondance, mais les choses de pur agrément : il faut de toute manière tâcher d'adoucir son infortune.

CLERVAL.

Mon oncle, achevez votre ouvrage; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'est sur toi, mon cher neveu, que je dois à présent les répandre. Je veux réparer mes torts et te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, monsieur, il dépend de vous. D'un seul mot vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu m'aimes, que ne parles-tu?

CLERVAL.

Monsieur.... (à part) que je suis interdit!.... (haut) je n'ose prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence : achève, nomme-moi ma nièce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre sans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la perdre ; rendez-lui son état, illustrez sa vertu, et que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta passion avec douleur, sans pouvoir la condamner. Cénie n'est que trop digne d'être aimée ; mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obstacle invincible.....

DORIMOND.

Sa naissance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter ?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette pensée, le funeste secret n'était découvert qu'à demi. Ses

parens inconnus pouvaient ne pas porter la honte dans ma famille ; mais sa mère....

CLERVAL.

Orphise n'est point née pour l'état où elle est, monsieur. Des disgrâces l'ont sûrement réduite à l'abaissement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Va, mon cher neveu, tu t'abuses ; si elle avait quelque naissance, elle n'en ferait plus mystère. L'humiliation est la peine la plus sensible : on ne la souffre pas quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle est peut-être d'un rang si élevé, que même la modestie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien, pour te prouver combien je désire ton bonheur, vois, cherche à donner quelque certitude à tes soupçons. Hélas! je désire plus que toi ce que je ne puis espérer.

CLERVAL.

J'y cours : mais la voici.

SCÈNE III.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C'est à vos genoux, monsieur, que je viens vous rendre grâces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille : vous ne rougirez point d'avoir été mon père.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en me séparant de toi, et je ne suis pas moins à plaindre.

CLERVAL, qui a parlé bas à Orphise.

Non, madame, vous n'êtes point ce que vous voulez paraître ; dites un mot, vous assurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendait de moi, monsieur....

CLERVAL.

Il en dépend, confiez à mon oncle le secret de votre naissance. Doutez-vous de sa discrétion ? doutez-vous de sa prudence ? Ah ! madame, parlez.

ORPHISE.

Le courage et le silence sont la noblesse des malheureux. Ne m'enviez pas la seule gloire qui me reste.

CLERVAL.

Monsieur, est-ce ainsi que le vulgaire s'exprime? est-il des titres plus nobles que les sentimens ?

DORIMOND.

Madame, puisque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre secret. Mais comment se peut-il que votre fille vous ait été ravie sans qu'aucun soupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auraient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funestes circonstances présidèrent à la naissance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avait qu'un pas à faire pour venir jusqu'à moi : le ciel en courroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille. On m'annonça sa mort. Quelles raisons m'auraient engagée à prendre des soupçons sur un accident si commun ? Vous savez le reste.

DORIMOND.

Oui : j'en sais assez pour me déterminer. Madame, rendez-moi ma fille, et que l'hymen nous réunisse.

CLERVAL.

Ah ! mon oncle !

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point?

ORPHISE.

J'ose à peine, monsieur, prononcer une résolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonstances vos bontés honoreraient Cénie : dans celles où nous sommes, la retraite est le seul parti qui nous reste.

DORIMOND.

Quoi! vous me refusez?

ORPHISE.

En admirant, en respectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auraient fait l'objet de mes désirs dans un temps plus heureux. (à Clerval) Monsieur, vous m'avez promis un guide ; un plus long retardement ne servirait qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, avec dépit.

Oui, madame, oui, vous serez obéie.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

ORPHISE.

Je vois que mes refus vous offensent, monsieur. En effet, que pouvez-vous penser du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la reconnaissance ? J'en suis pénétrée ; et votre estime m'est trop chère pour ne pas l'acheter d'une partie de mon secret. Jugez-moi, monsieur : puis-je ravir au père de Cénie le droit de disposer de sa fille.

CÉNIE.

Quoi ! mon père est vivant ? Pourquoi n'est-il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuse Cénie ! vous apprendrez tous vos malheurs,

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

ORPHISE, CÉNIE, CLERVAL, DORIMOND, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

Clerval, te voilà déjà ? Ma tendresse redouble dans cet affreux moment. Madame, ne l'emmenez pas encore ; je sens le prix de chaque instant

Monsieur, vous êtes sans doute cet ami de Clerval qui veut bien se prêter à la douloureuse circonstance où nous nous trouvons? Que ne puis-je payer ce service!..... Si Clerval m'avait confié plus tôt....

DORSAINVILLE.

Monsieur....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter, expliquons-nous, je vous en conjure. Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs : dois-je les ignorer? ne pourrais-je les prévenir?

ORPHISE.

Non, monsieur. Le sort qui les a rassemblés sur sa tête peut seul les faire cesser. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs insensibles.

DORSAINVILLE.

Quel son de voix!... il porte dans mes sens une émotion....

DORIMOND.

Monsieur, je vous les recommande; devenez leur ami et le mien.

DORSAINVILLE.

Monsieur, la reconnaissance et l'amitié m'attachent depuis long-temps à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je?... quel saisissement....

DORIMOND.

Ma chère Cénie!...

CÉNIE.

Que j'expire dans vos bras!

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changé; mais cette voix si chère, est-ce une illusion?

CÉNIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, prenant avec transport la main de Cénie.

Ami, donnez la main à madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je?... je n'en saurais douter.

ORPHISE.

C'est lui!... Je meurs!

DORSAINVILLE.

Épouse infortunée, ouvrez les yeux; reconnaissez le plus heureux des hommes et le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorsainville.... cher époux.... par quel bonheur?... Cénie, embrassez votre père.

DORSAINVILLE.

Cénie ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

DORIMOND.

Quoi ! monsieur....

CLERVAL.

Oui, mon oncle, c'est chez vous que le marquis Dorsainville trouve la fin de ses peines et son bonheur.

DORIMOND.

Je suis prêt à mourir de joie. Madame, quelles excuses n'ai-je pas à vous faire ! Monsieur, refuserez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CÉNIE.

Mon père, vous avez lu dans mon cœur : suis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrais-je condamner des sentimens si justes? vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre père. (à Dorimond) Monsieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie.... madame.... mon oncle, en me rendant heureux, laisserez-vous à mon frère le malheur affreux de votre disgrâce ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde, sa patrie, mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous ensemble, et que la mort seule nous sépare.

ORPHISE.

Jouissez, monsieur, du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée, elle n'est pas moins la première des vertus.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA FILLE D'ARISTIDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

A SA SACRÉE MAJESTÉ

IMPÉRIALE, ROYALE ET APOSTOLIQUE

L'IMPÉRATRICE,

REINE DE HONGRIE ET DE BOHÈME,

etc., etc.

MADAME,

De toutes les grâces dont VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE *m'a comblée, la permission qu'elle daigne m'accorder de lui présenter ce faible ouvrage serait la plus chère à mon cœur, si, en me donnant le droit*

de publier ma respectueuse reconnaissance, je pouvais y joindre quelques détails sur les sentimens que VOTRE MAJESTÉ *inspire à l'univers, et dont je suis pénétrée plus vivement que personne; j'aurais mis ma gloire et mon bonheur à les faire éclater. Une défense expresse et rigoureuse m'impose silence. J'obéis.*

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE.

La très-humble et très-obéissante servante,
D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

LA FILLE D'ARISTIDE.

PERSONNAGES.

CLÉOMÈNE, philosophe athénien, ancien ami d'Aristide.

THÉONISE, fille d'Aristide.

PHÉRÈS, fils de Cléomène.

CRATOBULE, beau-frère de Cléomène.

TRAZILE, fils de Cratobule.

PARMÉNON, affranchi d'Aristide.

THAÏS, esclave de Théonise.

DROMON, esclave de Phérès.

La scène est à Athènes, dans un vestibule de la maison de Cléomène.

LA FILLE D'ARISTIDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉRÈS, DROMON.

PHÉRÈS.

COMMENT, traître, tu ne sais rien ?

DROMON.

Que voulez-vous que je sache ?

PHÉRÈS.

Ce qui se passe, scélérat.

DROMON.

Et s'il ne se passe rien, faut-il que j'invente ?

PHÉRÈS.

Ne t'avais-je pas ordonné hier au soir de parler à l'esclave de Théonise, et de m'apprendre à mon réveil ce qu'elle t'aurait dit ?

DROMON.

Est-ce ma faute si cette niaise ne veut rien dire ?

PHÉRÈS.

C'est parce qu'elle est niaise qu'il doit être plus facile de tirer d'elle les secrets de sa maîtresse.

DROMON.

Seigneur Phérès, parlons de bon sens une fois, si nous pouvons. Quand la fille d'Aristide aurait des secrets, les confierait-elle à une sotte comme Thaïs ? et quand vous les sauriez, qu'en feriez-vous ?

PHÉRÈS.

Ils me mettraient en état de prévenir ou de parer les coups qu'elle me porte.

DROMON.

Allons, vous badinez. Ces prétendus coups ne partirent jamais que de votre imagination.

PHÉRÈS.

Me nieras-tu, maraud, qu'elle ne m'ait perdu dans l'esprit de mon père ?

DROMON.

Que vous soyez perdu dans l'esprit de votre père, j'en conviens ; que ce soit par elle, je le nie. C'est à votre conduite, à l'opposition de vos

goûts à ceux du patron que vous devez vous en prendre. Il chérit Théonise, vous la haïssez ; il hait Cratobule, vous l'aimez ; vous voulez épouser sa fille, il ne le veut pas ; sa passion est l'étude, la vôtre est l'ignorance ; il pense grandement, vous un peu terre à terre ; il fut utile à sa patrie, vous prenez le train de lui être à charge : en un mot, votre cœur, votre esprit, votre caractère....

PHÉRÈS.

Insolent, je t'apprendrai... Mais voyons. N'est-ce pas Théonise qui nous a fait quitter Mégare pour m'arracher à l'hymen où j'aspire, pour m'éloigner de ma chère Glaucé, pour me désespérer ?

DROMON.

Vision toute pure. Le seigneur Cléomène n'en fait qu'à sa tête : on ne le mène point.

PHÉRÈS.

On le mène si bien, que tu le verras épouser Théonise au premier jour.

DROMON.

Bon ! l'épouser ! Un philosophe qui renonce hautement à toute société, à tout devoir, à tout intérêt, qui veut vivre seul enfin, n'a garde de se charger des chaînes de l'hymen.

PHÉRÈS.

Encore ! Parle, imbécille : s'il n'était pas amoureux de cette fille, serait-elle la maîtresse ici ? la garderait-il chez lui ? s'en serait-il chargé ? Tu raisonnes comme un sot.

DROMON.

Il ne m'appartient pas de dire comment vous raisonnez, vous ; mais si le seigneur Cléomène fut assez ami d'Aristide pour le suivre dans son exil, pour le faire subsister, lui et sa famille, à ses propres dépens, n'est-il pas tout simple qu'à sa mort il prenne soin de sa fille unique ?

PHÉRÈS.

Eh ! qu'il la protége, j'y consens, pourvu que ce soit loin d'ici. Mon parti est pris : je ne souffrirai pas davantage qu'une fille de dix-huit ans soit tout ici, que je n'y sois rien, et qu'elle gouverne la maison sous le nom d'un affranchi.

DROMON.

Croyez-moi, laissez les choses comme elles sont. Dans le délabrement où l'indolence du patron a jeté vos affaires, tout serait perdu, si quelqu'un ne s'en mêlait pas, et je vous soutiens que la négligence d'un père de famille a plus ruiné d'enfans que la dissipation.

PHÉRÈS.

Soit ; mais ce soin doit me regarder, et non pas un Parménon, un étranger, qui n'a d'autre mérite que la protection de Théonise.

DROMON.

Ce Parménon, cet étranger, né dans la maison d'Aristide, travaillait déjà sous lui, n'étant encore qu'un esclave, dans le temps que ce grand homme gouvernait la république avec une si belle économie. Il apprit à penser comme son maître : aussi désintéressé que lui, il mourra aussi pauvre. Je crois que vos affaires ne peuvent être en de meilleures mains.

PHÉRÈS.

Ah ! si j'avais pu feindre d'aimer Théonise, les choses auraient tourné bien différemment. Elle s'est toujours aperçue que je n'avais tout au moins que de l'indifférence pour elle ; voilà pourquoi elle me hait. Les coquettes ne pardonnent pas le mépris de leurs charmes.

DROMON.

Par Jupiter ! il faut avoir contre elle une prévention bien aveugle pour la trouver coquette. Pendant que nous étions à Mégare, occupée de son père toujours mourant, parlait-elle à personne ? A moins que Trazile.... Ils ont été élevés

ensemble.... Mais il est mort, c'est une affaire faite. Depuis notre retour à Athènes, ce qu'on appelle un citoyen peut-il se vanter d'avoir passé ce vestibule ?

PHÉRÈS.

Ah ! traître, me voilà donc instruit de tes sentimens. Tu es vendu. Mais il me vient quelqu'un qui saura me tirer de l'oppression sans ton secours.

DROMON.

Ce n'est pas votre oncle au moins ?

PHÉRÈS.

Pourquoi ?

DROMON.

Je vous l'ai déjà dit : la franchise un peu brutale de Cratobule offense votre père ; son affection mal entendue l'importune, et son zèle persécutant lui déplaît. On ne rapprochera jamais ces deux hommes-là.

PHÉRÈS.

Je ne prends point les avis d'un traître. Si tu m'étais resté fidèle, je te destinais Thaïs pour récompense ; mais mille coups d'étrivières me vengeront de ta perfidie.

DROMON.

Doucement, doucement; Thaïs ou des coups

d'étrivières, cela n'est pas égal. Allons, me voilà prêt à vous servir : que faut-il faire ?

PHÉRÈS.

Ce que je t'ai dit mille fois. Suis Thaïs, ne la quitte pas ; obsède-la s'il le faut, et fais-la parler. Épie, examine, devine même, et rends-moi compte de tout.

SCÈNE II.

THÉONISE, DROMON.

THÉONISE.

DROMON, voyez, je vous prie, pourquoi Thaïs ne me suit pas : j'ai besoin d'elle.

DROMON.

Si vous sortiez, j'aurais l'honneur de vous accompagner.

THÉONISE.

Je vous suis obligée ; envoyez-moi Thaïs, cela me suffit.

DROMON.

Je n'irai pas loin, la voilà.

SCÈNE III.

THÉONISE, THAÏS.

THÉONISE.

Venez donc, Thaïs ; je ne dois pas rester seule dans ce vestibule ouvert à tout le monde, et je veux y attendre Parménon.

THAÏS.

Tant mieux : nous n'irons pas aujourd'hui dans ce temple où l'on est si triste. Tenez, ma bonne patronne, je ne sais comment vous ne vous lassez pas d'aller tous les matins y pleurer, et depuis si long-temps.

THÉONISE.

Trazile est mort, il est oublié de tout le monde ; dois-je l'oublier aussi ? Hélas ! si pour apaiser ses mânes, peut-être encore errans sur un rivage étranger, j'implore la bonté des dieux, c'est un devoir d'amitié dont je ne dois jamais me dispenser.

THAÏS.

D'amitié ! je pensais que c'était d'amour.

THÉONISE.

Comme vous parlez, Thaïs ! vous me faites trembler. Votre ingénuité donne du poids à vos

paroles : il faut prendre garde à ce que vous dites.

THAÏS.

Oh ! j'y prends bien garde. Quand nous étions à Mégare et que Trazile vivait, j'aurais gagé que vous vous aimiez, et je n'ai rien dit.

THÉONISE.

Et sur quoi pouviez-vous le penser ?

THAÏS.

Eh ! mais... je n'en sais quasi rien... sur ce que je le croyais. Est-ce que cela vous chagrine ?

THÉONISE.

Sans doute. Si vous avez pu me soupçonner d'avoir pour Trazile plus que de l'amitié, à cause des soins que je rends à sa mémoire, que doivent penser des gens plus méchans que vous ?

THAÏS.

Et quand on le penserait, quel mal y aurait-il ?

THÉONISE.

Ce serait pour moi le plus grand des malheurs. Thaïs, vous ne connaissez que les lois ordinaires de la décence ; elles suffisent à votre état ; je dois être soumise à celles de l'opinion, dont l'austérité augmente à proportion du malheur. Vous ne savez pas que, si l'on passe des fautes aux femmes

que la fortune semble mettre au-dessus de la censure, on ne pardonne rien à celles que le sort persécute. Le malheur les abaisse; une passion les avilirait.

THAÏS.

Je n'entends rien à tout cela. Mais Trazile était si beau, si affable! comment auriez-vous fait pour ne pas l'aimer?

THÉONISE.

Je vous défends de jamais me parler de lui.

THAÏS.

Pourquoi donc?

THÉONISE.

Rien ne peut me déplaire davantage. Gardez-vous de me désobéir.

THAÏS.

Je croyais bien faire; mais, puisque vous ne l'aimez plus, je n'en parlerai jamais, je vous le promets. Voici Parménon. Vous n'avez plus besoin de moi pour vous garder, je m'en vais. Bon! ne voilà-t-il pas Dromon qui vient nous écouter?

THÉONISE.

Faites en sorte de l'éloigner.

THAÏS.

Ah! comme je vais le faire courir.

SCÈNE IV.

THÉONISE, PARMÉNON.

THÉONISE.

Ah ! Parménon, que j'avais d'impatience de vous revoir !

PARMÉNON.

Vous est-il arrivé quelques nouveaux chagrins ?

THÉONISE.

Non. Mais vous connaissez seul l'état de mon âme ; quelquefois j'ai besoin d'en parler, et vos absences sont si longues et si fréquentes....

PARMÉNON.

Elles sont nécessaires pour travailler efficacement à rétablir l'ordre dans les affaires. J'arrive, et je suis même obligé de faire encore un petit voyage aujourd'hui.

THÉONISE.

Je ne m'en plaindrai plus. Cléomène a tout fait pour mon père ; il faut tout faire pour lui.

PARMÉNON.

Il est généreux, sans doute ; mais, s'il eût été moins négligent, il ne se serait pas ruiné.

THÉONISE.

Il l'est donc ?

PARMÉNON.

Il le sera sans ressources, si l'on n'y met ordre. Je ne trouve partout que des biens abandonnés et sans valeur, des terres démembrées par l'usurpation des voisins, et des créanciers intraitables, rebutés par les longs délais qu'ils ont accordés. Enfin Cléomène, qui fut un des plus riches citoyens d'Athènes, en est à présent le plus pauvre; et je vous avoue que sa négligence à cet égard est si rebutante, que, si je n'espérais, en rétablissant ses affaires, travailler aussi pour vous, j'aurais déjà tout abandonné.

THÉONISE.

Parménon, pour ranimer votre courage, rappelez-vous souvent que, sans son amitié généreuse, vous auriez vu mourir dans vos bras le plus vertueux des Grecs, faute des soutiens ordinaires de la vie. Jetez les yeux sur ce qu'il fait pour moi. Orpheline, sans biens, sans patrie, je n'ai d'asile sur la terre que sa maison. Il ne rougit pas de protéger la fille d'un proscrit, de lui tenir lieu de père et de famille. Ah! ses vertus sont héroïques.

PARMÉNON.

Les vertus héroïques ne sont pas toujours les plus estimables; l'expérience vous l'apprendra. La gloire, récompense infaillible des actions d'éclat,

les rend faciles. Ce sont les vertus obscures, domestiques, journalières, qui caractérisent l'homme vertueux. Elles sont ignorées, elles coûtent à l'humeur; on les néglige. Cléomène, en suivant Aristide dans son exil, en vous recueillant chez lui, est bien sûr de faire passer son nom à la postérité; et peu de gens sauront que sa prétendue philosophie nuit à tout ce qui l'environne, en le plongeant dans une inaction aussi dangereuse pour le bien qu'il ne fait pas que pour le mal qu'il laisse faire.

THÉONISE.

Tout ce que vous pourrez dire ne me fera pas oublier ses bienfaits et ses grandes qualités.

PARMÉNON.

Si vous en perdiez la mémoire, je vous les rappellerais : mais, en convenant qu'il a des vertus, je crois devoir combattre l'aveuglement qui vous les exagère. En l'admirant toujours, vous contracterez ses défauts; vous n'avez déjà que trop de son indolence. Est-il naturel, à votre âge, d'être indifférente sur la manière triste et malaisée dont vous vivez ici?

THÉONISE.

Où serais-je mieux? La solitude de cette maison me plaît; j'y verse en silence les larmes que je dois aux pertes que j'ai faites. Je ne désire rien.

PARMÉNON.

Et c'est ce qui me fait trembler pour vous. La mort de Cléomène peut d'un moment à l'autre vous plonger dans la plus horrible extrémité ; et vous ne pensez pas qu'il faut prévenir ce malheur par un hymen sortable qui vous rende au moins l'état de citoyenne que la proscription vous a fait perdre, et vous assure une fortune honnète.

THÉONISE.

Vous connaissez mes sentimens, et vous me parlez de fortune !

PARMÉNON.

Votre situation doit l'emporter sur tout.

THÉONISE.

Ah ! la mémoire de Trazile est éteinte dans tous les cœurs.

PARMÉNON.

Non. Je n'ai point oublié que dès son enfance il promettait un héros ; mais....

THÉONISE.

Quelle perte ! Ah ! Parménon, n'espérez jamais effacer de mon cœur un attachement formé avant que je le connusse. Nous ne pensions pas encore, et nous nous aimions déjà. Je n'avais entendu parler que de l'amitié ; je crus la sentir, et

je ne m'en défendis point. Il partit ; ma douleur fut si vive, qu'elle m'éclaira sur mes sentimens, et me fit deviner les siens. Je compris en même temps la nécessité du secret ; et vous ne l'auriez jamais pénétré, si le désespoir où sa mort me plongea ne vous l'eût découvert. Hélas ! il ne vivra donc plus que dans mon cœur !

PARMÉNON.

A quoi lui sert une douleur qu'il ignore et qui vous accable ?

THÉONISE.

A lui conserver la seule existence qui lui reste. Ma douleur m'est chère. Loin de m'accabler, elle me tire de l'anéantissement où nous plonge un malheur uniforme, constant, sans variété. En pleurant Trazile, mon âme tient à un objet ; elle semble prendre de la consistance, et j'apprends tous les jours combien les malheureux ont besoin de changer d'affliction.

PARMÉNON.

Tant de philosophie nuit souvent au bonheur. Nous en parlerons une autre fois. L'heure s'approche où Cléomène sort. Je voudrais l'entretenir seul.

THÉONISE.

Dites-moi du moins si vous avez apaisé Chrémès. Cette affaire m'inquiète.

PARMÉNON.

Chrémès est inflexible ; il exige avec la dernière rigueur le paiement de sa dette. Il peut en un moment rompre toutes mes mesures avec les autres créanciers.

THÉONISE.

Eh bien ! sans en importuner Cléomène, il n'y a qu'à le payer avec cet argent que vous m'avez confié.

PARMÉNON.

Je m'en garderai bien : il est à vous seul.

THÉONISE.

Rien ne peut être à moi tant que je devrai à Cléomène. Les bienfaits ne sont-ils pas une dette plus sacrée qu'un emprunt ?

PARMÉNON.

Ah ! Théonise, si les dieux ont permis que Phlégon fût assez honnête homme pour payer après la mort de votre père une somme ignorée de tout le monde, pensez donc que c'est pour vous ménager un faible secours en cas d'événement. La confidence que vous en avez faite à Cléomène est louable ; et lui-même désapprouverait l'usage que vous voulez faire de ce modique dépôt. Conservez-le, et gardez-en le secret, je vous en conjure.

SCÈNE V.

CLÉOMÈNE, THÉONISE, PARMÉNON.

PARMÉNON.

Me permettez-vous, seigneur, de vous entretenir un moment ?

CLÉOMÈNE.

D'affaires, sans doute ? Parménon, je sors de mon cabinet pour prendre l'air, pour changer de lieu, et non pour entendre des choses qui m'importunent.

PARMÉNON.

Je ne dirai qu'un mot.

CLÉOMÈNE.

Je vous ai donné un pouvoir absolu. J'approuve tout ce que vous avez fait, et tout ce que vous ferez : que faut-il de plus ?

PARMÉNON.

M'entendre, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose importante.

CLÉOMÈNE.

Rien n'est assez important, rien n'est assez durable pour qu'on s'en occupe. Le temps arrange et détruit tout. Les détails d'intérêt répugnent à ma manière d'être. La nature m'a refusé le talent

des affaires. En confiant les miennes à votre vigilance éclairée, je crois remplir mes devoirs, tant à mon égard qu'à celui de Théonise, beaucoup mieux que si je m'en étais chargé moi-même.

THÉONISE.

Qu'auriez-vous à vous reprocher? Quel bien n'avez-vous pas fait!

CLÉOMÈNE.

J'en ai fait autant que je l'ai pu; du moins je m'en suis flatté. Mon goût pour la solitude est né avec moi: je l'ai sacrifié rarement aux plaisirs, souvent aux affaires, toujours à l'honneur, et plus encore à l'amitié. Mon ami n'est plus; l'activité de mon âme s'est éteinte avec lui. Fatigué du travail, je cherche le repos. Avare de mon temps, je voudrais en jouir. Ah! Théonise, quand on peut compter les jours qui nous restent, qu'ils sont précieux!

THÉONISE.

O mon père, jouissez de votre tranquillité. Il est temps que vous goûtiez le fruit de vos vertus.

CLÉOMÈNE.

Laissons là mes vertus. Si j'en eus quelques-unes, elles sont bien obscurcies par l'humeur qui me domine. Je me connais, j'ai besoin d'indulgence.

PARMÉNON.

Seigneur, je voudrais vous épargner tout ce qui vous déplaît. Mais votre fils, jaloux de votre confiance, désapprouve mes soins, et se plaint, non sans quelque justice, d'être à son âge sans établissement, sans état et sans crédit auprès de vous.

CLÉOMÈNE.

Parménon, je sais jusqu'où s'étendent les devoirs de père, et je crois les avoir remplis. Quels soins n'ai-je pas donnés à l'éducation de Phérès ! J'ai cultivé une terre aride. Sans âme, sans caractère, sans intelligence, ma seule consolation est qu'il n'est pas vicieux. Mais j'en appelle à vous-même, quelle confiance pourrais-je prendre en lui ? A quoi pourrais-je le destiner ? quelle charge, quel emploi lui convient ? Ah ! faut-il que j'aie à me justifier d'être un père malheureux !

THÉONISE.

Il serait fort aisé de le satisfaire en le mariant à Glaucé.

CLÉOMÈNE.

Je ne consentirai jamais à cette alliance. Je sais ce qu'il m'en a coûté pour conserver avec Cratobule les égards que je devais au frère d'une épouse chérie. Nos liens sont rompus, je n'ai garde d'en former de nouveaux.

THÉONISE.

Sans doute, il est fâcheux de vivre avec les méchans ; mais Cratobule ne l'est pas.

CLÉOMÈNE.

Théonise, apprenez qu'un esprit faux est plus dangereux qu'un méchant. Le méchant éclairé voit le mal tel qu'il est, et la crainte de se commettre arrête quelquefois les effets de son caractère. Un esprit faux peut aller jusqu'au crime, et se croire vertueux. Allez, ma fille. Je vais sortir ; Parménon a des affaires. Vous ne devez pas rester seule ici ; conformez-vous, je vous en conjure, à ma délicatesse sur la décence de votre conduite.

SCÈNE VI.

CLÉOMÈNE, PARMÉNON.

PARMÉNON.

Enfin je puis vous dire un mot sans témoins. La crainte d'alarmer Théonise m'a fermé la bouche sur une affaire de la première importance. J'ai appris, à mon retour d'Abdère, que le sénat avait envoyé vous consulter sur l'embarras où le jette la guerre présente, et que le refus que vous avez fait d'entendre ses députés l'irrite. Les lois condamnent tout citoyen qui refuse de servir sa patrie,

Vos ennemis agissent. Le cas est pressant. Vous ne pouvez, sans courir un grand risque, refuser à la république les conseils dont elle a besoin.

CLÉOMÈNE.

Je n'en fais plus partie. En renonçant à tout, je prétends n'être obligé à rien.

PARMÉNON.

Pour tenir ce langage, il fallait donc rester à Mégare.

CLÉOMÈNE.

Mon retour à Athènes n'est pas sans raison. Il n'y a de solitudes impénétrables que dans les grandes villes; c'est au milieu de la multitude que les hommes fournissent aux besoins de la vie et à nos amusemens sans que l'on soit obligé de commercer avec eux; c'est là que des yeux de la philosophie on les observe sans en être aperçu, et que l'on voit leurs sottises sans les partager.

PARMÉNON.

Cette façon de vivre peut être bonne; mais votre situation ne vous permet pas d'en jouir. Vous serez infailliblement condamné à une amende considérable. Je ne vous cache pas que vous êtes hors d'état de la payer. Vous savez la suite de cette insuffisance. Votre malheur enveloppera tout ce qui vous est cher. La moindre démarche vers le sénat

peut vous réconcilier. Seigneur, ne vous y refusez pas.

CLÉOMÈNE.

Moi! que je revoie ces juges iniques dont l'impudence osa condamner mon ami parce qu'il avait trop de vertus! Non, rien ne pourra m'y résoudre. Ma haine contre eux s'est unie à la douleur de sa perte. L'une et l'autre font partie de moi-même et ne finiront qu'avec ma vie.

PARMÉNON.

Eh bien! cherchons un autre moyen de vous soustraire au danger qui vous menace. Votre fils pourrait se présenter au sénat de votre part, et demander son émancipation. Peut-être cette soumission détournée suffirait pour l'apaiser.

CLÉOMÈNE.

Que mon fils se marie, il sera émancipé de droit, sans que le sénat s'en mêle.

PARMÉNON.

On sait le mauvais état de vos affaires. Aucun parti ne se présentera, ni pour lui, ni pour Théonise. Pourquoi ne les pas unir? Il est temps d'assurer un état à cette jeune orpheline. Un enfant est partout sans conséquence; mais Théonise atteint l'âge où l'on ne peut demeurer sans guide

dans une maison étrangère. On en murmure fort. Je crois être obligé de vous en avertir.

CLÉOMÈNE.

On m'approuverait, si je lui avais donné pour la conduire une femme ignorante, sans jugement, dont l'austérité mal entendue l'aurait peut-être révoltée. Je veux que la fille d'Aristide soit vertueuse sans contrainte. Je forme son cœur et son esprit; et la naïveté de la jeune esclave que j'ai mise auprès d'elle m'assure que je serai instruit du plus léger dérangement de sa conduite.

PARMÉNON.

Seigneur, les raisonnemens ne détruisent point les faits. Il est constant que vous êtes en danger du côté du sénat; Théonise l'est du côté de sa réputation. La sagesse ne doit-elle pas songer à prévenir....

CLÉOMÈNE.

Parménon, le fruit le plus précieux de la philosophie est de mettre le sage au-dessus des événemens.

PARMÉNON.

J'avais encore à vous parler de Chrémès.

CLÉOMÈNE.

C'en est assez pour aujourd'hui. Nous verrons le reste une autre fois.

PARMÉNON, seul.

Qu'il en coûte pour respecter la vertu enveloppée d'une manie si révoltante! Qu'importe, ranimons notre zèle. Si les hommes étaient sans défauts, il y aurait trop peu de mérite à leur rendre des services.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THAÏS, DROMON.

THAÏS.

Veux-tu bien me laisser ? Quelle rage as-tu de me suivre ?

DROMON.

C'est que je t'aime, friponne, et que tes appas...

THAÏS.

Tiens, Dromon, je ne suis guère fine ; cependant il me semble que tu as plus la mine d'un espion que d'un amant.

DROMON.

N'y prends pas garde, tous les jaloux ont cette mine-là.

THAÏS.

Et pourquoi serais-tu jaloux ? je t'ai dit que je t'aimais.

DROMON.

Belle conséquence ! Ne le dis-tu qu'à moi ?

THAÏS.

Tu n'y songes pas, cela serait impossible.

DROMON.

Oh! pour impossible, non. Cela s'arrange. On dit que ta maîtresse a des galans; et tu pourrais bien....

THAÏS.

Elle a des galans! Je croyais qu'elle aimait Trazile, et j'étais bien trompée. Quoiqu'il soit mort, elle ne veut pas seulement que je lui en parle.

DROMON.

Eh! dis-moi.... Mais, que vois-je? C'est Cratobule, je crois! c'est lui-même. Adieu, je cours avertir mon maître.

SCÈNE II.

THAÏS, CRATOBULE.

CRATOBULE.

Ah! te voilà, Thaïs. A la fin je trouve donc à qui parler! C'est un désert que ce quartier-ci. Que fait ton maître? Où est Phérès? Comment vont les affaires? Théonise fait des siennes sans doute? Eh bien! te voilà plantée sur tes pieds comme une statue. Veux-tu bien me répondre?

THAÏS.

A quoi?

CRATOBULE.

A mes questions.

THAÏS.

J'en ai déjà oublié la moitié. A moins que vous ne recommenciez.....

CRATOBULE.

Peste de l'imbécille! Phérès est-il ici?

THAÏS.

Je n'en sais rien.

CRATOBULE.

Et Cléomène?

THAÏS.

Je n'en sais rien.

CRATOBULE.

N'est-ce pas ici sa demeure?

THAÏS.

Je n'en sais rien.

CRATOBULE.

Comment! tu ne sais pas si c'est ici la maison de ton maître?

THAÏS.

Non, car je ne veux pas le dire.

CRATOBULE.

Ah! ah! voici un plaisant mystère. C'est peut-

être que la maison est à Théonise, et qu'elle est déjà mariée?

THAÏS.

Mariée! à qui?

CRATOBULE.

A Cléomène.

THAÏS.

Je ne l'ai pas entendu dire.

CRATOBULE.

Eh bien! je te le dis, moi. Si ce bel hymen n'est pas fait, il se fera bientôt.

THAÏS.

Ah! que j'en suis aise!

CRATOBULE.

Avoue que tu es la confidente de cet amour-là.

THAÏS.

Je vois bien qu'elle aime le patron; mais je croyais que c'était comme elle aimait son père.

CRATOBULE.

C'est de l'amour, te dis-je.

THAÏS.

Je ne sais s'il faut vous croire. On dit que vous pensez du mal à tout.

CRATOBULE.

Moi! au contraire, je n'ai que de bonnes inten-

tions ; et si tu veux te confier à moi, tu n'y perdras rien. (Il lui met de l'argent dans la main.) Tiens, voilà pour commencer.

THAÏS.

Eh mais !..... comment !..... c'est pour moi tout cela ?..... Oh ! vous êtes bon, je le vois bien.

CRATOBULE.

Sans doute je le suis. Je t'ai toujours aimée, parce que tu es une bonne fille ; et si Théonise te traitait mal, j'en serais fâché.

THAÏS.

Oh ! ne le soyez pas ; c'est la meilleure maîtresse....

CRATOBULE.

Je t'entends : elle est généreuse pour les esclaves dont elle a besoin.

THAÏS.

Elle le serait peut-être, si elle était riche ; mais elle n'a rien.

CRATOBULE.

Ah ! tu veux me tromper. Me diras-tu qu'elle n'a pas de l'argent que Parménon lui donne ? Heu !

THAÏS.

Comment pouvez-vous le savoir ?

CRATOBULE.

Je l'ai deviné.

THAÏS.

Il le faut bien, car je n'en ai parlé à personne.

CRATOBULE.

Parlons-en nous deux.

THAÏS.

Oh ! c'était un secret ; et pour rien au monde je ne le dirais, si elle en avait encore ; mais je viens tout présentement de le porter chez le vieux Chrémès.

CRATOBULE.

Je vois, je vois : elle aura eu vent de mon arrivée, et elle l'aura mis en main tierce ; mais nous le trouverons.

THAÏS.

Ah ! tenez, n'allez pas parler de tout cela ; car je ne vous dirais plus rien. J'y vais bonnement ; il ne faut pas me tromper.

CRATOBULE.

Bon, est-ce que je parle, moi ? A revoir, Thaïs. Voici mon neveu.

SCÈNE III.

CRATOBULE, PHÉRÈS.

PHÉRÈS.

Ah ! mon oncle, quelle joie de vous voir ! que je vous ai d'obligations !

CRATOBULE.

Pourquoi m'en aurais-tu ? Ce n'est point ta lettre qui m'a fait venir. J'ai deviné, sur les bruits publics, que mon ami Cléomène avait besoin de mes conseils. Cela me suffit pour quitter mes foyers. Je ne suis pas philosophe, moi. Je ne donne pas la torture au bon sens pour en tirer de l'esprit ; mais j'ai des procédés.

PHÉRÈS.

Mon père vit dans une retraite qui ne nous laisse aucun ami.

CRATOBULE.

Où en prendriez-vous ? L'esprit n'en donne point ; et ton père n'a que cela, et point de jugement. Je vous reste seul ; mais je tiendrai bon, quoiqu'au fond on ne le mérite guère.

PHÉRÈS.

Je ne crois pas que de mon côté....

CRATOBULE.

Aussi ce que je dis ne te regarde pas. Ton père ne se soucie pas de toi parce que tu n'as pas un grand génie ; et c'est justement pour cela que je t'aime.

PHÉRÈS.

Il me semble que vos termes....

CRATOBULE.

Eh bien ! vas-tu te fâcher ? As-tu déjà pris dans Athènes cette politesse délicate et ridicule qu'elle répand dans toute la Grèce, et qui n'est au fond que fausseté et mensonge ? Pour moi, je sacrifie à la vérité, c'est ma religion ; et mon langage est celui de l'amitié. Je te dis plus sincèrement que tu es un sot que tous les Grecs polis ne te diront que tu as de l'esprit.

PHÉRÈS.

Il faudrait au moins savoir en quoi vous trouvez....

CRATOBULE.

Laissons cette dispute, si tu veux me plaire. J'étais mécontent de mon fils parce qu'il ne voulait pas être comme moi bon serviteur de la république dans le service de mer. J'eus bien de la peine à le faire partir sur la grande flotte. Il y a péri ; j'en suis fâché à présent ; mais, puisque le malheur l'a voulu, je t'ai choisi pour le remplacer. Tu seras mon gendre après que j'aurai arrangé les affaires de ton père.

PHÉRÈS.

Ce n'est pas ce qui presse. Il faut d'abord me marier ; ensuite nous travaillerons de concert....

CRATOBULE.

Oui, oui, te marier ! c'est ton père qui se marie, dit-on.

PHÉRÈS.

Cela n'est que trop vrai.

CRATOBULE.

Et tu souffriras que ton père épouse une proscrite ?

PHÉRÈS.

Je n'espère qu'en vous, mon cher oncle, pour me secourir.

CRATOBULE.

Bon ! voilà comme je te veux. Laisse-moi faire. J'ai déjà découvert le recéleur de l'argent qu'elle fait dérober par son affranchi. C'est Chrémès. En quelles mains es-tu, mon enfant ! On te réduirait à la mendicité, si je n'y mettais ordre. Il faut commencer par faire sortir Théonise de la maison.

PHÉRÈS.

Oh ! oui, mon oncle, si cela se pouvait ; c'est le point principal.

CRATOBULE.

Cela se pourra. Mais, comme il faut toujours mettre de l'honnêteté dans ses procédés, je veux d'abord lui parler, et faire en sorte que d'elle-même elle nous cède la place. Si elle résiste, un

bon décret, que j'obtiendrai facilement, la renverra en exil.

PHÉRÈS.

Oui, mon oncle, c'est très-bien penser. Je suis au comble de la joie. La voici : je vous laisse.

SCÈNE IV.

CRATOBULE, THÉONISE.

THÉONISE, à part.

O TRAZILE ! faut-il revoir votre père ! (Haut.) On m'a dit votre arrivée, et je viens vous prier d'entrer pour vous reposer, en attendant le retour de Cléomène.

CRATOBULE, à part.

Le compliment est poli, mais la contrainte perce. (Haut.) Est-ce aujourd'hui la noce, que vous voilà si parée ?

THÉONISE.

Je ne croyais pas que mon habit méritât de l'attention.

CRATOBULE.

Il est simple, mais on y voit une certaine recherche.... Écoutez : votre père, avec toutes ses vertus, ne vous a rien laissé ; et franchement, si j'étais pauvre, je me conformerais à mon état.

THÉONISE, à part.

Pauvre! quel mot! (Haut.) Pour être humiliés, ne suffit-il pas que tout le monde soit instruit de nos malheurs? Faudrait-il, par un extérieur rebutant, faire lire dans tous les yeux l'injuste mépris qu'inspire l'indigence?

CRATOBULE.

Je ne dis pas cela; mais c'est à mon beau-frère qu'il en coûte.

THÉONISE.

Je ne demande rien, et j'honore ses bienfaits en les acceptant.

CRATOBULE.

Quant à l'honneur que vous lui faites, sans vous déplaire, on s'en passerait bien... Encore, si vous étiez citoyenne.... mais.... Oh! je ne saurais prendre tant de détours. La fille d'un proscrit ne saurait jamais faire ni honneur ni profit dans une maison. Je suis franc, comme vous voyez.

THÉONISE.

On l'est toujours avec les malheureux.

CRATOBULE.

C'est qu'ils ne sont jamais comme ils devraient être. A les entendre, ils ont tant de sentimens.... et cela impatiente.

THÉONISE.

L'exemple de mon père m'apprit en naissant que, si l'excès du malheur semble nous confondre dans la foule des plus vils humains, il nous reste le courage, l'honneur et la vertu pour nous en tirer.

CRATOBULE.

Fort bien, fort bien. J'entends à peu près ce que vous dites, et je le crois très-beau ; mais avec ces grands sentimens il n'est pas honnête à vous d'entretenir mon beau-frère dans une lâche oisiveté, afin de vous rendre la maîtresse de sa maison. On dit même que vous prétendez à sa main ; et l'amour qu'il a pour vous.....

THÉONISE.

L'amour ! Ah ! respectez un sage....

CRATOBULE.

Un fou, puisqu'il faut lâcher le mot. Quoi qu'il en soit, tant que vous serez chez lui, il négligera ses affaires, il ne mariera point son fils, et le désordre sera toujours dans la famille. Si vous êtes sage, vous éviterez un éclat que je serai obligé de faire, et vous vous retirerez comme de vous-même dans une partie de la Grèce éloignée d'Athènes. Si vous avez besoin de quelques secours, je m'en charge ; mais il faut partir.

THÉONISE.

Les dernières volontés de mon père m'ont soumise à celles de Cléomène, je ne dois obéir qu'à lui.

CRATOBULE.

Prenez-y garde : si vous m'obligez à dévoiler votre conduite, vous vous repentirez de n'avoir pas suivi mes conseils.

THÉONISE.

N'ayant rien à me reprocher, vos menaces ne m'effraient pas.

CRATOBULE.

Votre sang-froid me pousse à bout. Et cet argent que vous teniez en réserve, et que vous avez déposé chez Chrémès au premier bruit de mon arrivée, d'où vient-il ?

THÉONISE.

De la bonté des dieux. Il n'appartenait qu'à moi : le sacrifice que je viens d'en faire confondrait la calomnie, si je voulais parler.

CRATOBULE.

Doucement, s'il vous plaît. Vous le prenez sur un ton bien haut.

THÉONISE.

L'ignominie dont vous semblez vouloir me couvrir m'a fait tant d'horreur, que je suis peut-être

sortie de la modération qui me convient. Je vous en fais excuse. Si vous oubliez que je suis fille d'Aristide, je dois me souvenir que vous êtes parent de mon bienfaiteur.

CRATOBULE.

Moi, ce que j'en dis n'est que pour votre bien; et vous devriez entrer en accommodement : car je vous déclare que, tout pressé que je suis de m'en retourner, je ne quitterai pas que vous ne soyez hors d'ici. Voyez ce que vous voulez faire.

THÉONISE.

Si vous engagez Cléomène à me bannir de chez lui, quelle que soit l'horreur de mon sort, je le subirai sans murmurer.

CRATOBULE.

Il faut donc voir s'il sera moins obstiné que vous. Où est-il?

THÉONISE.

Il est sorti.

CRATOBULE.

Je vais le chercher. Allez, ne vous chagrinez pas; tout ira bien.

SCÈNE V.

THÉONISE, *seule.*

Quelle horrible bonté que celle d'un homme sans jugement ! O Trazile ! que votre sort me fait envie ! vous jouissez en paix du fruit de vos vertus. Pourrai-je en avoir assez pour soutenir tant d'outrages ?

SCÈNE VI.

THÉONISE, PARMÉNON.

PARMÉNON.

Je reviens sur mes pas. J'étais sur le rivage, prêt à partir pour Pharos, lorsque j'ai vu débarquer Cratobule. Je viens vous en avertir, et raisonner avec vous sur ce fâcheux retour.

THÉONISE.

Il sort d'ici. Si vous saviez de quels affreux soupçons....

PARMÉNON.

Je l'aurais prévenu, sans un importun dont je n'ai pu me défaire plus tôt. Mais il est encore temps de prendre des mesures contre les mauvais desseins qu'il a sûrement contre vous.

THÉONISE.

Il ne s'en cache pas. Il veut m'ôter le seul asile

qui me reste. Croyez-vous qu'il puisse engager Cléomène à m'abandonner ?

PARMÉNON.

Je n'oserais vous répondre du contraire. Cléomène craint à l'excès les persécutions de Cratobule. Pour s'en délivrer, il peut faire bien des choses pour ou contre vous. Il faut en profiter. Quelque répugnance qu'il ait à vous établir, il sentira qu'en vous donnant son fils il ôte tout prétexte à Cratobule de se mêler de ses affaires, et la circonstance le déterminera.

THÉONISE.

Tous les malheurs ensemble me paraîtraient moins affreux qu'une telle union.

PARMÉNON.

Cratobule n'est pas le seul qui trouve étrange de vous voir livrée à vous-même dans une maison où demeure un jeune homme. Votre réputation est commise ; je ne saurais vous le cacher plus long-temps.

THÉONISE.

Eh bien ! mon père, en mourant, vous a chargé de ma conduite, au défaut de Cléomène. Conduisez-moi dans des lieux où le nom d'Aristide n'ait pas pénétré. Une cabane, un désert ne m'effraient point. J'y cultiverai la terre, je l'arroserai

de mes larmes, et la mort me délivrera bientôt.....

PARMÉNON.

Eh quoi! la suite constante de vos infortunes n'a pas encore éteint l'impétuosité de votre imagination! Au nom des dieux, réprimez des premiers mouvemens qui m'ont toujours fait trembler pour vous, et qui pourraient vous devenir funestes.

THÉONISE.

Eh! comment modérer une âme éperdue, toujours anéantie par le malheur, ou révoltée contre une dépendance excessive? Contrainte dans tous mes sentimens, humiliée dans mes moindres désirs, je ne trouve, pour me plaindre, pour parler même, qu'une jeune esclave que j'affligerais sans qu'elle m'entendît, ou des censeurs austères qui ne connaissent pas cette tendre compassion si précieuse aux malheureux. Vous m'avez reproché l'anéantissement où j'étais plongée. Vous me reprochez d'en sortir; et, loin de me consoler, vous me proposez comme indispensable un hymen que j'abhorre.

PARMÉNON.

C'est qu'il est impossible que les choses restent comme elles sont. En butte à la calomnie, aux persécutions de Cratobule, il faut prendre un parti; et je ne vois que l'hymen de Phérès, ou

celui de son père qui puisse vous tirer de l'oppression.

THÉONISE.

Eh bien ! si ma cruelle destinée ne me permet d'éviter un malheur que par un autre, mon choix n'est pas douteux. En donnant la main à Cléomène, je ne ferais que resserrer le lien de l'amitié qui l'unissait à mon père. Ce sage vieillard n'exigerait pas de moi des sentimens que je ne puis avoir.

PARMÉNON.

S'il pouvait se résoudre à un second hymen.... Nous en raisonnerons à mon retour un peu plus à loisir. Le temps me presse.

THÉONISE.

Quoi ! vous me laissez dans un moment si cruel !

PARMÉNON.

Je vous l'ai dit, une affaire essentielle exige un voyage qui ne sera pas long. Je reviendrai ce soir ou demain matin. Tenez-vous éloignée de Cratobule ; évitez tout ce qui pourrait ranimer votre désespoir ; attendez tout d'un serviteur fidèle qui n'est occupé que de vos intérêts.

SCÈNE VII.

THÉONISE, THAÏS.

THAÏS.

Je vous cherche partout, ma bonne maîtresse. Voyez comme je suis riche. C'est le seigneur Cratobule qui m'a donné tout cela : le voulez-vous ?

THÉONISE.

Je vous entends. Cet argent est bien cher, Thaïs, puisque vous l'avez acheté par une infidélité !

SCÈNE VIII.

THAÏS, seule.

Je crois qu'elle est fâchée. Hum ! j'ai mal fait de parler à Cratobule ; je le sentais bien. C'est ce maudit argent qui en est cause....

SCÈNE IX.

THAÏS, TRAZILE.

TRAZILE.

Êtes-vous seule ? Puis-je me montrer ?

THAÏS.

Oui ; mais j'aurai bientôt du monde. Dromon ! Dromon !

TRAZILE.

Taisez-vous, Thaïs; ne me reconnaissez-vous pas?

THAÏS.

Non; et si je vous reconnaissais, j'aurais bien plus peur. Vous ressemblez à Trazile.

TRAZILE.

C'est moi-même.

THAÏS.

Point du tout. Il y a plus d'un an qu'il est mort.

TRAZILE.

Regardez-moi.

THAÏS.

Je n'ose..... Ah!..... mais oui..... c'est vous. Dites-moi vite comment vous n'êtes pas mort.

TRAZILE.

Je vous le dirai. Que fait Théonise?

THAÏS.

Oh! je veux savoir....

TRAZILE.

Vous saurez tout; mais apprenez-moi....

THAÏS.

Tenez, je ne dirai rien que je ne sache....

TRAZILE.

Mais, Thaïs....

THAÏS.

Vous auriez déjà fait.

TRAZILE.

Eh bien! je partis, comme vous savez, sur la grande flotte. Dans le fort du combat, je tombai dans la mer. Je gagnai le rivage; et comme je cherchais l'occasion de quitter un service que j'avais pris malgré moi, je crus l'avoir trouvée. Je laissai confirmer le bruit de ma mort, et, sous un autre nom, je joignis nos troupes de terre. J'ai eu le bonheur de me distinguer dans la victoire que nous venons de remporter sur les Thébains. Méronide, mon parent, qui commande notre armée, m'a chargé d'en apporter la nouvelle. Je n'ai encore vu personne; et, quel que soit mon devoir, tout cède au plaisir de revoir Théonise. Entrons.

THAÏS.

Arrêtez. On n'entre point ainsi chez nous. Je serais punie, si je vous laissais seulement passer ce vestibule.

TRAZILE.

Elle viendra donc ici? Quelle joie après une si longue absence!

THAÏS.

Vous la trouverez bien changée.

TRAZILE.

Eh bien?

THAÏS.

Vous ne la reconnaîtrez pas.

TRAZILE.

Je le crois. Ses appas naissans se sont perfectionnés. Cette naïveté qui la rendait intéressante est à présent une sincérité noble. Sa douceur est devenue de la bonté. Les charmes de son esprit embellissent sa raison. Elle est adorable, j'en suis sûr.

THAÏS.

Oh! oui.... mais....

TRAZILE.

Parle-t-elle de moi? Que dit-elle? que pense-t-elle?

THAÏS.

Elle pense que vous êtes mort.

TRAZILE.

Eh bien?

THAÏS.

Elle pleure.

TRAZILE.

Elle pleure! je lui coûte des larmes! Ah! je suis le plus heureux des hommes!

THAÏS.

Pas tant; car tout cela n'y fait rien. Elle ne vous aime pas.

TRAZILE.

Elle ne m'aime pas! qui vous l'a dit?

THAÏS.

Elle-même.

TRAZILE.

Cruelle Thaïs!

THAÏS.

Ce n'est pas moi; c'est elle.

TRAZILE.

Ah! vous portez le désespoir dans mon cœur.

THAÏS.

J'en suis bien fâchée; mais elle m'a défendu de lui parler de vous, peut-être à cause qu'elle va se marier.

TRAZILE.

Se marier! à qui?

THAÏS.

On dit que c'est avec le patron; mais il est si vieux!

TRAZILE.

Ah! ce n'est point à Cléomène. Un philosophe! un sage! C'est à Phérès sans doute. Comment n'aurait-il pas pris de l'amour pour elle, en la voyant tous les jours? Cet hymen n'est que trop convenable. O ciel! Phérès!

THAÏS.

Je n'en sais rien ; mais le seigneur Cratobule est venu, je crois, pour la noce.

TRAZILE.

Mon père est ici? Que me dites-vous !

THAÏS.

Il était à cette même place il n'y a qu'un moment, et peut-être il va revenir.

TRAZILE.

Il faut que j'évite ses regards avant d'avoir rempli ma commission.

THAÏS.

Allez donc vite.

TRAZILE.

Oui, oui, j'y vais. Eh! que me reste-t-il à faire ici? Vous lui direz.... L'ingrate !.... Elle se marie, dites-vous?

THAÏS.

Oh! oui, bientôt : peut-être demain.

TRAZILE.

Eh bien, si vous lui parlez de moi, dites-lui que jamais....

THAÏS.

Je n'oserais. Elle me l'a défendu; je vous l'ai dit.

TRAZILE.

C'est bien fait. Ne lui dites pas même que vous m'avez vu ; je vous en prie instamment.

THAÏS.

Oh ! je n'ai garde. J'ai été attrapée à dire ce qu'il ne fallait pas ; je n'y retourne plus.

TRAZILE.

Adieu, Thaïs. Je renonce à la gloire, à ma patrie, à votre maîtresse même. Je ne la verrai plus. Ah ! Théonise, faudra-t-il vous haïr !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE.

CLÉOMÈNE.

Nous nous reverrons plus à loisir. Pour ce moment, je rentre chez moi pour affaires.

CRATOBULE.

Tu veux rire, je pense. C'est bien à toi, mon cher fainéant, à t'excuser sur des affaires. Le plus occupé n'en a point lorsqu'il revoit un ami.

CLÉOMÈNE.

L'amitié est à charge quand elle ôte la liberté.

CRATOBULE.

Ne dirait-on pas qu'on attente à la tienne? Ne prends pas garde à moi.

CLÉOMÈNE.

Mais si je veux lire, écrire, réfléchir....

CRATOBULE.

Rêve, pense, écris, fais comme si je n'y étais

pas ; et pourvu que tu répondes à ce que je te demanderai....

CLÉOMÈNE.

Quel homme ! Vous me forcez enfin à vous dire que vous m'importunez.

CRATOBULE.

Ah ! voilà mes gens d'esprit. On dit que je ne sais pas vivre, moi ; et jamais.... non, je ne me souviens pas de m'être refusé une seule fois à la conversation. J'entretiens le premier venu tant qu'il veut.

CLÉOMÈNE.

C'est un talent que la nature m'a refusé.

CRATOBULE.

Ta mauvaise humeur ne me rebute pas.

CLÉOMÈNE.

Quoi ! vous restez ?

CRATOBULE.

Oui, je reste. J'ai des avis à te donner.

CLÉOMÈNE.

Serviteur.

CRATOBULE.

Ah ! tu ne m'échapperas pas. Je te suivrai malgré toi.

CLÉOMÈNE.

Mais que me voulez-vous ?

CRATOBULE.

Te donner des conseils.

CLÉOMÈNE.

Je n'en veux point.

CRATOBULE.

Mais si le public blâme ta conduite....

CLÉOMÈNE.

Il faut le laisser faire.

CRATOBULE.

Ne faut-il pas aussi avertir ses amis ?

CLÉOMÈNE.

Jamais. A quoi bon porter le trouble dans une âme tranquille, sur les jugemens d'un public qui condamne aujourd'hui ce qu'il approuvera demain ?

CRATOBULE.

Tu as beau dire, c'est lui qui décide de notre réputation.

CLÉOMÈNE.

Eh ! qu'est-ce que la réputation d'un particulier de notre âge ? Ainsi que nous, elle n'a plus qu'un moment à vivre ; et le cercle étroit qui la borne disparaitra bientôt après nous. Laissons à la jeunesse, aux gens élevés par les emplois, le génie ou la naissance, le soin de compter avec le pu-

blic. Pour nous, comptons avec nous-mêmes. Que nos actions soient pures, et que les sots en médisent.

CRATOBULE.

Voilà, voilà les égaremens de la philosophie! Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai à te parler de Théonise.

CLÉOMÈNE.

Tant mieux. Vous allez donc me féliciter du bonheur que j'ai de donner un asile à la fille du vertueux Aristide?

CRATOBULE.

Un asile! un asile! Pour en donner aux autres, il faudrait être sûr du sien; et tu pourrais bien en changer dans peu, je t'en avertis. Le sénat, indigné de ta vie oisive, et plus encore du mépris que tu as marqué à ses députés, songe à te punir. L'amende est considérable. Où prendras-tu de quoi la payer? Il ne te reste rien. Ta chère Théonise, par le moyen de son affranchi, t'a ruiné.

CLÉOMÈNE.

Il n'y a donc point de bornes à la licence de vos discours?

CRATOBULE.

Et s'il n'y en a point à leur avidité, faut-il que j'en mette à mon zèle pour tes intérêts? Par exem-

ple, je sais qu'elle veut t'épouser, afin de n'être pas obligée à restitution. Crois-tu que je souffrirai cette alliance avec la fille d'un proscrit?

CLÉOMÈNE.

Un tel excès n'excite plus ma colère : un autre sentiment lui succède.

CRATOBULE.

Va, va, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'aime trop pour me fâcher. Tes injures ne m'empêcheront pas de te préserver des périls où tu cours. Sais-tu que, pour être condamné, il ne te manque qu'un délateur?

CLÉOMÈNE.

Un ami zélé autant que maladroit pourra le devenir.

CRATOBULE.

Du moins ce ne sera pas moi; car j'ai déjà parlé à quelques sénateurs qui n'étaient pas instruits; et quoiqu'il soit impossible de te justifier, je les ai priés avec tant d'instance de te faire passer pour innocent....

CLÉOMÈNE.

Que vous les avez persuadés que j'étais coupable. En est-ce assez? Me laisserez-vous?

CRATOBULE.

Mais écoute donc. Dans de pareils embarras,

on parle, on raisonne avec ses parens. Songe que, faute d'argent, tu peux être emprisonné dès aujourd'hui. Miltiade, qui te valait bien, le fut à peu près en pareil cas.

CLÉOMÈNE.

Je voudrais déjà l'être. La prison est une solitude inaccessible aux importuns.

CRATOBULE.

Oh! pour le coup, je n'y tiens plus. Eh bien donc! il faut te servir malgré toi; mais après je ne te verrai de ma vie. Je.... je.... j'étouffe de colère. Adieu.

SCÈNE II.

CLÉOMÈNE, THÉONISE.

THÉONISE.

Cratobule sort déjà?

CLÉOMÈNE.

Voulez-vous le rappeler?

THÉONISE.

Je n'ai appris qu'en ce moment qu'il était avec vous, et je venais rompre le tête-à-tête. Quoique ce soit un bon homme, sa conversation est pénible.

CLÉOMÈNE.

Un bon homme! Théonise, défaites-vous de ces

erreurs vulgaires qui blessent la raison. Eh quoi! pourvu qu'un sot soit exempt des vices grossiers en horreur à la société, que d'ailleurs il soit brutal, tracassier, impudent, on lui prodiguera le beau titre de l'humanité! Je ne puis le souffrir. Un homme véritablement bon est celui qui fait le bien avec justice et discernement. Si vous saviez ce que ce bon homme pense de vous....

THÉONISE.

Comment! il a osé vous le dire?

CLÉOMÈNE.

Vous le savez donc?

THÉONISE.

Il ne m'a rien caché de ses soupçons et de ses desseins. Sensible à vos intérêts, c'est par attachement pour vous qu'il s'offense des bontés que vous me prodiguez.

CLÉOMÈNE.

Et vous l'excusez! Ah! ma fille, votre générosité me le rend plus odieux.

THÉONISE.

N'ajoutez pas à mes malheurs celui d'entretenir la discorde entre vous. Sans vous irriter contre Cratobule, sauvez, s'il se peut, ma réputation, attaquée avant même que j'en aie une.

CLÉOMÈNE.

Elle m'est si chère, que, si jamais vous pouviez y donner atteinte, rien n'égalerait mon ressentiment contre vous. Mais, d'un autre côté, il n'est aucun sacrifice dont je ne me sente capable pour la mettre à couvert de la calomnie. Écoutez-moi : si j'avais cru mon fils digne de vous, depuis long-temps je vous aurais unis. Parménon m'en a parlé. Je ne me suis point rendu ; mais la prudence veut que l'on se prête aux circonstances. Cet hymen peut seul fermer la bouche à toutes sortes de censures. Vous resterez de droit dans ma maison ; mon bien sera le vôtre, et vous serez encore plus ma fille que vous ne l'êtes. Ma chère Théonise, acceptez la main de mon fils.

THÉONISE.

Que me proposez-vous? Sans biens, sans patrie, sans parens, de quel avantage peut être à votre fils une telle alliance?

CLÉOMÈNE.

Si vous n'avez que ces raisons à m'opposer, j'en sens toute la délicatesse ; mais elles ne m'arrêtent pas. Vous craignez peut-être l'humeur et le caractère de Phérès. C'est ici, ma fille, où je veux vous prouver combien votre bonheur m'est précieux. Je m'engage à renoncer à mon goût dominant

pour donner les restes de ma vie à veiller sur la conduite de mon fils. J'en ferai ma seule occupation. Avec mes soins et vos vertus, il prendra des sentimens dignes de vous. Vous pleurez!

THÉONISE.

O mon père! ayez pitié du trouble de mon âme...... J'embrasse vos genoux. Si la mémoire de votre ami vous est chère.....

CLÉOMÈNE.

Je vous entends. Me préservent les dieux de vous obliger à former des nœuds dont la durée fait l'importance! N'en parlons plus. Cependant vous demeurez en proie à des soupçons odieux. La conduite la plus pure, le désintéressement le plus noble, ensevelis dans l'intérieur d'une maison, ne peuvent rien contre les bruits éclatans de la calomnie : la vertu modeste en devient tôt ou tard la victime. Après les imputations odieuses que Cratobule répand contre vous, pour continuer à vivre dans ma maison il vous faudrait un droit que les lois et l'honnêteté publique autorisent.

THÉONISE.

Il n'en est point. Il faut en sortir.

CLÉOMÈNE.

Vous?

THÉONISE.

Pourrais-je, sans avoir horreur de moi-même, être plus long-temps la cause des persécutions que l'on vous prépare? O mon père! éloignez de vous un objet de trouble. Vous n'en avez déjà que trop souffert.

CLÉOMÈNE.

Moi! que j'abandonne la fille de mon ami dans l'âge où les conseils lui deviennent le plus nécessaires! Est-ce ainsi que je m'acquitterais de mes engagemens avec lui? Je paierais bientôt de ma vie les reproches que j'aurais à me faire. Non, non. Il me reste un moyen de vous conserver. Il vous révoltera plus que n'a fait l'hymen de Phérès; mais, si je ne puis vous sauver autrement, le sacrifice que vous aurez à faire ne durera pas long-temps, et je l'exigerai.

THÉONISE.

Que m'ordonnerez-vous?

CLÉOMÈNE.

D'accepter ma main.

THÉONISE.

Ah! de tout mon cœur. Voilà la mienne.

CLÉOMÈNE.

Théonise, un tel excès de déférence peut rarement paraître sincère.

THÉONISE.

Éprouvez si je le suis. Faites qu'un lien plus sacré que celui de l'amitié m'autorise à vous rendre les soins que doit une fille tendre au père le plus chéri.

CLÉOMÈNE.

Que de vertus ! Non, trop aimable enfant, je n'abuserai point de la bonté de votre cœur en vous unissant dès à présent à un vieillard farouche, si peu digne de vous. Il faut que nos chaînes ne durent qu'un moment ; et, pourvu que je vous laisse l'état de veuve d'un citoyen, je croirai avoir rempli mes devoirs. Recevez mon serment : je promets de mourir votre époux.

THÉONISE.

O le plus digne des amis ! j'atteste les mânes de mon père que je serai votre épouse quand vous l'ordonnerez.

CLÉOMÈNE.

Ma fille, je reçois votre parole avec des larmes d'admiration et de respect. Rendons publics nos engagemens ; qu'ils mettent un frein à la censure ; qu'ils vous donnent dans ma maison un pouvoir légitime, et que nous vivions en paix.



Ah! Trazile, est-ce vous?

Chasselat del. Couché fils Sc.

SCÈNE III.

THÉONISE, *seule.*

Ô [illegible] ! reçois le sacrifice que je fais à la [illegible]. Les chaînes que je prends n'[illegible] point ma constance. Ce sage vieillard sera toujours mon père, et je t'assure mon cœur contre les persécutions et contre moi-même.

SCÈNE IV.

THÉONISE, TRAZILE.

THÉONISE.

Que vois-je ?... Dieux immortels ! en croirai-je mes yeux ?... Ah ! Trazile, est-ce vous ?

TRAZILE.

Oui, malgré les sermens que j'ai faits, malgré mon désespoir, je viens savoir [illegible]...

THÉONISE.

Quoi ! vous [illegible] ! que vous m'avez coûté de larmes !

TRAZILE.

M'aurait-on abusé ? Que ne puis-je le croire ! Théonise, est-il bien vrai...

THÉONISE.

Ah ! parlez-moi de vous, [illegible] par quel heureux sort...



SCÈNE III.

THÉONISE, seule.

O Trazile ! reçois le sacrifice que je fais à ta cendre. Les chaînes que je prends n'altèrent point ma constance. Ce sage vieillard sera toujours mon père, et je t'assure mon cœur contre les persécutions et contre moi-même.

SCÈNE IV.

THÉONISE, TRAZILE.

THÉONISE.

Que vois-je ?... Dieux immortels ! en croirai-je mes yeux ?... Ah ! Trazile, est-ce vous ?

TRAZILE.

Oui, malgré les sermens que j'ai faits, malgré mon désespoir, je viens savoir encore....

THÉONISE.

Quoi ! vous vivez ! Hélas ! que vous m'avez coûté de larmes !

TRAZILE.

M'aurait-on abusé ? Que ne puis-je le croire ! Théonise, est-il bien vrai....

THÉONISE.

Ah ! parlez-moi de vous. Dites-moi par quel heureux sort....

TRAZILE.

Que vous importe le sort d'un malheureux, si vous le trahissez? Les dieux me sont témoins que je n'ai cherché la gloire que pour vous mériter. Je venais vous offrir mon cœur, ma main, ma fortune, ma vie; et mon amour est tel....

THÉONISE.

Qu'osez-vous prononcer? Trazile, ne troublez pas le plaisir que j'ai à vous revoir. Je ne puis vous entendre.

TRAZILE.

Je le sais bien, cruelle. Mes sentimens vous offensent. Jusqu'à mon nom, tout vous est odieux. Je suis instruit....

THÉONISE.

Comment le seriez-vous? C'est dans ce moment même.... (qu'ai-je fait!) Vous vivez, vous étiez dans Athènes, peut-être dans cette maison, j'allais vous voir, et je promettais....

TRAZILE.

De me trahir. Ah! ma chère Théonise! rappelez-vous les sentimens de notre enfance. L'union de nos cœurs se montrait dans toutes nos actions. Même crainte d'être séparés; même empressement à nous revoir; mêmes transports de joie en nous rencontrant: tout était réciproque. Nous

nous aimions, Théonise, et nous ne savions pas nous le dire.

THÉONISE.

L'amitié que j'ai pour vous est si tendre ; c'est une estime si parfaite, un sentiment si particulier, qu'il doit vous suffire. Voyez ces larmes que m'arrache votre peine. Hélas ! que voudriez-vous de plus ?

TRAZILE.

De l'amour, ingrate, de l'amour ! Ah ! si votre cœur n'était pas infidèle, il serait encore un remède à mes maux. Votre hymen n'est point fait ; vous êtes encore libre. Le sénat, content de mes services, me comble de ses faveurs. Il m'offre une grâce importante à mon choix. Autorisé par vous, il n'est rien que je ne me sente capable de demander et d'obtenir.

THÉONISE.

Eh ! que peut le sénat contre un engagement dicté par l'honneur et la reconnaissance ? Hélas ! si je pouvais ouvrir mon cœur... Mais je ne me suis que trop oubliée avec vous. Si l'on vous rencontrait dans cette maison.... Ah ! Trazile, j'en frémis. Séparons-nous. Adieu, soyez heureux.

TRAZILE.

Ah ! ne m'abandonnez pas à mon désespoir.

Un mot rappellerait mon âme égarée. Dites seulement que, si vous disposiez de votre main.... Assurez-moi qu'en formant ce lien fatal, votre cœur le désavouait ; que votre soumission aux ordres de Cléomène....

THÉONISE.

Il ne m'a rien ordonné. Ne lui faites aucun reproche. C'est moi-même....

TRAZILE.

Cruelle ! et vous me l'avouez !

THÉONISE.

Ne pouvant éviter la main de Phérès, dans cette extrémité....

TRAZILE.

Vous osez prononcer ce nom que je déteste ? Achevez, perfide ; dites que vous l'aimez. Oui, vous l'aimez, je n'en puis plus douter.

THÉONISE.

Eh bien ! je vais vous faire l'aveu.... Je me prépare des remords éternels. Apprenez, ingrât, que ce n'est point Phérès.... O ciel ! j'entends sa voix. Éloignez-vous, Trazile, au nom des dieux.

TRAZILE.

Non, non ; je veux savoir de lui....

THÉONISE.

Eh bien ! je vous reverrai. Sortez, si vous m'aimez.

SCÈNE V.

THÉONISE, PHÉRÈS.

PHÉRÈS.

En tête-à-tête ! fort bien ! il fuit ! mais je veux le connaître, et je saurai le joindre.

THÉONISE, fièrement.

Vous devez plutôt craindre de le rencontrer.

SCÈNE VI.

CRATOBULE, PHÉRÈS.

CRATOBULE, à Théonise qui sort.

Je suis bien aise de vous dire.... Elle ne m'écoute pas.... (à Phérès) A l'autre qui fuit aussi. Phérès ! Phérès ! (Il court après et le ramène.) Es-tu fou ? Comme te voilà effaré !

PHÉRÈS.

Ah ! mon oncle ! c'est vous ? Je courais après un jeune homme que je croyais reconnaître.

CRATOBULE.

J'ai bien fait une autre reconnaissance, moi ! Trazile n'est pas mort.

PHÉRÈS.

Il n'est pas mort ! Justement, c'était lui.

CRATOBULE.

Juge de ma surprise. J'entre dans le sénat, et tout d'un coup j'aperçois Trazile couronné de lauriers, entouré de sénateurs et de peuple. On a beau dire, on a des entrailles. D'ailleurs la république lui accorde la première grâce qu'il demandera, sans compter sa part du butin de la ville de Tanagre, que l'on a pillée. A tout prendre, on n'est pas malheureux d'avoir un fils comme celui-là.

PHÉRÈS.

C'était lui, mon oncle. Je me rappelle son air, sa taille.... J'en suis sûr.

SCÈNE VII.

CRATOBULE, PHÉRÈS, DROMON.

DROMON.

De la joie ! de la joie ! Nous allons être de noce.

PHÉRÈS.

Que veut dire ce maraud ?

DROMON.

Je veux dire que le patron épouse Théonise. Il vient de le déclarer lui-même.

CRATOBULE, à Phérès.

Eh bien! que t'ai-je dit? Je savais tout cela avant mon arrivée. Je devine, moi. On ne m'abuse pas.

PHÉRÈS.

Ah! mon oncle, que deviendrais-je sans vos bontés? Il ne m'est plus possible de demeurer ici. Je pars avec vous. J'abandonne mon bien, ma fortune, mes espérances. Glaucé et votre amitié me tiendront lieu de tout

CRATOBULE.

Fort bien! mais de quoi me tiendras-tu lieu, toi? Te voilà perdu. Ce mariage achève de te ruiner, et je ne donne point ma fille à un homme qui n'a rien; je t'en avertis de bonne heure, afin qu'il n'en soit plus parlé.

PHÉRÈS.

Comment! mon oncle, vous manqueriez à des promesses réitérées tant de fois?

CRATOBULE.

Comment! mon neveu, vous vous imaginez que je donnerais à ma fille le beau-fils d'une proscrite?

PHÉRÈS.

Mon oncle!

CRATOBULE.

Mon neveu!

DROMON.

Eh! doucement donc. Ce n'est point en vous querellant que vous arrangerez vos affaires.

CRATOBULE.

Tu montres du bon sens. Je t'en fais juge : s'il avait de l'honneur, penserait-il à son mariage avant d'avoir rompu celui de Cléomène.

PHÉRÈS.

Si vous aviez la moindre exactitude à suivre une affaire, l'exil de Théonise n'aurait-il pas prévenu la résolution de mon père?

CRATOBULE.

C'est en quoi tu te trompes, comme en bien d'autres choses. J'ai parlé, prié, sollicité, et le sénat refuse net de la renvoyer en exil.

PHÉRÈS.

Mon malheur est donc sans remède?

CRATOBULE.

Oui, si je ne m'en mêlais pas; mais....

PHÉRÈS.

Ah! mon oncle, auriez-vous quelque ressource?

CRATOBULE.

J'en ai si bien, que, si tu me secondes, je

te garantis Théonise hors de la maison demain matin.

PHÉRÈS.

Que faut-il faire ? Parlez.

CRATOBULE.

Il faut l'enlever.

DROMON.

L'enlever !

PHÉRÈS.

L'enlever !

CRATOBULE.

Voilà donc un grand sujet d'étonnement ?

DROMON.

L'expédient est honnête.

PHÉRÈS.

Moi, que j'enlève la femme de mon père !

CRATOBULE.

Bon ! voilà de mes esprits de travers qui prennent tout à gauche. Premièrement, elle n'est point encore mariée.

DROMON.

Non : mais elle le sera demain ; c'est la même chose.

CRATOBULE.

C'est parce qu'elle le sera demain qu'il n'y a point de temps à perdre.

PHÉRÈS.

Je le sens bien : mais c'est commettre un attentat, et je crains....

CRATOBULE.

Un attentat ! Tu sais quelques grands mots que tu places comme tu peux, et qui ne signifient rien. Il faut l'enlever, te dis-je ; c'est l'unique moyen qui te reste pour sauver l'honneur de ton père, pour chasser Parménon, pour t'emparer des affaires, les rétablir, et posséder Glaucé. Mais, puisque l'on ne peut t'amener à la raison, j'agirai seul ; je me ferai autoriser par le sénat ; et ce qui se serait passé sans bruit entre nous fera un éclat qui rendra publique la honte de ton père et la tienne. Tu le veux ; j'y cours.

PHÉRÈS.

Arrêtez, mon oncle, je me rends. Mais, puisque le mariage se conclut demain, comment le prévenir en si peu de temps ?

CRATOBULE.

M'a-t-on jamais vu manquer de précautions ? Tout est prêt. Je me suis assuré d'une retraite honnête pour cette Théonise (car pour rien au monde je ne voudrais lui faire du tort). La veuve de Thémiston la tiendra cachée chez elle, en attendant que nous puissions l'envoyer plus loin.

Mais comme à mon âge il ne me convient pas d'enlever une fille, c'est toi qui dois la tirer de la maison. Je me charge du reste.

PHÉRÈS.

Dromon, il faudra voir comment nous pourrons nous y prendre.

SCÈNE VIII.

CRATOBULE, PHÉRÈS, DROMON, THAÏS.

THAÏS.

Dromon, viens vite. J'ai besoin de toi.

CRATOBULE.

Que veux-tu ?

THAÏS.

Je ne vous parle pas. Vous m'avez attrapée. Viens donc, Dromon.

PHÉRÈS.

Que lui voulez-vous ?

THAÏS.

C'est que la patronne ne cesse de pleurer. Depuis qu'elle est rentrée, elle fait des cris, elle appelle la mort d'une voix si triste, qu'elle déchire le cœur.

CRATOBULE.

Va pleurer avec elle.

THAÏS.

J'ai voulu entrer dans sa chambre, elle ne veut pas ouvrir. Elle mourra seule, et l'on s'en prendra à moi.

DROMON.

Eh bien ! que veux-tu que je fasse à tout cela ?

THAÏS.

Que tu viennes m'aider à jeter la porte en dedans. Je ne suis pas assez forte. Il faut pourtant la secourir.

CRATOBULE.

Eh ! laisse-nous, encore une fois. Dromon a besoin ici.

THAÏS.

J'attendrai.

CRATOBULE.

Non ; je veux que tu sortes.

DROMON.

Ne la fâche pas. (Bas à Thaïs.) Retire-toi. Je te rejoins dans un moment.

THAÏS, à part.

Oh ! il m'échapperait. Je vais l'attendre dans ce petit coin.

SCÈNE IX.

CRATOBULE, PHÉRÈS, DROMON, THAÏS, à l'écart.

CRATOBULE.

Écoutez, mes enfans. Je crois que cette niaise vient de nous donner un fort bon avis.

PHÉRÈS.

Comment !

CRATOBULE.

Oh ! tu n'as point d'imagination, toi. Il n'était pas aisé de tirer Théonise de sa chambre ; c'était mon seul embarras ; et voilà que Thaïs nous en donne un moyen assuré.

DROMON.

Je commence à comprendre.

CRATOBULE.

Bon. Tu entends à demi mot. Mais il faut attendre que la nuit, qui s'approche, soit un peu plus avancée. Tu iras en effet enfoncer cette porte sous prétexte de secourir Théonise. Tu la feras sortir de gré ou de force, et tu la remettras à deux ou trois de mes marins, gens d'expédition, qui l'attendront à la porte du jardin. Phérès, pour ne pas paraître autour de la maison, se tiendra au

bout de la rue. Il la recevra de leurs mains ; il la conduira en lieu de sûreté, et nous en serons défaits.

DROMON.

Oui, cela se peut arranger.

CRATOBULE.

Afin que Thaïs ne te retrouve pas d'ici à la nuit, suis-moi. Je te ferai faire connaissance avec mes braves. (à Phérès) Il faut aussi que tu les connaisses, toi. Marchons.

SCÈNE X.

THAÏS, seule.

Ah ! les méchans, comme ils en veulent à ma pauvre maîtresse ! Je les ai bien entendus. Je vais chercher Parménon : il nous dira ce qu'il faut faire.

SCÈNE XI.

THAÏS, TRAZILE.

THAÏS.

Ah ! vous voilà. Savez-vous déjà tout, et venez-vous nous aider ?

TRAZILE.

Vous croyez sans doute que je cherche votre maîtresse ? point du tout. Cléomène est un citoyen

respectable, et je viens, avant de partir, lui rendre des devoirs dont je ne puis me dispenser.

THAÏS.

Oui : mais Théonise....

TRAZILE.

Ah ! ne m'en parlez pas.

THAÏS.

Comment ! vous êtes fâché contre elle.

TRAZILE.

Moi ! point du tout. Je respecte son goût. Phérès !.... Mais je ne suis pas en droit de me plaindre ; je me contente de ne la revoir de ma vie.

THAÏS.

Mais pourquoi donc ?

TRAZILE.

Ah ! Thaïs, si vous saviez comme je l'aimais.... Quel respect, quelle estime ! N'en parlons plus, vous dis-je. L'indifférence la plus froide a remplacé dans mon cœur l'amour le plus tendre.

THAÏS.

Eh bien ! je m'en vais donc. Adieu.

TRAZILE.

Un mot, Thaïs.

THAÏS.

J'ai hâte. Elle ne sait pas les complots que l'on

fait contre elle. Il n'y a que moi qui ai tout entendu. Il faut bien que je coure....

TRAZILE.

Que pourrait-on comploter ? Est-il un autre rival qui dispute à Phérès ?

THAÏS.

Je ne sais ce que vous voulez dire. Je vais chercher Parménon pour la défendre. Laissez-moi aller.

TRAZILE.

La défendre ! De quoi peut-elle être menacée ? Ah ! de grâce, parlez.

THAÏS.

Ils veulent l'enlever.

TRAZILE.

Qui serait assez hardi pour commettre une telle violence ?

THAÏS.

Que vous importe, puisque vous la haïssez ?

TRAZILE.

Ah ! je donnerais ma vie pour elle.

THAÏS.

Si c'était tout de bon.... Mais vous dites tant de choses....

TRAZILE.

Je dis la vérité. Instruisez-moi, Thaïs, et je vole à son secours.

THAÏS.

Eh bien ! venez donc vite pendant que personne ne peut vous voir entrer. La nuit s'approche. Je vous cacherai dans quelque endroit de la maison ; et quand je vous aurai tout dit, vous verrez ce que je pourrai faire.

TRAZILE.

Oui, courons. Elle m'expliquera.... Allons, Thaïs, que je meure pour sa défense.

THAÏS.

Vous ne la verrez pas, je vous en avertis. Je serais perdue.

TRAZILE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉRÈS, DROMON.

PHÉRÈS.

Laisse-moi, malheureux! Je n'en veux pas savoir davantage : tu seras puni comme tu le mérites.

DROMON.

Écoutez un moment.

PHÉRÈS.

Et que me diras-tu? J'en sais trop. Je suis au désespoir.

DROMON.

Et moi aussi. Cependant ce n'est pas ma faute. D'abord tout allait bien.

PHÉRÈS.

Oui; tout allait bien, et tout est manqué.

DROMON.

Qui s'attendait à trouver un diable de Trazile en son chemin?

PHÉRÈS.

Trazile caché dans la maison ! Comme Théonise se joue de la vertu !

DROMON.

Ce n'est pas elle, c'est cette coquine de Thaïs, qui l'avait mis en sentinelle derrière la porte pour le lâcher sur nous à la première approche.

PHÉRÈS.

Elle dira tout. Je suis perdu.

DROMON.

Ne craignez rien. Je l'ai fait jurer de se taire. Elle m'aime ; elle n'aura garde de me trahir. Par bonheur sa maîtresse ignore tout ce qui s'est passé.

PHÉRÈS.

Mais enfin, si mon père m'en parle, que lui répondre ?

DROMON.

Laissez-moi faire. Ceci peut tourner à bien. Rêvons un peu à ce qu'il faudra dire.

PHÉRÈS.

Tout, excepté la part que j'ai à cette affaire.

SCÈNE II.

CLÉOMÈNE, PHÉRÈS, DROMON.

CLÉOMÈNE, à Phérès.

Ah ! vous voilà ! Me direz-vous le sujet du bruit scandaleux qui s'est fait cette nuit à ma porte ?

PHÉRÈS.

Mon père....

CLÉOMÈNE.

J'entends. Il était causé par vous. Je n'en doutais pas.

PHÉRÈS.

Mon père, si vous voulez entendre Dromon....

CLÉOMÈNE.

Quoi ! c'est à un esclave que vous remettez le soin de vous justifier ?

DROMON, à Phérès.

Je vous l'avais bien dit : il fallait laisser en paix cet amoureux caché dans la maison, et ne point vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

CLÉOMÈNE.

Que prétend dire cet insolent esclave ?

DROMON.

On est menteur pour dissimuler ; on est insolent pour dire la vérité : comment faire ?

SCÈNE III.

CLÉOMÈNE, PHÉRÈS, CRATOBULE, DROMON.

CRATOBULE.

Bon. Je l'avais bien prévu. Voici déjà le père et le fils en bonne intelligence. (à Cléomène) Viens, mon ami, que je t'embrasse, et que je te félicite de l'union qui va désormais régner entre vous.

CLÉOMÈNE.

Vous ne pouviez mieux prendre votre temps. Mais laissez-moi, de grâce, éclaircir une imposture de la plus grande conséquence. (à Dromon) Parle.

CRATOBULE, bas à Dromon.

Elle est enlevée?

DROMON.

Non. Ne dites mot.

CLÉOMÈNE.

Parle haut, misérable!

DROMON.

Ce n'est rien. Comme le nom du jeune homme qui s'est trouvé caché dans la maison intéresse le seigneur Cratobule, j'allais l'informer de l'aventure de cette nuit : mais je lui en ferai le récit une autre fois.

CRATOBULE.

Comment! un jeune homme caché?

CLÉOMÈNE.

Une telle impudence ne demeurera pas sans châtiment.

CRATOBULE.

Si tu t'emportes, nous ne saurons rien. (à Dromon) Allons, ne t'effraie pas. Il faut tout dire.

DROMON.

Je vous le dirai en particulier.

CLÉOMÈNE.

Non, non. C'est en ma présence que je veux que l'on s'explique.

CRATOBULE.

Explique, explique. Nous allons rire.

DROMON.

Riez donc tout à votre aise. C'était votre fils, qui, tout en arrivant.... Ne m'en faites pas dire davantage.

CLÉOMÈNE.

Malheureux! tu mourras.

DROMON.

Je consens à mourir, si je dis un mot que je ne puisse prouver.

CRATOBULE.

Il est sûr de son fait, comme tu vois. On m'avait bien dit que Trazile était l'amant de ta prétendue ; mais je ne pouvais le croire. Demande à Phérès ; c'est lui qui m'a instruit le premier de cette intrigue.

CLÉOMÈNE, à Phérès.

Parlez. Je ne vous crois pas assez hardi pour m'en imposer en face.

PHÉRÈS.

Rien n'est si vrai. Je trouvai hier Théonise seule avec Trazile. Il s'enfuit à mon approche. Je ne laissai pas d'entendre des mots d'amour, de désespoir. J'entendis même qu'elle lui promettait de le revoir encore.

CLÉOMÈNE.

Se pourrait-il, ô ciel ! que l'hypocrisie ressemblât si parfaitement à la vertu ! Non, je ne dois jamais le croire.

CRATOBULE.

Eh bien ! ne le crois pas. Achève ton mariage. Aux dépens de l'honneur, couvre-toi de confusion ; j'y consens. La veille de ses noces faire cacher un galant dans la maison ! Pour le coup, je croirai à la philosophie, si tu passes courageusement là-dessus.

CLÉOMÈNE, à Dromon.

Qu'on appelle Thaïs. Et vous, retirez-vous tous deux. Votre présence pourrait contraindre la vérité.

SCÈNE IV.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE.

CLÉOMÈNE.

Quoi ! vous ne sortez pas ?

CRATOBULE.

Non. Si tu restais seul, tu dirais après ce qui te conviendrait. Je veux tout entendre.

CLÉOMÈNE.

Eh bien ! demeurez. L'imposture en sera mieux confondue quand vous en serez témoin.

CRATOBULE.

J'admire....

CLÉOMÈNE.

Tant mieux ! l'admiration est muette.

CRATOBULE.

Quoi ! tu doutes encore ? Et tu ne vois pas....

CLÉOMÈNE.

Je vois des horreurs de part ou d'autre, et l'honneur m'oblige à démêler sur qui doit tomber mon indignation.

SCÈNE V.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE, THAÏS.

CLÉOMÈNE.

Approchez. Est-il vrai qu'un jeune homme ait été caché cette nuit dans ma maison?

THAÏS.

Hélas! oui.

CRATOBULE.

C'était mon fils. On sait qu'il est le galant de ta maîtresse.

THAÏS.

Si vous le savez, je ne le nierai pas.

CLÉOMÈNE.

Comment! vous osez accuser Théonise d'avoir un amant!

THAÏS.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, et je ne sais pas comment ils le savent.

CLÉOMÈNE.

Quel aveu, ô ciel! la fille d'Aristide!

THAÏS.

Ah! ne lui en voulez point de mal. Elle ne l'aime plus.

CLÉOMÈNE.

Elle ne l'aime plus! Funeste naïveté!

THAÏS.

Je vous dis que Trazile était si chagrin en la quittant, qu'il faisait pitié. Il a bien fait serment qu'il ne la verrait de sa vie.

CLÉOMÈNE.

Il est donc vrai qu'ils se sont vus? Où? Comment? Achevez, et tremblez si vous déguisez rien.

THAÏS.

Faites-moi miséricorde. Vous m'épouvantez.

CLÉOMÈNE.

Parlez, parlez donc. Comment a-t-il pu se cacher cette nuit dans ma maison?

THAÏS.

Ah! ne me faites pas mourir. C'est moi qui l'ai fait entrer la nuit, et je pensais bien faire. Je vous dirai encore....

CLÉOMÈNE.

Malheureuse! tu n'en as que trop dit. Va chercher Théonise. Je n'en saurais donc plus douter! Après nos engagemens!... Comme elle abusait de mon indulgence! Comme la perfide se riait de mon respect pour sa vertu! Qu'importe? il faut l'entendre.

SCÈNE VI.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE, THÉONISE.

CLÉOMÈNE.

VENEZ, venez vous justifier, si vous le pouvez, ou perdre en un moment l'estime que vous aviez acquise.

THÉONISE.

Vous m'intimidez. Je ne sais de quoi l'on m'accuse.

CLÉOMÈNE.

D'avoir Trazile pour amant. O dieux! vous rougissez!

CRATOBULE.

Il est inutile de nier. On sait tout, et que mon fils, caché cette nuit dans la maison....

THÉONISE.

C'est un fait impossible, j'ose le soutenir. A quel dessein? Comment? Qui l'aurait pu conduire?....

CRATOBULE.

Thaïs, par votre ordre. Je vous dis qu'on sait tout.

THÉONISE.

Quelle horrible imposture! Moi! l'on me croirait capable....

CLÉOMÈNE.

Ce n'est point par des cris que vous vous justifierez. En vain aurez-vous recours à l'artifice. Une noble sincérité pourrait seule mériter mon indulgence.

THÉONISE.

Quoi! vous me soupçonnez! O mon père! hélas! je le vois. Ne me croyez plus : interrogez Thaïs, vous avez de la confiance dans sa naïveté.

CLÉOMÈNE.

Je l'ai interrogée. Quittez ces lâches détours; il en est temps encore. Ma bonté est extrême; mais si vous en abusez....

THÉONISE.

Eh bien! puisque ma sincérité ne saurait vous toucher, il me reste la loi révérée du serment. J'atteste tous les dieux qu'il est faux que Trazile....

CLÉOMÈNE.

Parjure, n'achevez pas. Ma dernière bonté est celle de vous épargner un crime. Allez, allez rougir de vos artifices, aussi honteux pour vous qu'insuffisans pour me tromper. Un repentir sincère pouvait vous rendre mon estime. Vous ne la méritez plus. (Il sort.)

THÉONISE.

Je me meurs.

CRATOBULE.

Allons avertir Phérès de tout ceci.

SCÈNE VII.

THÉONISE, seule.

Quoi ! Trazile, c'est vous qui me plongez dans l'ignominie ! C'en est donc fait ! Je ne serai plus aux yeux de tout le monde qu'un objet de mépris. Si j'avais des remords..... O vertu ! viens à mon secours, soutiens ma raison qui s'égare.

SCÈNE VIII.

THÉONISE, PARMÉNON.

PARMÉNON.

Théonise, quel est l'état où je vous trouve ?

THÉONISE.

Celui du désespoir.

PARMÉNON.

Savez-vous déjà la funeste nouvelle.

THÉONISE.

Non : mais si de nouveaux malheurs me menacent, ne me les laissez pas ignorer. J'irai audevant. Mon cœur en est avide.

PARMÉNON.

Au nom des dieux, modérez cet emportement, et m'en apprenez la cause.

THÉONISE.

Eh quoi! vous ignorez encore que Trazile, oubliant le respect, s'oubliant lui-même, aidé de la perfide Thaïs, s'est caché cette nuit dans la maison? Cléomène en est instruit: Cléomène presque mon époux! O dieux! l'expression du mépris est sortie de sa bouche. Outragée par tout ce que j'aimais, accablée de honte, désespérée, la modération m'abandonne Le jour m'est un supplice. Il faut mourir.

PARMÉNON.

Reprenez vos sens, votre esprit s'égare. Que parlez-vous de Trazile?

THÉONISE.

Il vit, et j'ai promis à Cléomène d'être son épouse. Sentez-vous à présent l'horreur de mon sort? Puis-je vivre dans l'ignominie et le désespoir?

PARMÉNON.

Je vous conjure, par les mânes de votre père, de modérer un moment la violence où vous êtes, pour m'écouter.

THÉONISE.

Parlez ; mais n'espérez rien de ma raison.

PARMÉNON.

L'honneur parle, il faut que tout autre sentiment lui cède. Vous vous devez à vous-même le soin de vous justifier.

THÉONISE.

Eh ! Cléomène veut-il m'entendre ? Et comment me justifier de mes sentimens pour Trazile ?

PARMÉNON.

Le temps les détruira. Pensez à Cléomène. Vous pouvez en ce moment même le tirer d'un danger très-pressant.

THÉONISE.

En vain vous voulez me flatter.... Cependant parlez. Hélas ! s'il est en péril, je n'ai plus de reproches à lui faire.

PARMÉNON.

Le sénat irrité vient de donner un décret qui le condamne à une amende pour avoir refusé de servir la république.

THÉONISE.

Malheureux Cléomène ! Hélas ! que puis-je pour vous ?

PARMÉNON.

C'est à présent que je ne contrains plus vos sentimens généreux. Il m'est impossible de trouver l'argent nécessaire pour remplir l'ordre du sénat. Il faut signaler votre reconnaissance en sacrifiant la somme qui vous appartient. Venez me la donner.

THÉONISE.

Hélas ! je ne l'ai plus.

PARMÉNON.

Comment ?

THÉONISE.

Contre votre intention, je l'ai envoyée à Chrémès.

PARMÉNON.

Que dites-vous ! O ciel ! Ah ! Théonise ! la suite de cette imprudence peut être bien funeste.

THÉONISE.

Mais comment ?

PARMÉNON.

Je vous le répète ; il m'est impossible de trouver la somme nécessaire pour sauver Cléomène.

THÉONISE.

N'est-il donc point de délai à l'exécution de ce funeste arrêt ?

PARMÉNON.

Aucun. Il faut payer dans la journée. Le moin-

dre retard ferait arrêter Cléomène. Et qui sait combien sa prison durerait ?

THÉONISE.

La prison ! L'ami de mon père ! Non, ce n'est point ainsi que ses vertus doivent être récompensées ; non, je ne souffrirai pas.... Malheureuse ! Eh quoi ! j'aurais eu la gloire de sauver mon bienfaiteur de la captivité, et par mon imprudence.... Ah ! je saurai m'en punir. Oui, je le sauverai ; le ciel m'en inspire le moyen.... Il est affreux.... Mon âme en frémit ; mais l'amende sera payée.

PARMÉNON.

Et que vous reste-t-il ?

THÉONISE.

Ma liberté.

PARMÉNON.

Vous me glacez d'effroi !....

THÉONISE.

Je voulais mourir, il faut vivre et servir.

PARMÉNON.

Vous esclave ! Ah ! reprenez vos sens.

THÉONISE.

Cimon s'est emprisonné pour racheter les cendres de Miltiade. Il ne lui devait que la vie ; je dois bien plus à Cléomène. C'est à son choix, à ses

vertus.... Ah! si les lois ne me permettent pas d'être sa caution, il faut que ma liberté sauve la sienne.

PARMÉNON.

Craignez au moins les dangers de l'esclavage.

THÉONISE.

La fille d'Aristide a toujours en son pouvoir un préservatif contre les affronts. La mort ne manque à personne, quand on la préfère à la honte. Allez, j'ai besoin d'être seule. Revenez dans une heure. J'aurai à vous parler.

PARMÉNON.

Quoi! vous pensez que je vous abandonnerai à votre désespoir!

THÉONISE.

Je l'exige. Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

PARMÉNON, seul.

ALLONS chercher des secours.... J'entrevois un moyen pour sauver Cléomène; courons le mettre en usage. Si l'on manque aux malheureux, c'est toujours faute d'humanité.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉONISE, seule.

C'EN est donc fait ! Je viens de renoncer aux droits de citoyenne, à ceux de la nature, à moi-même. Je suis esclave enfin.... Un maître.... (qu'il m'a paru redoutable !) Mon âme révoltée.... Il faut m'arracher de cette maison, il faut la quitter pour jamais..... Pour jamais !..... l'asile de mon enfance, le seul que je connaisse ! Ah ! je ne soutiens plus les efforts de mon âme.... Parménon ne vient point. N'est-il plus personne sur la terre dont je doive attendre des secours ?

SCÈNE II.

THÉONISE, PARMÉNON.

PARMÉNON.

JE viens, plein de joie, vous apprendre....

THÉONISE.

Parménon, tout est fini pour moi. Allez promp-

tement chez Iphicras, vous y trouverez le prix de la fille d'Aristide, évaluée par un mercenaire. Portez-le à cet avide sénat, et donnez tout.

PARMÉNON.

Qu'avez-vous fait?

THÉONISE.

Ce que j'ai dû.... Allez servir Cléomène, et revenez promptement. J'aurai besoin d'un guide, et vous ne refuserez pas ce dernier service à la fille de votre ancien maître.

PARMÉNON.

Quoi! votre cruelle précipitation....

THÉONISE.

Je ne veux plus rien entendre.... J'attends ici Cléomène. Je veux le voir pour la dernière fois.... Pour la dernière fois je veux baiser sa main bienfaisante. Je ne verrai plus Trazile.... Parménon, s'il vous reste quelque compassion, informez-vous de la vérité. Peut-être est-il moins coupable.... Malheureuse esclave! quels vœux ose-tu former! Retranchée de la société, que doit t'importer désormais.... Ah! mon cœur se déchire.

PARMÉNON.

Contraignez-vous; j'aperçois Cléomène.

THÉONISE.

Allez, et revenez m'attendre à la porte du jardin. J'y serai aussitôt que vous.

PARMÉNON, à part.

Courons chercher un nouveau remède à ce terrible malheur.

SCÈNE III.

THÉONISE, CLÉOMÈNE.

CLÉOMÈNE.

Quoi ! vous paraissez à mes yeux ?

THÉONISE.

Si j'étais coupable, les miens n'oseraient se lever sur vous. Mais l'honneur, mon devoir, et surtout mon respect pour la vérité m'obligent à me justifier.

CLÉOMÈNE.

N'entrons point dans des détails inutiles. Je consens, puisque vous le voulez, à vous croire innocente, et n'en parlons plus.

THÉONISE.

Si c'est assez pour vous, ce n'est point assez pour moi. Je ne suis point coupable. Si vous croyez ne me rien devoir, vous devez à la fille d'Aristide....

CLÉOMÈNE.

Quel nom osez-vous prononcer? Hélas! il croyait laisser à ma vieillesse un soutien digne de son amitié; et je me flattais qu'après un reste de jours paisibles, mes yeux seraient fermés par les mains de la vertu. Malheureuse condition des humains! leurs besoins exigent des secours, et toute société leur devient funeste.

THÉONISE.

De grâce, écoutez-moi.

CLÉOMÈNE.

Eh! que voulez-vous que j'entende? Laissez en paix un vieillard malheureux. Le temps qui m'échappe vous délivrera bientôt d'un témoin importun, et vous pourrez en liberté....

THÉONISE.

Quelle liberté! O Cléomène! vous connaîtrez bientôt si mon cœur était digne de vos bienfaits. Un mot de bonté aurait soutenu mon courage, et vous ne voulez pas m'entendre! Où prendre des forces, si les hommes et les dieux m'abandonnent?.... Mais le funeste moment s'approche. Il faut donc vous quitter, chargée de votre indignation! O mon père! souffrez du moins que mes pleurs...., Si vous saviez. .... Donnez-moi votre

main, cette main paternelle, ... et que mes sanglots.... Adieu.... Adieu.

SCÈNE IV.

CLÉOMÈNE, seul.

Que mon âme est émue ! Est-ce donc en cherchant un repos inaccessible que l'on se plonge dans le trouble, et peut-être dans l'injustice ! Il semblait que la vérité sortît du fond de son cœur. Quel est le projet funeste qu'elle paraît méditer ? Pourquoi des adieux si touchans ?... Ah ! malheureux ! si Théonise est innocente, que tu es coupable ! Il est trop tard pour commencer à l'être. Allons, encore un effort. Écartons l'imposture, et mourons du moins sans remords.

SCÈNE V.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE.

CRATOBULE.

Je viens de te chercher au Portique, au Pirée, à toutes les promenades. Allons, partons.

CLÉOMÈNE.

Est-ce encore une nouvelle imposture que vous venez me révéler ? Mais j'ai à vous parler, moi. Il faut me donner de nouveaux éclaircissemens sur le prétendu crime de Théonise.

CRATOBULE.

Allons, allons. Nous aurons le loisir d'examiner qui a tort ou raison. Il s'agit maintenant de mettre ta personne en sûreté.

CLÉOMÈNE.

Moi ?

CRATOBULE.

Oui, toi-même. N'es tu pas condamné à une amende, comme je te l'avais prédit, et que sûrement tu ne saurais payer ? Moi, je n'ai point actuellement d'argent à t'offrir. Il ne te reste que la fuite. J'ai fait préparer une voiture couverte ; on ne te verra point. Je t'emmenerai à Mégare ; tu seras en sûreté chez moi, et nous verrons si tu oses dire encore que je suis un mauvais ami.

CLÉOMÈNE.

Au nom des dieux, éloignez-vous de moi. Il n'est point de malheur égal à celui d'être l'objet de vos persécutions.

CRATOBULE.

Comment ! tu prétends te laisser emprisonner ?

SCÈNE VI.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE, PHÉRÈS.

CLÉOMÈNE, à Phérès.

Approchez. Il faut m'instruire de la vérité, et me dire si Théonise....

PHÉRÈS.

C'est d'elle que je viens vous parler. L'événement va vous surprendre. Théonise s'était échappée de la maison ; elle fuyait pour n'y rentrer jamais. Thaïs en pleurs a sollicité Dromon si fortement de courir après sa maîtresse, que cet esclave, aidé de quelques autres, l'a tirée des mains de Parménon, qui la conduisait chez Trazile.

CLÉOMÈNE, à Phérès.

Chez Trazile ! et sur quoi jugez-vous...

PHÉRÈS.

Je n'en saurais douter. Depuis ce matin j'ai vu Parménon dans un grand mouvement, faire de fréquens messages chez l'amant de Théonise. Je les ai vus tous deux se parler avec action sur les degrés de l'Aréopage, il n'y a pas plus d'une heure ; et lorsque Dromon s'est rendu maître de Théonise, Parménon, en fuyant, lui a crié : Ne perdez pas courage, je vais avertir un défenseur qui vous

délivrera de la tyrannie. Mais la voici. Sa confusion décèle la vérité.

SCÈNE VII.

CLÉOMÈNE, CRATOBULE, PHÉRÈS, THÉONISE.

THÉONISE.

Cléomène, j'implore votre justice. Vous devez à présent être instruit de mes engagemens. Ordonnez que je puisse me rendre sans obstacle où ma destinée m'appelle.

CLÉOMÈNE.

L'ai-je bien entendu ? Est-ce vous qui demandez la liberté de suivre un ravisseur ? et se peut-il qu'aucune retenue....

THÉONISE.

Quoi ! toujours me parler de crimes, et dans quel moment !

SCÈNE VIII.

CLÉOMÈNE, THÉONISE, CRATOBULE, PHÉRÈS, DROMON, THAÏS.

THAÏS, arrêtant Dromon qui tient une lettre.

Attends donc, il ne faut pas la donner devant elle.

DROMON, donnant la lettre à Phérès.

Tenez, prenez vite.

PHÉRÈS.

Seigneur, elle est pour vous.

THÉONISE.

Que vois-je? Ah! Thaïs, vous m'avez servie trop tard.....

(Arrêtant Cléomène qui veut ouvrir la lettre.)

Vous voyez que la lettre est de moi. Je vous conjure au nom des dieux de ne point la lire que je ne sois éloignée de vous.

CLÉOMÈNE lit.

« Vous étiez en danger. Pour vous délivrer de « l'oppression du sénat, il ne me restait que ma « liberté. Je l'ai vendue. Votre amende est payée. « Vous êtes libre. Je suis esclave. »

(Cléomène veut se jeter aux pieds de Théonise.)

Ah! Théonise, je suis indigne du pardon que j'implore.

THÉONISE.

O mon père! dans quel abaissement.... Mais, si le sacrifice que je vous fais mérite un moment de bonté, je n'en demande pour récompense que l'éclaircissement du crime dont on m'a noircie. J'en ignore moi-même le fondement. Ordonnez à Thaïs de parler.

CLÉOMÈNE, à Thaïs.

Ne craignez rien, et parlez.

THAÏS.

Eh bien! c'est que j'avais entendu que ceux-là voulaient emmener par force ma patronne, et qu'on ne l'aurait jamais revue. Sans en rien dire à personne, j'ai fait cacher Trazile pour l'empêcher.

CRATOBULE.

Quoi! sans que Théonise en sût rien?

THAÏS.

Elle était enfermée. Je n'ai pas pu l'avertir.

CLÉOMÈNE.

Pour me couvrir de confusion, cet aveu n'était pas nécessaire. O fille vertueuse autant qu'infortunée! pourrez-vous jamais oublier....

THÉONISE.

Je ne voulais que votre estime. Vous me la rendez; je vais sans regret remplir mes engagemens. Permettez que Dromon m'accompagne.

CLÉOMÈNE.

Moi! que je vous rende à l'esclavage! Ah! nommez-moi le barbare qui ose donner des chaînes à la vertu même, je tombe à ses genoux; qu'il prenne ma liberté, ma vie.

SCÈNE IX.

CLÉOMÈNE, THÉONISE, CRATOBULE, PHÉRÈS, THAÏS, DROMON, TRAZILE, PARMÉNON.

TRAZILE.

Le prix du monde entier serait vil à mes yeux, s'il fallait la perdre. Théonise, vous êtes libre. Instruit par le fidèle Parménon du danger de Cléomène et du vôtre, j'ai satisfait le sénat. J'ai fait rendre à Iphicras au-delà de ce qu'il avait donné. Vous n'avez été qu'un moment l'esclave d'un mercenaire; et vous seriez à moi, si la vertu pouvait se mettre à prix.

THÉONISE.

Quoi! c'est toujours par vos secours imprudens que je dois paraître coupable!

TRAZILE.

C'est à vos genoux que j'implore ma grâce. Vous êtes libre, je vous le répete; et vous ne verrez jamais que l'amant tendre et soumis vous demander des chaînes.

CRATOBULE.

Mais, mon fils....

TRAZILE.

Mon père, si vous avez craint de m'associer aux

malheurs de Théonise, ne refusez pas de m'unir à la fille d'Aristide rendue à sa patrie et dotée par la république. Vous ignorez peut-être que le sénat m'avait accordé la première grâce que je demanderais. Je l'ai sommé de sa parole, et le bienfait a passé mon attente. Je n'ai fait que rappeler les vertus d'Aristide, les malheurs de sa fille; les cœurs se sont émus. C'est par des acclamations que l'on rend Théonise à sa patrie, et que l'on élève un monument aux cendres d'Aristide. On y lira : AU PLUS JUSTE DES GRECS.

THÉONISE.

O mon père! ô Trazile!

TRAZILE.

Je reste seul malheureux, si vous ne prononcez sur mon sort.

CLÉOMÈNE.

La joie, l'admiration, la tendresse pour ce jeune héros..... Venez, Trazile, venez : que je tienne dans mes bras, que j'arrose de mes larmes le libérateur de la vertu opprimée.

TRAZILE.

Mon père, Théonise....

CRATOBULE.

Allons, je vois bien qu'il faut se rendre. Mais mon fils est assez riche des dons de la république,

et je garde mon bien pour Glaucé. A cette condition, je reviens à mon premier dessein, (à Phérès) et je t'emmène. (à Trazile) Toi, fais ce que tu voudras.

PHÉRÈS, à Cléomène.

Mon père, j'embrasse vos genoux.

CLÉOMÈNE.

Allez. J'oublie tout, je consens à tout. Soyez tous heureux.

TRAZILE.

Ma chère Théonise!

THÉONISE.

Arrêtez, Trazile. Mes plus fortes chaînes ne sont pas rompues. J'ai promis, j'ai juré à Cléomène....

CLÉOMÈNE.

O ma fille! me croyez-vous un barbare? Je reprends en ce moment tous les droits que votre père m'a donnés sur vous pour vous rendre à Trazile. Couronnez son amour; mais ne m'abandonnez pas. Je ne veux d'autre bonheur que celui d'être témoin du vôtre.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOUVELLE

ESPAGNOLE.

NOUVELLE

ESPAGNOLE.

Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.

ALPHONSE-LE-JEUNE, convaincu, par le désordre général qui régnait dans le royaume de Castille à la mort d'Alphonse-le-Cruel, que l'extrême sévérité n'est pas le meilleur soutien des lois, se proposa, en montant sur le trône, de calmer les esprits, de rassurer les cœurs, et de faire autant d'heureux que son prédécesseur avait fait de misérables.

Né, comme tous les hommes, avec ce penchant à la domination que l'on nomme tyrannie, quand les rois en abusent, Alphonse aurait peut-être été injuste et sanguinaire s'il eût succédé à un bon roi : son goût pour la société était contrarié par son penchant à la défiance ; l'un et l'autre, soutenus par l'autorité, précipitaient également son indignation et sa bienveillance : violent, absolu, inhumain, il tempérait ces défauts de la royauté par un heureux naturel, aidé de cet amour-propre éclairé qui fait trouver une volupté plus délicate

dans les victoires que l'on remporte sur ses passions que dans le plaisir de les satisfaire.

Il fallut plusieurs années pour rétablir la confiance et ramener à la cour ces fiers Castillans que les proscriptions ou l'esprit d'indépendance en avaient éloignés.

Dom Pèdre de Médina y parut un des derniers; son père avait perdu la tête sur un échafaud par les ordres d'Alphonse-le-Cruel : resté dans un âge fort tendre sous la conduite d'une mère vertueuse, il avait partagé ses malheurs et sa tendresse avec une sœur aimable, dont le caractère vrai, noble et généreux, ne se développait que sous les dehors de la naïveté, de la douceur et de la confiance.

Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur; nous cherchons dans les autres les vertus et les bonnes qualités qui ne disputent rien aux nôtres; l'indulgence pour les défauts que l'on n'a pas donne une apparence de supériorité qui dédommage de ce qu'ils font souffrir.

La fierté du caractère de dom Pèdre inspirait à sa sœur cette fermeté d'âme aussi négligée dans l'éducation des femmes que nécessaire à leur conduite : la raison d'Elvire, soutenue du charme de la persuasion, tempérait l'humeur altière de son frère; si elle trouvait en lui ce qui pouvait satis-

faire son goût pour les belles connaissances (que les femmes acquièrent rarement, et toujours trop tard), dom Pèdre trouvait dans la confiance naïve de sa sœur les délices d'une société aussi pure qu'intéressante : ainsi. nécessaires l'un à l'autre, les liens du sang n entraient presque pour rien dans leur attachement réciproque ; peut-être n'en était-il que plus solide.

Elvire avait dix-huit ans, et son frère vingt-cinq, lorsque leur mère mourut, et qu'Alphonse les rappela à la cour, en rétablissant dom Pèdre dans les charges que son père avait possédées. Il quitta moins sa solitude qu'il n'en fut arraché par l'intérêt de son aimable sœur : son caractère indépendant lui aurait fait préférer l'espèce d'empire qu'il s'était formé dans sa retraite aux honneurs partagés avec ses égaux ; mais, trop juste pour condamner Elvire à une obscure médiocrité, il ne balança pas à obéir aux ordres du roi.

Ils furent reçus à la cour, comme on y reçoit toutes les nouveautés. Quoiqu'il y eut de très-belles femmes, la régularité de leurs traits fut bientôt effacée par la modestie, la noblesse et les grâces de la physionomie d'Elvire ; elle avait ce qu'on appelle une figure intéressante : la curiosité, l'admiration et le désir de lui plaire se confondirent presqu'en même temps dans le cœur

des hommes ; la crainte, la jalousie et le dépit dans celui des femmes : tous ne parlaient que d'Elvire.

Le roi ne connaissait de l'amour que les goûts passagers ; aussi se trompa-t-il long-temps sur celui qu'il commençait à sentir pour Elvire : en honorant le frère de sa faveur, en le comblant de ses grâces, il croyait donner à la générosité ce qu'il n'accordait qu'à sa passion naissante pour la sœur. Dom Pédre s'attribuait de bonne foi la faveur de son maître ; comment s'en serait-il défié ? Le bandeau de la présomption est bien plus épais que celui de l'amour.

A l'égard d'Elvire, il n'était pas surprenant qu'elle fût encore moins pénétrante : une jeune personne, à son entrée dans le monde, est trop occupée à concilier les idées qu'elle en reçoit avec celles qu'elle s'en était formées, pour voir au-delà des apparences.

Elvire raisonnait, mais son cœur n'avait pas encore été éclairé par ce sentiment infaillible, indéfinissable, supérieur à la raison, que l'on devrait peut-être nommer instinct : il fallait une occasion pour le développer ; elle se présenta bientôt.

Le royaume commençait à devenir assez tranquille pour que le roi pût donner quelque temps



Elles s'assirent au pied d'un arbre.

Chasselat del. — Couche fils sc.

aux plaisirs ; il les crut même nécessaires à sa politique ; il fallait occuper ou distraire des courtisans oisifs : c'était donc par raison d'état qu'il donnait des fêtes ; mais Elvire ne paraissait à la cour que ces jours-là, et il en donnait souvent.

Sur la fin de l'automne il y eût une chasse où le roi invita toutes les dames ; Elvire, qui n'aimait pas les plaisirs bruyans, laissa passer tout ce qui s'empressait à suivre le prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être plus remarquée, elle proposa à Isabelle de Mendoce de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncèrent dans le bois, et s'assirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formait une espèce de berceau.

Tandis qu'Elvire livrait son âme aux charmes de la nature, et qu'elle goûtait délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnait dans la forêt, Isabelle était tout entière à raccommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisaient.

Ce n'est pas qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il fallait pour être mieux ; mais son esprit, ébloui par le feu de son imagination, déplaçait ses bonnes qualités, et même ses défauts : coquette de bonne foi, sa franchise était plus dangereuse que l'art le



Elles s'assirent au pied d'un arbre.

aux plaisirs ; il les crut même nécessaires à sa politique ; il fallait occuper ou distraire des courtisans oisifs : c'était donc par raison d'état qu'il donnait des fêtes ; mais Elvire ne paraissait à la cour que ces jours-là, et il en donnait souvent.

Sur la fin de l'automne il y eut une chasse où le roi invita toutes les dames ; Elvire, qui n'aimait pas les plaisirs bruyans, laissa passer tout ce qui s'empressait à suivre le prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être plus remarquée, elle proposa à Isabelle de Mendoce de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncèrent dans le bois, et s'assirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formait une espèce de berceau.

Tandis qu'Elvire livrait son âme aux charmes de la nature, et qu'elle goûtait délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnait dans la forêt, Isabelle était tout entière à raccommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisaient.

Ce n'est pas qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il fallait pour être mieux ; mais son esprit, ébloui par le feu de son imagination, déplaçait ses bonnes qualités, et même ses défauts : coquette de bonne foi, sa franchise était plus dangereuse que l'art le

plus adroit ; pour servir ses amis elle sacrifiait tout, jusqu'à leur secret : officieuse, aussi empressée qu'imprudente, elle nuisait avec les meilleures intentions : sa bonté lui donnait des amis, sa sincérité lui donnait des amans ; elle était partout, on l'aimait partout.

Elvire la voyait souvent, autant par amitié que pour flatter la passion que son frère avait pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec elle-même aurait fait garder long-temps le silence à Elvire ; mais Isabelle, qui ne pensait qu'en parlant, le rompit bientôt. Vous rêvez, dit-elle à Elvire (en tirant de sa poche une boite à mouches pour voir s'il n'y avait plus rien de dérangé à sa parure). Eh ! qui n'admirerait de si belles choses ? répondit Elvire. Quoi donc ! que voyez-vous ? reprit vivement Isabelle. Ces arbres, dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme délicieux qui ravit les sens.... Quoi ! interrompit Isabelle en éclatant de rire, ce sont là les objets de votre profonde méditation ? Est-il quelque chose de plus admirable, répondit Elvire, que les ouvrages de la nature ? Ah ! beaucoup, répondit Isabelle ; je ne vois rien de si ennuyeux que son éternelle répétition ; on vivrait des siècles sans espérance de voir du nouveau ; ce sont toujours les mêmes objets travaillés

sur le même dessin. Les animaux ne diffèrent de nous que par quelques nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a pas jusqu'aux plantes qui n'aient des ressemblances avec les êtres vivans. Si vous admirez tout cela, pour moi, je n'y vois rien que de fort maladroit. Cet ordre des saisons que l'on trouve merveilleux ne me présente qu'une succession de mille incommodités différentes. Le printemps me paraîtrait assez agréable, s'il était mieux entendu; mais toujours des feuilles, toujours du vert, toujours du gazon, cela est insupportable. Je conviens cependant qu'il y a dans tout cela de quoi faire de jolies choses; avec du goût, sans presque rien changer, je voudrais rendre la nature aussi belle que l'art.

Par exemple, je laisserais à peu près la figure des arbres telle qu'elle est; mais tous auraient leurs feuilles en camayeux de différentes couleurs; l'un couleur de rose, l'autre bleu, un autre jaune. Si les nuances me manquaient, j'en imaginerais tant de nouvelles, qu'aucun ne se ressemblerait. Au lieu de cette écorce rude, inutile, désagréable, celle de mes arbres serait de glace de miroirs; avec cinq ou six jolies femmes et autant d'hommes, une forêt serait aussi animée qu'une salle de bal: plus ingénieuse que la nature, je rendrais mes bois aussi amusans la nuit que le

jour, en garnissant toutes les branches de mes jolis camayeux de ces insectes luisans qui feraient là un effet admirable.

Je voudrais aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne marchât que sur des fleurs ; je les ferais toutes aussi basses que le gazon, et de couleurs encore plus variées que mes arbres ; enfin que n'imaginerais-je pas pour donner des grâces à cette insipide uniformité de la nature !

Isabelle aurait sans doute poussé beaucoup plus loin la réforme de l'univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant, sans savoir ce qui causait la frayeur de sa compagne. Elles songeaient à fuir, quand un jeune homme couvert de sang vint tomber presqu'à leurs pieds.

La compassion succéda à la frayeur ; demeurons, dit Elvire, ce malheureux périrait peut-être faute de secours. Toutes deux s'en approchèrent et le trouvèrent sans connaissance. Je crois qu'il n'est qu'évanoui, dit Isabelle ; je vais le faire revenir. Tout de suite elle tira de sa poche un flacon rempli d'un élixir violent qu'elle lui répandit sur le visage ; en effet, comme c'était principalement à la tête que le jeune homme était blessé, la douleur excessive que cette eau lui causa rappela bientôt ses sens.

Elvire fut le premier objet qui se présenta à sa vue ; ses yeux s'y arrêtèrent, ils semblaient se ranimer ; mais le sang qu'il perdait en abondance le fit bientôt retomber dans son premier état ; ses regards expressifs, tendres, languissans, portèrent un sentiment plus vif que la pitié dans le cœur d'Elvire : elle s'assit à côté de lui, et d'une main soutenant sa tête, de l'autre elle essayait d'arrêter son sang avec un mouchoir dont elle pressait ses blessures : Allez, dit-elle, ma chère Isabelle, allez appeler nos gens, ils donneront à ce malheureux des secours plus efficaces que les nôtres ; sans doute il mérite tous nos soins.

Au moment qu'Isabelle s'éloignait, le roi, qui cherchait Elvire, arriva suivi de toute sa cour ; elle rougit en le voyant, posa doucement à terre la tête de l'inconnu, se leva, et, courant à ce prince : Ah ! sire, s'écria-t-elle, ordonnez que l'on secoure ce jeune homme, il est dangereusement blessé. Le connaissez-vous, madame ? demanda le roi avec un air aussi froid que celui d'Elvire était empressé. Non, sire, répondit-elle en baissant les yeux ; mais, pour être secourable, il ne faut connaître que le malheur. Vous avez raison, madame, dit le roi avec un peu d'embarras, vous serez obéie. En même temps il ordonna à ses chirurgiens de visiter les blessures de l'inconnu.

Elvire profita de ce moment pour tirer dom Pèdre à l'écart. Mon frère, lui dit-elle, écoutez-moi avec bonté ; il semble que le destin de ce malheureux l'ait conduit à mes pieds ; je ne puis me résoudre à l'abandonner ; les ordres du roi seront sûrement mal exécutés ; faites-le conduire chez vous, je vous en conjure ; pour connaître qu'il ne mérite pas son sort, il n'y a qu'à le regarder. Je partage votre pitié, ma sœur, répondit dom Pèdre, je vais demander au roi la permission..... Mais il faut la demander vivement, interrompit-elle, afin qu'il ne puisse vous la refuser. Vous serez contente, reprit dom Pèdre en la quittant pour se rapprocher du blessé que le roi regardait panser avec attention.

Si l'empressement d'Elvire avait paru déplaire au roi, il n'avait pu voir l'inconnu de plus près sans s'intéresser à son malheur. L'instinct, toujours vrai, ne produit de mauvais effets que dans les âmes médiocres ; d'ailleurs la mine, la taille, un air noble qui perçait à travers le désordre du blessé, ne laissaient pas douter qu'il ne fût d'une naissance au-dessus du commun. Le roi aurait bien voulu en savoir davantage ; mais à toutes les questions qu'on lui faisait il ne répondait que par des signes de respect et de reconnaissance.

Dès que le premier appareil fut posé, dom Pèdre

obtint du roi, non sans quelque difficulté, la permission de le faire transporter chez lui. La chasse était finie : on ne s'entretint pendant le retour que de l'aventure du blessé ; à la cour plus qu'ailleurs on épuise les conjectures : Elvire, rêveuse, sans se mêler de la conversation, n'en faisait peut-être pas moins ; mais elle ne les communiquait à personne.

Son premier soin, en arrivant chez elle, fut de donner des ordres exprès et cent fois répétés pour que l'inconnu fût servi avec toute l'attention que demandait son état. Elvire pour la première fois voulait être obéie ; le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit.

On sut en peu de jours qu'il n'y avait aucun danger pour le malade ; mais il ne parlait point : les chirurgiens démontraient qu'une de ses blessures offensait considérablement les organes de la parole et de l'ouïe, toujours affectés l'un par l'autre. Le malade cependant n'était point sourd ; mais, selon eux, il devait l'être, et ne pouvait guérir que par un miracle de l'art.

Cette circonstance altérait la joie qu'Elvire avait d'apprendre qu'il n'y avait plus de danger pour sa vie. Il ne parlera jamais, disait-elle tristement ; cela est bien incommode.

Depuis la rencontre de l'inconnu, Isabelle ne

quittait plus Elvire; elle affectait avec lui un redoublement de coquetterie qui désespérait dom Pèdre et donnait de l'inquiétude à Elvire; mais la facilité qu'elle lui procurait de passer les après-midi dans la chambre du malade, où la bienséance l'aurait empêchée d'aller seule, le plaisir que dom Pèdre avait de la voir plus souvent, les dédommageait l'un et l'autre des chagrins qu'elle leur causait. Ces quatre personnes ne se quittaient qu'autant que le devoir de dom Pèdre l'appelait à la cour.

Il est naturel de croire que les gens qui ne parlent pas n'entendent point : ce préjugé, joint aux raisonnemens des chirurgiens, faisait oublier que l'on parlait devant un tiers.

Un jour que dom Pèdre faisait de violens reproches à Isabelle sur un long entretien qu'elle avait eu à la cour avec dom Rodrigue, son ennemi et son rival, on vint de la part du roi s'informer de la santé de l'inconnu. Dom Pèdre sortit pour aller lui-même en rendre compte au prince. Isabelle, se voyant libre, dit à Elvire : Votre frère devient de jour en jour plus insupportable; sans l'amitié que j'ai pour vous, je romprais tout-à-fait avec lui. Mais a-t-il tort? reprit doucement Elvire. Vous connaissez la haine que dom Rodrigue a pour nous; vous savez combien cet homme est dan-

gereux, et vous avez avec lui l'air de la plus grande intelligence : vous portez la coquetterie jusqu'à vouloir plaire à cet inconnu, qui ne pourra jamais vous dire s'il vous aime, ajouta-t-elle en soupirant ; que mon frère est malheureux ! Vous n'avez nul ménagement pour lui, cependant il vous adore. Belle raison ! reprit Isabelle ; s'il faut mesurer l'amour que l'on prend sur celui que l'on donne, vous aimez donc le roi à la folie. Vous prenez un mauvais détour, reprit Elvire (avec un petit mouvement d'impatience), le roi ne m'aime pas ; et quand il m'aimerait.... Eh bien ! interrompit Isabelle, quand il vous aimerait ; achevez comme s'il était vrai : hors vous, personne n'en doute ; que feriez-vous ? Pendant qu'Isabelle parlait, Elvire, qui était assise vis-à-vis de l'inconnu, rencontra ses yeux, qu'il baissa avec tant de tristesse, que son dépit en augmenta ; elle répondit encore plus vivement : Quand il m'aimerait, je ne l'aimerais jamais ; il y a trop d'éloignement de son caractère au mien. Eh ! qu'importe pour un roi ? reprit Isabelle ; cela n'importe même guère pour un particulier ; aime-t-on tout son amant ? cela ne se peut pas, les agrémens personnels et les belles qualités sont trop partagées. Vous voyez que j'aime dans votre frère la noblesse de son âme, sa bonne foi ; j'aimerais dans un autre la jolie

figure, la douceur de la physionomie ; je ne m'engage avec personne, je leur dis naturellement ce qui me plaît ou me déplaît en eux ; et si j'étais à votre place, en disant au roi que je l'aime..... Eh! mais, je ne le lui dis point, s'écria Elvire ; en vérité, votre obstination me désespère ; je ne le lui dis point, et je ne le lui dirai jamais. Tant pis, reprit Isabelle ; si vous n'accoutumez votre cœur à s'amuser de tout, au premier mouvement de sympathie que vous rencontrerez vous aimerez sérieusement.

Ce serait la seule façon dont je voudrais aimer, répondit Elvire ; comme l'amour involontaire peut seul être excusé, je me croirais moins coupable d'aimer beaucoup que d'aimer médiocrement. Ah! vous irez plus loin, s'écria Isabelle ; une fois séduite, vous craindrez de n'aimer pas assez. Que je vous plains! que vous serez malheureuse quand les défauts de votre amant viendront défigurer l'agréable idole que votre cœur s'en sera formée! Je ne m'en croirais pas plus malheureuse, reprit Elvire ; il me semble que l'on doit voir les défauts de ce que l'on aime du même œil que les siens propres : l'amour qui s'en offense n'est qu'une faible amitié. Vous ne désirez donc pas un amant parfait? répliqua Isabelle en riant. Je ne désirerais pas une chimère, répondit Elvire ;

les vertus qui méritent l'estime générale auraient les mêmes droits sur la mienne ; je m'imagine d'ailleurs que le bonheur, qui consiste dans la tendre union des âmes, dépend d'une sincérité irréprochable et de la confiance la plus intime ; j'en exigerais beaucoup, et je me croirais aimée faiblement, si l'on n'en exigeait autant de moi : je voudrais aussi que mon amant eût assez de candeur pour n'essayer de me convaincre de ses sentimens qu'après s'en être convaincu lui-même : je ne sais, ajouta-t-elle en baissant les yeux, si je ne voudrais pas qu'il fût malheureux. On ne rend point assez heureux quelqu'un qui l'est déjà. Fort bien ! dit Isabelle en se levant ; avec cette façon de penser on fait le bonheur des autres, mais on ne fait assurément pas le sien. Vous sortez ? dit Elvire. Non, répondit Isabelle, attendez-moi : je vais dans ce cabinet écrire une chanson que j'ai faite sur l'humeur de votre frère ; je veux la lui donner, je ne serai qu'un moment.

Elvire voulut la suivre ; mais, en passant auprès du lit de l'inconnu, il la retint doucement par sa robe. Arrêtez, adorable Elvire, lui dit-il assez bas pour n'être entendu que d'elle, je suis ce malheureux qui aurait droit de vous plaire, s'il suffisait de vous adorer. Vos charmes ont séduit ma raison. Une juste indignation contre les hommes

m'avait condamné à garder avec eux un silence éternel ; l'amour seul pouvait me le faire rompre : si l'offre des premiers vœux d'un cœur pur vous offense, je reprends le dessein que j'avais formé ; rien ne pourra m'en distraire.

Elvire, à la voix de l'inconnu, fut saisie de tant de différens sentimens, qu'ils suspendirent réciproquement leur effet. Elle semblait vouloir s'éloigner ; mais l'inconnu, la retenant toujours : Pardonnez-moi, madame, continua-t-il, la violence que je vous fais : voici le moment décisif de ma vie ; je ne suis pas assez téméraire pour espérer ; mais je suis trop malheureux pour avoir quelque chose à craindre. J'ai parlé, belle Elvire, vous seule le savez ; que tout autre l'ignore ; gardez mon secret, c'est la seule grâce que je vous demande à présent, me la refuserez-vous ? Répondez-moi, charmante Elvire ; que j'entende de cette belle bouche un mot qui me soit adressé ; quel qu'il puisse être, il sera cher à mon amour. Je garderai votre secret, répondit-elle d'une voix timide, permettez-moi seulement de le communiquer à mon frère ; il ne doit rien ignorer de ce que je sais, et vous lui devez votre confiance. Vos volontés sont mes lois, madame, reprit l'inconnu, dites mon secret à dom Pèdre : mais, adorable Elvire (ajouta-t-il avec une tendre timidité), le lui

direz-vous tout entier? Je ne lui cache rien, répondit-elle. Ah! madame, s'écria l'inconnu, que mon amour vous touche peu! que je suis malheureux! Mais pourquoi? dit Elvire, s'apercevant alors pour la première fois qu'elle s'attendrissait. Craignant d'en trop dire, elle s'échappa des mains de l'inconnu, si agitée, qu'elle n'osa entrer dans le cabinet où était Isabelle; elle alla s'enfermer dans le sien.

A peine, remise de son trouble, commençait-elle à sentir cette joie du cœur qui naît du developpement d'un sentiment agréable, que dom Pèdre arriva.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle en courant à lui, l'inconnu m'a parlé; vous serez surpris de l'entendre : il vous aime; il a un son de voix charmant; vous ne vous repentirez jamais de lui avoir sauvé la vie; vous l'aimerez, j'en suis sûre; mais il faut lui garder le secret, je l'ai promis. Quel secret? demanda dom Pèdre; sa naissance serait-elle obscure? n'oserait-il l'avouer? Ce n'est pas cela, répondit Elvire; il ne veut parler qu'à nous; nous aurons seuls sa confiance; notre amitié lui tiendra lieu de tout : un juste mépris pour les hommes.... Que voulez-vous donc dire, ma sœur? interrompit dom Pèdre; je ne vous entends point. Mais enfin quel est son nom et sa naissance? Je

28

ne le sais pas, répondit-elle, aussi surprise de son ignorance qu'embarrassée de la question. Vous ne le savez pas? reprit vivement dom Pèdre; et qu'a-t-il donc pu vous dire? Pourquoi vous confier des secrets avant que de se faire connaître? Quel est l'embarras où je vous vois? Expliquez-vous, ma sœur, éloignez, s'il se peut, des soupçons.... Ah! mon cher frère, interrompit Elvire, n'intimidez pas ma confiance; vous saurez tout, je ne veux rien cacher à un frère que j'adore: l'inconnu..... Quoi! toujours l'inconnu? reprit dom Pèdre avec colère. Ce n'est plus que sous son nom que je puis recevoir des confidences; je vais le faire expliquer. Nul éclaircissement ne me convient avant celui de sa naissance.

Il sortit en même temps, et laissa Elvire dans une situation bien nouvelle pour son cœur. Étonnée, interdite, elle s'appuya sur une table, et semblait, en se cachant le visage de ses mains, vouloir se dérober à elle-même une partie de sa confusion. La colère de dom Pèdre avait éclairé son cœur: la crainte de s'être méprise sur l'objet de sa tendresse lui rendit plus de timidité que le plaisir d'être aimée ne lui en avait fait perdre; cette passion, qui s'exprimait un moment auparavant par une joie si naïve, lui parut un crime, et peut-être une bassesse.

Comment s'était-elle aveuglée sur les circonstances de la rencontre de l'inconnu ? Un homme seul, couvert de blessures qu'il avait peut-être méritées, ne devait exciter que de la pitié. Sur quel fondement avait-elle pu le croire d'un rang égal au sien, lorsque tout lui annonçait le contraire ? Ce silence affecté n'était-il pas la preuve d'un caractère dangereux, ou d'une fausseté méprisable ? Cependant elle l'aimait ; le moindre doute là-dessus l'aurait soulagée ; elle n'en trouvait plus.

Elle passa deux heures dans les mortelles agitations que donnent les remords, la honte, la raison et l'amour, quand ils se rassemblent dans un cœur vertueux.

La crainte de revoir dom Pèdre la faisait tressaillir au moindre bruit. L'impatience d'être tirée de sa mortelle incertitude lui faisait désirer son retour : enfin elle l'entendit revenir d'un pas précipité, qui la glaça d'effroi. Au moment qu'il entra, elle était tombée demi-morte sur le sopha où elle était assise. Rassurez-vous, ma sœur, s'écria dom Pèdre, effrayé de l'état où il la trouvait : votre cœur ne s'est point trompé; dom Alvar de las Torrès peut être aimé sans honte d'Elvire de Médina. Quel est ce dom Alvar ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. C'est l'inconnu, répondit

dom Pèdre ; j'en ai les preuves nécessaires pour tranquilliser votre âme et mon amitié. Ah ! mon cher frère, s'écria tendrement Elvire (en prenant une de ses mains qu'elle voulut baiser), que votre sœur est malheureuse ! Elle ne put en dire davantage ; elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de dom Pèdre, qui s'était assis à côté d'elle ; elle y resta quelque temps immobile, le visage baigné de ces larmes paisibles qui remplissent si tendrement l'intervalle de la douleur au plaisir. Écoutez-moi, ma sœur, dit dom Pèdre en la relevant ; j'en vois assez pour ne pas retarder un entier éclaircissement.

Dom Alvar de las Torres est fils de dom Sanche de las Torres, dont la fin tragique est sue de tout le monde ; mais nous en ignorions les circonstances que je viens d'apprendre. Ce fameux ministre de Ferdinand, roi de Portugal, eut le malheur de plaire à Laure de Padille, maîtresse de ce prince. Plus violente et plus cruelle encore que lui, elle commença par faire empoisonner la mère de dom Alvar pour ôter tout prétexte à la vertueuse froideur de dom Sanche ; mais cet attentat, qu'il ne put ignorer, changea son indifférence en horreur. Laure, désespérant de pouvoir le toucher, se porta aux dernières extrémités. Après avoir essayé en vain de jeter dans l'esprit du roi

des soupçons sur l'intégrité de son ministère, elle forgea elle-même un projet de conjuration, qu'elle fit trouver dans les papiers de dom Sanche par un complice infâme de ses cruautés.

Le roi, sur ce témoignage spécieux, fit trancher la tête à son ministre : mais la vengeance de cette perfide femme n'était pas assouvie ; elle voulait éteindre en dom Alvar le reste du nom de las Torres. Il ne lui eût pas été difficile de le faire périr, tous les amis de son père l'ayant abandonné : un seul lui resta, qui eut le courage d'enlever le jeune Alvar : il vint le cacher dans la forêt où vous l'avez trouvé.

Ce fidèle ami a consacré son bien, son esprit et ses talens à l'éducation de son élève ; une cabane leur a servi d'asile contre les fureurs de Laure jusqu'au jour où l'inexpérience du malheureux Alvar a donné lieu à la plus horrible catastrophe. Il chassait assez loin de leur habitation, lorsqu'il rencontra des gens inconnus qui, le croyant de la suite du roi, le questionnèrent si adroitement, que, parlant pour la première fois à des hommes, la défiance générale que son ami lui avait inspirée ne suffit pas pour le garantir de leurs artifices. C'étaient des émissaires de la cruelle Laure. Ils tirèrent des paroles de dom Alvar des inductions suffisantes pour découvrir la re-

traite de son vertueux ami, et partirent promptement pour aller consommer leur crime par un infâme assassinat.

Quel spectacle pour le malheureux Alvar, en entrant dans la cabane, de trouver son tendre ami près de rendre le dernier soupir ! Il ne lui restait de forces que pour lui apprendre d'où partaient les coups, et pour l'exhorter à s'en garantir. Le désespoir de dom Alvar augmenta par la connaissance de la part qu'il avait à son malheur : dès qu'il eut vu expirer dans ses bras ce miracle d'amitié, ne se connaissant plus lui-même, il errait comme un furieux dans la forêt, quand il rencontra des piqueurs du roi. Ils voulurent brutalement le faire retirer : dom Alvar, qui ne cherchait qu'à mourir, se livra à leurs coups, et vint tomber à vos pieds. Votre seule vue, ma sœur, l'a engagé à recevoir les secours que vous lui avez procurés ; son jeune cœur, quoique prévenu contre les hommes, n'a pu résister à l'amour que vous lui avez inspiré ; il a été d'autant plus violent qu'il le ressentait pour la première fois ; mais, en se livrant à nos soins, il s'est proposé d'observer, en gardant le silence, si les hommes étaient tels qu'on les lui avait dépeints, et de ne le rompre que lorsqu'il aurait trouvé où placer son estime. Nos procédés ont déterminé son choix. Votre mé-

rite a redoublé son amour pour vous, et la reconnaissance a produit l'amitié qu'il vient de me jurer. Au reste, ma sœur, sa sincérité ne peut être suspecte ; j'ai vu avec douleur les preuves de sa malheureuse histoire ; il les a toutes conservées avec soin, hors le fatal projet de la conjuration qui a coûté la vie à son père, qu'il a cherché inutilement.

Voilà, ma sœur, quel est l'amant que le sort vous présente. Il est digne de vous ; il est digne de moi de remplacer la perte de son ami : il partagera ma fortune jusqu'à ce que les bontés du roi lui en aient fait une convenable à son rang. Tout mon crédit ne sera désormais employé qu'en faveur de la vertu malheureuse.

Ah ! frère trop généreux, s'écria Elvire en tombant à ses genoux.... Dans ce moment ils entendirent un grand bruit. Un officier entra suivi de plusieurs gardes ; il venait arrêter dom Pèdre de la part du roi.

Il est difficile d'exprimer la surprise du frère et de la sœur à un événement si peu attendu. Dom Pèdre, sûr de son innocence, obéit sans résister. On le conduisit dans une tour où l'on avait ordre de l'enfermer.

Elvire, que son propre intérêt avait abattue, reprit tout son courage à la vue du péril qui me-

naçait son frère. Aucun obstacle ne put retarder son zèle : elle courut se jeter aux pieds du roi.

De quel crime, sire, punissez-vous mon malheureux frère? s'écria-t-elle; en est-ce un que l'amour qu'il a pour un maître encore plus digne d'être aimé par ses vertus que par ses bontés.

Le roi releva Elvire avec cet air de bienveillance qui n'est ordinairement chez les princes qu'une dissimulation perfide : vertu sur le trône, vice honteux dans la société, mais qui n'était alors que l'effet de la passion de ce prince. J'aimais votre frère, madame, lui dit-il; l'aveu de son crime peut encore lui rendre mon amitié : sa grâce n'est qu'à ce prix. Mais s'il l'ignore, sire, reprit Elvire en versant des larmes qu'elle ne put retenir.... Le roi, touché plus qu'il ne voulait le paraître, allait s'éloigner sans lui répondre, lorsqu'elle le retint en se jetant une seconde fois à ses pieds : Je le vois bien, sire, lui dit-elle, la perte de mon frère est résolue; la seule grâce que j'implore, c'est la permission de le voir; ordonnez que sa prison me soit ouverte; soumis à votre justice, nous attendrons ensemble la même destinée.

Le roi, prêt à céder à son amour, lui accorda la liberté de voir dom Pèdre, et se retira sans écouter les tristes remercîmens qu'un usage bar-

bare exige des malheureux quand on ne leur fait pas tout le mal qu'on peut leur faire.

Aussitôt que le roi fut sorti, Elvire se fit conduire à la tour où son frère était enfermé. A la vue de ce séjour affreux, où tous les sens blessés ne portent à l'âme que des idées révoltantes, Elvire pensa expirer. Ses pas mal assurés la conduisirent à peine jusqu'à la porte, dont l'aspect funeste fait trembler également l'innocence et le crime. Dès qu'elle fut ouverte, le frère et la sœur, se jetant dans les bras l'un de l'autre, y demeurèrent pénétrés d'une douleur muette, trop sentie pour être exprimée ; mais dom Pèdre reprenant bientôt sa fermeté naturelle : Eh bien ! ma sœur, lui dit-il, puisque je vous vois, je vais sans doute triompher de mes ennemis. La tyrannie n'accorde jamais de consolations aux malheureux qu'au moment où ils ne le sont plus. Ma vengeance sera trop juste pour que le ciel ne la favorise pas ; mais, quand je devrais en mourir, je serai satisfait.

Ne pensons pas encore à nous venger, répondit Elvire : hélas ! mon frère, nous ne sommes pas à cet heureux moment : le roi vous aime, il est vrai ; mais ce n'est, dit-il, qu'à l'aveu de votre crime qu'il peut en accorder le pardon ; votre grâce n'est qu'à ce prix. Qu'à l'aveu de mon crime ! s'écria dom Pèdre : ah ! si j'en avais pu com-

mettre, il serait de ceux que l'on avoue sans honte et qui bravent les menaces. O ciel! c'est le roi qui m'accuse! c'est moi qu'il soupçonne! moi! Eh! qui ne connaît la pureté de votre âme? dit Elvire. Mais, mon frère, les rois s'offensent aisément : puisque votre grâce n'est qu'au prix d'un aveu, examinez avec soin s'il ne vous serait pas échappé quelque trait équivoque qui, rendu sous les couleurs du crime, pouvait en avoir les apparences. Non, ma sœur, répondit dom Pèdre, je suis innocent, puisque je suis sans remords ; mon cœur est plus sûr que ma mémoire. O dieux! que ferons-nous donc! s'écria tristement Elvire ; comment fléchir le roi? Je l'ignore, reprit dom Pèdre ; je ne veux pas même le savoir : je n'ai dû la faveur d'Alphonse qu'à son choix, je ne devrai mon salut qu'à sa justice. Attendons tout, ma sœur, avec un courage digne de nous.

Le frère et la sœur s'entretinrent de leurs affaires et de leur tendresse mutuelle jusqu'au moment où l'on vint avertir Elvire qu'il était temps de se retirer. Sa douleur, jusque-là suspendue par la présence de son frère, se réveilla avec plus de violence qu'elle n'en avait auparavant.

Les événemens funestes qui pouvaient l'en séparer pour jamais se présentant à son imagination, portèrent dans tout son corps un frisson

mortel, qu'elle prit pour le présage d'un éternel adieu. Ses yeux, attachés sur son frère avec une morne avidité, semblaient se rassasier de sa vue pour la dernière fois. Dom Pèdre, attendri par des marques si touchantes de l'attachement de sa sœur, ne voyait que le danger où la mettait l'excès de son affliction; tremblans l'un pour l'autre, remplis d'idées funestes qu'ils n'osaient se communiquer, ils se séparèrent sans proférer une parole. Les malheureux le seraient beaucoup moins, s'ils ne voyaient que leur malheur.

Elvire se trouva chez elle sans s'être aperçue qu'on l'y eût conduite; abîmée dans le seul objet dont elle était occupée, ceux du dehors ne pouvaient se peindre à son âme; son cœur en était si rempli, qu'il semblait n'y rester aucun vide; mais, lorsque ses gens, en lui rendant compte de ce qui s'était passé pendant son absence, lui apprirent que dom Alvar avait été enlevé par les ordres du roi, presqu'en même temps que dom Pèdre, elle sentit qu'à quelque degré que soit la douleur, elle peut augmenter; il n'en est pas de même des plaisirs, leurs bornes sont prescrites.

Elvire n'avait pas encore éprouvé le besoin d'être aimée, que la nature a donné aux belles âmes, et qui redouble dans les malheurs. Jusque-là l'amitié de son frère suffisait à sa confiance;

en le quittant un sentiment vague, indéterminé, la faisait compter (sans même qu'elle s'en aperçût) sur les consolations qu'elle trouverait dans le cœur de dom Alvar ; il l'aimait, elle pouvait sans contrainte s'entretenir avec lui de leur malheur présent, et peut-être de l'espérance de leur bonheur à venir ; quelque affligée qu'elle fût, elle pouvait porter de la joie dans le cœur de son amant, en lui apprenant les dispositions favorables de son frère à son égard, et en le laissant même apercevoir des siennes. On n'est pas tout-à-fait malheureux quand on peut procurer du bonheur à ce qu'on aime.

Elvire ne distingua bien ces idées flatteuses qu'au moment où il fallut les abandonner. L'absence de dom Alvar, jointe à celle de son frère, lui parut une privation totale : elle ne vit plus rien qui l'environnât ; elle se crut seule dans l'univers. L'excès de son accablement devint une espèce d'insensibilité. Ses femmes la mirent au lit sans qu'elle donnât aucun signe de connaissance.

Elle passa une nuit telle qu'on peut l'imaginer ; cependant elle en appréhendait la fin ; elle craignait que le jour n'interrompît le calme affreux dont elle jouissait, en lui apprenant de nouveaux malheurs qu'elle ne se sentait pas la force de supporter.

Isabelle fut la première qui entra dans son appartement ; elle s'assit sur son lit en versant quelques larmes. Vous pleurez, dit Elvire d'une voix faible ; suis-je au comble du malheur ? Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, répondit Isabelle ; votre état et celui de votre frère suffisent pour m'affliger. Le roi m'entretint hier fort longtemps ; il cherchait à démêler si je ne savais rien du prétendu crime de dom Pèdre ; de mon côté, je tâchais de découvrir de quoi il l'accusait ; mais il est là-dessus d'un secret impénétrable : je lui fis des reproches sur son injustice, qui n'eurent pas grand succès. Nous nous séparâmes fort mécontens l'un de l'autre. Vous a-t-il parlé de l'inconnu ? demanda Elvire. Non, répondit Isabelle, il est trop occupé de votre frère pour penser à d'autres ; je crois même que vous lui êtes devenue très-indifférente ; car le moyen de croire que l'on aime les gens, quand on les persécute ? Mais à propos, continua-t-elle, je vais passer dans la chambre du malade ; je reviendrai vous dire de ses nouvelles. Eh quoi ! dit Elvire, vous ignorez donc ce qui s'est passé ? Je ne sais rien, répondit Isabelle ; parlez ; qu'est-il arrivé.

Elvire était trop malheureuse pour être prudente ; elle ne résista point à l'attrait de soulager son cœur en confiant toutes ses peines à Isabelle.

Elle lui avoua sa tendresse pour l'inconnu, ses inquiétudes sur son enlèvement ; elle la pria avec tant d'ardeur d'employer ses soins à découvrir le sort que le roi lui préparait, qu'Isabelle en fut touchée. En vérité, dit-elle, vous avez eu tort de dissimuler ; si j'avais été instruite de votre passion, je me serais bien gardée de vous dérober le moindre regard de votre amant : je n'aime point à faire de la peine à mes amies ; si le sort nous rassemble, vous serez contente de moi : je vous aiderai même à gagner votre frère. Cela ne sera pas nécessaire, répondit Elvire, je ne fais rien sans son aveu. Bon, dit Isabelle, l'aveu de votre frère ! Ah ! vous ne me persuaderez pas que dom Pèdre, haut comme il est, approuve jamais votre goût pour un homme isolé ; non, non, pour lui plaire, il faut un mérite fondé sur une longue suite d'aïeux bien reconnue ; que cela ne vous inquiète pas ; cependant dussé-je l'épouser, je le ferai consentir à votre bonheur ; je vous aime assez pour vous en faire le sacrifice.

Elvire, sans s'arrêter à ce qu'il y avait d'inconsidéré dans le discours d'Isabelle, ne balança pas à justifier son choix, en lui découvrant le secret de dom Alvar ; ensuite elle la conjura de nouveau de s'informer exactement de sa destinée, mais avec discrétion et sans la compromettre ; elle

promit tout, et sortit pour aller exécuter sa commission.

Elvire, soulagée par cet entretien, se crut assez de force pour aller adoucir par sa présence la captivité de son frère : elle se leva ; mais une fièvre violente qui la saisit l'obligea de se remettre au lit.

Isabelle vint le soir même lui dire qu'elle n'avait rien appris de particulier de dom Alvar ; que l'on disait seulement à la cour que le roi avait eu ces deux jours-là de longs tête-à-tête avec un homme qu'il tenait enfermé ; que sans doute c'était dom Alvar. Mais, demanda Elvire, ne dit-on point les raisons qui ont porté le roi à le faire arrêter? Non, dit Isabelle ; jusqu'ici rien n'a transpiré. Il faut donc tout attendre du sort, dit Elvire en poussant un profond soupir. Mais, ma chère Isabelle, écrivez, je vous prie, à mon frère ; instruisez-le de ce qui m'empêche d'aller le voir ; votre lettre adoucira sa peine, si vous ne lui refusez pas quelques mots qui flattent son amour. En vérité, répondit Isabelle, cela ne me coûtera rien ; ses malheurs m'attendrissent ; je n'ai pas daigné parler à un homme depuis qu'il est prisonnier ; vous voyez le peu de soin que je prends de ma parure ; s'il était long-temps malheureux, je ne répondrais pas que je ne l'aimasse sérieu-

sement. Je ne veux plus vous faire parler, ajouta-t-elle, voyant qu'Elvire souffrait beaucoup ; je vais écrire à votre frère, je ne vous quitterai pas ; un livre ou mes idées m'amuseront.

Dès que le roi eut appris la maladie d'Elvire, il envoya l'assurer qu'elle n'avait rien à craindre pour son frère, que tout resterait suspendu jusqu'à ce qu'elle fût en état de l'aider de ses conseils, et qu'il désirait autant qu'elle de le trouver innocent. Elvire avait besoin de cette assurance pour pouvoir supporter les maux dont elle était accablée ; mais cette faible consolation fut bientôt altérée par un nouveau genre de tourment, du moins aussi cruel que ceux qu'elle avait déjà éprouvés.

Isabelle, qui ne quittait Elvire que pour aller s'informer des nouvelles qui pouvaient l'intéresser, revint un soir plus tard qu'à l'ordinaire : après avoir fait sortir les femmes d'Elvire avec beaucoup d'empressement : réjouissez-vous, lui dit-elle, je viens vous apprendre des choses charmantes de votre amant. Il a paru aujourd'hui chez le roi, beau comme l'Amour, paré comme une idole, avec toutes les apparences d'un favori décidé : c'était une chose à voir que l'étonnement des courtisans, et l'admiration des femmes. J'ai vu jusqu'à notre vieille gouvernante le suivre pas

à pas, le cou allongé, les yeux rétrécis, minaudant de la bouche, ne cessant de lui parler sans en être entendue ; il est vrai que sa figure est éblouissante, ses yeux fins et languissans adoucissent la fierté de sa mine ; la majesté de sa taille est embellie par mille charmes répandus sur toute sa personne ; la noblesse règne dans tous ses mouvemens, les grâces dans sa politesse ; enfin c'est un homme charmant : si j'étais contente de lui..... Il vous a parlé sans doute? interrompit Elvire. Non, répondit Isabelle en souriant : ah! ne me cachez rien, ma chère Isabelle, je vous en conjure, reprit Elvire, que vous a-t-il dit? Rien du tout, répondit Isabelle; n'ayez point de jalousie : je me trompe fort, si la faveur du roi ne l'enivre de façon à lui faire oublier ses amis ; il m'a vue sans me regarder, sans me donner le moindre signe de connaissance ; il a un air indolent, que l'on prendrait pour de la tristesse, si l'on pouvait être malheureux avec l'applaudissement général. Comment! il ne vous a pas parlé? demanda encore Elvire. Il ne m'a pas dit un mot, répondit Isabelle ; faut-il des sermens pour vous le persuader? ajouta-t-elle en riant. Votre folie me divertit ; votre amant est libre, il est heureux ; de quoi vous inquiétez-vous?

Où prendre des forces pour soutenir tant de

maux à la fois? s'écria Elvire. Dom Alvar est ingrat! dom Alvar préfère la fortune à Elvire! Il oublie qu'elle est malheureuse! O dieux! que je ne voie jamais la lumière! Isabelle étonnée, ne savait que penser de la douleur d'Elvire : cependant elle voulut la rassurer par des discours généraux plus propres à irriter une véritable douleur qu'à la soulager. Il n'y a que les victimes de l'amour qui sachent en adoucir les peines.

Elvire sans mouvement, les yeux fermés, n'entendait pas même les consolations maladroites que son amie s'efforçait de lui donner. On aurait douté si elle vivait, sans un torrent de larmes qui s'échappaient de ses yeux. Isabelle appela du secours : en est-il contre les maux dont la cause est dans l'âme?

Elvire ne tarda pas à éprouver les effets de ce nouveau chagrin. En peu de jours on désespéra de sa vie; mais que ne peut la nature soutenue du désespoir? Elle refusa constamment de prendre aucun des remèdes dont on l'aurait accablée, si elle eût eu le moindre désir de vivre. Son opiniâtreté produisit le contraire de ce qu'elle en attendait. En très-peu de temps elle se trouva dans un état de convalescence, qui répondait du moins de sa vie, s'il ne promettait rien pour sa santé : les progrès en étaient suspendus par la profonde

tristesse où la plongeaient ses réflexions inépuisables sur la conduite de dom Alvar.

Le roi l'avait fait arrêter en même temps que dom Pèdre, le croyant complice du crime qu'on lui imputait ; mais la jalousie, qui se multiplie par elle-même, avait fait tant de progrès dans son cœur depuis la rencontre de cet inconnu, qu'il n'était peut-être pas fâché de s'autoriser d'une raison d'état pour venger son injure particulière.

D'ailleurs le silence de dom Alvar lui paraissait renfermer quelques mystères. Ce fut pour s'en éclaircir par lui-même qu'au lieu de le rendre prisonnier, ainsi que dom Pèdre, il se contenta de le faire garder dans une chambre de son palais.

L'impétuosité de ses mouvemens l'y conduisit presqu'en même temps que dom Alvar y arrivait. Sa contenance noble, tranquille et assurée, frappant Alphonse d'étonnement, calma tout à coup son âme ; il lui fit avec douceur toutes les questions qu'il crut propres à l'obliger de parler ; mais dom Alvar ne lui répondit que par un silence aussi ferme que respectueux. Désespéré de ne rien obtenir par sa prière, le roi voulut essayer si le sentiment aurait plus de pouvoir.

Il se tourna vers son ministre de confiance (qui seul avait le permission de le suivre) : je ne veux,

dit-il, d'autres preuves du crime de dom Pèdre que le silence obstiné de son complice. L'artifice est l'unique ressource des âmes lâches ; allez, continua-t-il, que dom Pèdre soit conduit au supplice, et que sa sœur..... Dom Alvar, frappé de ces terribles paroles, les interrompit en se jetant aux pieds du roi. L'amitié alarmée, la vérité naïve, la noble assurance parlèrent avec tant d'énergie pour la justification de dom Pèdre, qu'Alphonse, pénétré d'admiration et d'une sorte de respect que les rois mêmes doivent à la vertu, lui ordonna de se lever et de lui apprendre son nom, son rang et son sort. Dom Alvar satisfit sa curiosité autant qu'il le put, sans blesser le secret qu'il se devait à lui-même ; ensuite il supplia modestement le roi de n'en pas exiger davantage. Ses paroles, le ton dont il les prononçait, la candeur peinte sur son visage, avaient si puissamment remué le goût naturel du roi pour la vertu, que, regardant Alvar avec bonté : Tu me causes tant de surprise, lui dit-il, qu'il faut que tu sois un homme extraordinaire. Je n'exige pas de plus grands éclaircissemens sur ton sort; mais au moins que je sache les motifs d'un silence si singulier? Alors dom Alvar lui dit que, ses malheurs ayant devancé sa naissance il ne devait son éducation qu'à un citoyen peut-être ennemi trop zélé de la

fausseté des hommes, puisqu'il l'avait beaucoup mieux instruit de leurs vices que de leurs vertus; que cependant, malgré la défiance qu'il lui avait inspirée pour ses semblables, il avait causé la mort de son bienfaiteur par une indiscrétion impardonnable, et, qu'autant pour s'en punir que pour éviter de nouveaux piéges, il avait résolu de garder un silence éternel; mais qu'il avait dû rompre son engagement pour employer la vérité à la défense de dom Pèdre. Les rois entendent si rarement le langage de l'honneur et de la vertu, qu'ils doivent nécessairement en être frappés. Alphonse, depuis cette première entrevue, ne passa aucun jour sans en donner une partie à dom Alvar.

Ce prince, qui joignait à une grande pénétration un désir sincère d'éprouver les charmes de l'amitié, donna bientôt des marques du choix qu'il avait fait de dom Alvar pour remplacer dom Pèdre dans sa confiance en le comblant de ses bienfaits : il exigea seulement qu'il n'aurait aucun commerce avec le frère et la sœur; il attacha des conditions si cruelles à l'infraction de cette loi, que, quand dom Alvar aurait été plus habile dans l'art du monde, il aurait été retenu par la timidité que sa première indiscrétion lui avait laissée.

Dès son entrée à la cour sa faveur était montée au plus haut degré; son mérite était si précisé-

ment celui qui plaît à tout le monde, que l'envie même n'aurait pu condamner le choix du roi.

Un esprit sage, mesuré, et cependant agréable, ne laissait apercevoir ni vide ni longueur dans sa conversation ; toujours vrai, sa franchise n'était ornée qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas choquant, et l'égalité de son humeur était presqu'une démonstration de la pureté de son âme : n'ayant jamais vu la cour, son cœur était exempt de lâches artifices, que les grands transmettent à leur postérité bien plus sûrement que leur sang. Alphonse, charmé de trouver tant d'excellentes qualités réunies dans un seul homme, ne goûtait de douceurs que dans son entretien ; et dom Alvar, reconnaissant des bontés du roi, ne paraissait occupé qu'à lui plaire. Cependant ils n'étaient pas contens l'un de l'autre. Dom Alvar ne cherchait point à dissimuler le chagrin qui le dévorait, et le roi ne pouvait s'empêcher de lui en faire souvent des reproches.

Eh quoi ! lui dit ce prince un jour qu'il paraissait plus triste qu'à l'ordinaire, je vous ai élevé au plus haut point de grandeur ; j'ai prévenu tous les souhaits qu'un sujet peut former ; je vous ai donné ma confiance plus intimement que ne l'a jamais eue dom Pèdre ; je vous aime, Alvar, et je ne puis vous rendre heureux ! Ah ! sire, répon-

dit-il, il n'y a rien d'égal à ma reconnaissance; je n'avais pas l'idée d'un roi tel que vous; mon amitié (puisque vous ordonnez que j'emploie ce mot pour exprimer mon respectueux attachement), mon amitié est le fruit de mon admiration : mais, sire, puis-je voir sans douleur qu'avec tant de vertus et tant de bontés on puisse faire des misérables? Je ne puis regarder les grâces dont vous me comblez que comme les dépouilles d'un ami généreux, qui ne doit son malheur qu'à la calomnie; je l'avoue, sire, sa perte empoisonne vos bienfaits.

Vous m'offensez, Alvar, et vous ajoutez un nouveau crime à celui de dom Pèdre; des avis sûrs, donnés à propos, l'ont empêché de consommer son premier dessein; mais, puisqu'il traverse ceux que j'ai sur vous, je le punirai de m'ôter le plaisir de vous rendre heureux. Ah! sire, s'écria dom Alvar en se jetant aux pieds du roi, ce n'est que par des larmes que je puis exprimer la tendresse que m'inspire l'excès de vos bontés. Plus je les éprouve, plus la disgrâce de mon malheureux ami me paraît affreuse; apprenez-lui son crime, sire, sa justification suivra de près; puisque vous connaissez le prix d'un cœur, dom Pèdre pourrait.... Non, dit le roi, je le connais, la conviction de son attentat ne le porterait qu'à me braver;

un reste de pitié me parle encore en sa faveur; l'amour que j'ai pour Elvire m'engage à différer de le punir; mais, sans l'aveu que j'exige de lui, rien ne retiendra ma vengeance. Non, sire, reprit dom Alvar, votre majesté est trop juste.... Arrêtez, dit le roi, n'abusez pas des droits que ma bonté vous donne; surtout observez exactement la seule loi que je vous ai imposée; je ne puis trop vous le répéter, plus d'un intérêt m'en ferait punir sévèrement la transgression : quand l'amitié et l'autorité n'exigent qu'un sacrifice, il doit être sans réserve.

De semblables conversations, souvent répétées, étaient peu propres à diminuer le chagrin de dom Alvar. Aussi tout ce qui venait chez Elvire ne l'entretenait que de la singularité du nouveau favori; les femmes surtout l'accablaient de ridicules. Pouvait-il leur plaire? il n'en avait trompé aucune.

Elvire trouvait une légère consolation de s'attribuer l'indifférence générale qu'on lui reprochait. Mais comment justifier son silence?

L'intérêt de dom Pèdre, et peut-être le désir de voir comment dom Alvar soutiendrait sa vue, la déterminèrent à sortir plus tôt que ses forces ne le lui permettaient : elle se fit porter à la cour; dom Alvar était auprès du roi lorsqu'elle y arriva.

La santé d'Elvire était trop altérée pour soutenir

tout à la fois l'émotion inséparable de la vue de ce qu'on aime et celle qu'éprouve une âme noble quand elle est forcée de s'humilier; aussi serait-elle tombée en se jetant aux genoux du roi, si dom Alvar, oubliant toute autre considération, ne l'eût prise entre ses bras, et ne l'eût portée sur un sopha avant que le roi eût le temps de s'étonner de sa hardiesse. Dès qu'Elvire eut repris ses sens, il ordonna à ceux qui l'environnaient de s'éloigner. Ce prince ne put résister davantage aux sentimens que lui inspirait la vue d'Elvire pâle, mourante, et qu'un modeste embarras rendait encore mille fois plus intéressante.

Vous vous plaignez de moi, madame, lui dit-il; mais, si vous connaissiez mon cœur, que je vous inspirerais de pitié! J'aime encore votre frère, et je vous adore; j'ai cherché à vous plaire par toutes sortes de moyens dont vous n'avez pas daigné vous apercevoir. Je partagerais mon trône avec vous, si je pouvais en disposer: mais, comme le reste des mortels, je n'ai qu'un cœur à vous offrir. Jusqu'ici le respect m'a obligé de me taire; jugez s'il est extrême, madame, c'est votre roi qui vous parle en amant timide. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour vous affliger en punissant votre frère! J'aurais pardonné son crime, s'il n'était connu que de moi; mais j'en dois compte à mes

sujets. Que dom Pèdre autorise ma clémence par un aveu et un repentir sincères, je lui fais grâce. Employez-y, madame, tout le pouvoir que vous avez sur lui : allez le voir, apprenez-lui que je veux bien l'entendre ; avertissez-le que je le ferai conduire devant moi : trouvez-vous avec lui ; vous reconnaîtrez l'un et l'autre que je suis encore plus votre ami que votre maître. Ne me répondez point, madame, continua le roi, voyant qu'Elvire voulait parler, je ne me sens pas la force d'être généreux, si je trouvais autant d'ingratitude dans le cœur de la sœur que dans celui du frère. Laissez-moi la faible satisfaction de compter sur votre reconnaissance. En même temps le roi fit signe que l'on vînt aider Elvire à marcher.

Les courtisans s'empressèrent ; mais dom Alvar les devança. En se levant, Elvire laissa tomber le mouchoir dont elle essuyait ses larmes : dom Alvar le ramassa précipitamment, et profita de cette occasion pour lui donner un billet ; mais ce ne fut pas si adroitement que le roi n'en eût du soupçon. La fatigue que la démarche d'Elvire lui avait causée, le trouble où l'avait jetée le billet qu'elle venait de recevoir, l'impatience de le lire, ne lui permirent pas d'aller voir son frère. Elle se fit conduire chez elle. A peine fut-elle arrivée qu'elle l'ouvrit ; il contenait à peu près ces mots :

BILLET.

« Vous me croyez sans doute le plus coupable « des hommes, adorable Elvire; je ne suis que « le plus malheureux. Décoré de toutes les appa- « rences de l'ambition satisfaite, mon cœur ne « sacrifie qu'à l'amour et à l'amitié. Je n'ai rompu « le silence, je ne parais sensible à la faveur dont « le roi m'honore que dans l'espérance d'être « utile à dom Pèdre; si je puis pénétrer le secret « du crime qu'on lui impute, c'est assez pour dé- « voiler son innocence; je me flatte d'y réussir « dans peu. Il fallait un motif aussi puissant pour « me faire obéir à la tyrannique défense que le « roi m'a faite d'avoir aucune relation avec les « seules personnes pour qui la vie m'est chère. Il « y va de la perte de tous trois, s'il découvre la « moindre intelligence entre nous. Peut-être j'ai « poussé trop loin la prudence; mais, madame, « à qui pouvais-je confier mon secret? Étranger « dans cette cour, observé de toutes parts, me « défiant des hommes, ne les connaissant point, « j'ai préféré le malheur affreux de vous pa- « raître ingrat au danger où mon peu d'expé- « rience aurait pu vous exposer : je ne sais même « si je pourrai faire parvenir ce billet jusqu'à « vous; mais, belle Elvire, je mourrai de dou-

« leur, si je ne vous apprends pas l'excès de mon « amour. »

La lecture de cette lettre apporta dans l'âme d'Elvire un changement inexprimable : Dom Alvar n'est point ingrat, disait-elle avec transport ; mon frère touche au moment de faire éclater son innocence ; je les verrai tous deux partager les bontés du roi et ma tendresse ! Dois-je m'inquiéter de l'amour d'Alphonse ? il est généreux, il ne pourra jamais nous haïr.

Les sentimens agréables, renaissant dans le cœur d'Elvire, semblaient faire couler un autre sang dans ses veines ; sa santé se trouva presque tout d'un coup rétablie. Elle passa une nuit aussi agitée par des idées agréables que les précédentes l'avaient été par ses cruelles inquiétudes.

Elle se leva de bonne heure, et se préparait à sortir pour aller avertir dom Pèdre de tout ce qui se passait, lorsque Isabelle arriva. Venez, lui cria Elvire dès qu'elle l'aperçut, venez, ma chère Isabelle, partager mes espérances comme vous avez partagé mes peines : je brûle d'impatience de vous entretenir. Je sais tout, lui dit Isabelle : dom Alvar vous avait perdus tous trois ; le glaive était levé sur vos têtes ; mais j'ai eu l'adresse de le détourner. C'est pour vous apprendre cette bonne

nouvelle que je me suis levée si matin. Mon Dieu! que les amans sont maladroits! continua-t-elle. Ils croient tout voir sans être vus; on les voit sans qu'ils s'en doutent. Expliquez-vous, reprit Elvire alarmée, qu'avons-nous encore à craindre? Rien, répondit Isabelle : ne vous ai-je pas dit que j'avais paré le coup? Mais tirez-moi d'inquiétude à votre tour : qu'avez-vous fait du billet de dom Alvar? Vous étiez, dit-on. si troublée...... Et comment savez-vous que j'ai reçu un billet? interrompit Elvire encore plus effrayée. Je le sais du roi, répondit Isabelle..... Du roi! s'écria Elvire. Ah! nous sommes perdus! Vous ne voulez donc pas m'entendre? reprit impatiemment Isabelle. Écoutez-moi : vous verrez que l'étourderie que l'on me reproche ne s'étend pas sur les choses importantes; je sais parler à propos quand il faut servir mes amis; vous n'en serez persuadée que quand vous jouirez du bonheur que je vous ai préparé; car votre prévention..... Mon Dieu! dit Elvire, je croirai tout ce que vous voudrez; mais expliquez-vous.

Le roi, reprit Isabelle, parut de fort méchante humeur hier, quand vous l'eûtes quitté. Il demanda plusieurs fois où j'étais; on m'en avertit; je courus à la cour. Dès qu'il me vit, il me tira à part; il me fit beaucoup de questions adroites

sur vos liaisons, et celles de votre frère avec dom Alvar : je l'assurai que vous n'en aviez aucune. Eh bien, me dit-il d'un ton ironique, je suis mieux instruit que vous. Ensuite il me conta, avec une colère qu'il s'efforçait en vain de dissimuler, que dom Alvar vous avait donné un billet en sa présence ; qu'au trouble que vous avez fait paraître en le recevant, il ne doutait pas que vous ne fussiez tous deux complices de je ne sais quel projet séditieux que l'on impute à votre frère. Il finit par de grandes menaces contre vous trois. Il fallait toute ma présence d'esprit pour n'en être pas déconcertée ; le temps était cher ; une seule réflexion m'a fait sentir que l'aveu de la vérité était le seul remède à vos maux : j'ai pris tout d'un coup ma résolution ; au lieu de la contenance timide que le roi s'attendait sans doute à me voir prendre, je lui dis tranquillement que ce n'était pas la peine de faire tant de menaces pour un simple billet d'amour. Un billet d'amour ! s'est-il écrié, avec un visage aussi froid qu'il était agité auparavant. Oui, sire, lui ai-je répondu ; si dom Alvar a donné un billet à Elvire, ce ne peut être que cela. Il a continué à me questionner ; je lui ai conté comment vous aviez pris du goût l'un pour l'autre. Enfin il m'a quittée en m'assurant que ma franchise ne lui était pas suspecte. Vous

voyez bien que vous touchez à votre bonheur ; il aime dom Alvar à la folie ; que peut-il faire de mieux pour le rendre heureux que de vous donner à lui? En faveur de votre mariage, il accordera la grâce de dom Pèdre ; je ne me croirai plus obligée de l'épouser, puisqu'il ne sera plus malheureux : nous serons tous contens. En vérité, il est temps que la joie renaisse parmi nous ; ce n'est presque pas vivre que de se plaindre toujours ; c'est mourir que de s'ennuyer.

Isabelle continuait ses agréables conjectures ; Elvire, plongée dans la plus profonde rêverie, l'écoutait avec peine, lorsqu'on vint leur ordonner de la part du roi de monter dans un carrosse qui les attendait pour les conduire dans le lieu choisi pour leur exil. En même temps on ordonna aux domestiques de préparer ce qui était nécessaire pour partir promptement.

Elvire, assommée de ce coup imprévu, semblait ne prendre aucune part à ce qui se passait. O mon frère ! ô Alvar ! s'écria-t-elle douloureusement, qu'allez-vous devenir !

Il y a des momens où l'âme, emportée loin d'elle avec trop de rapidité, ne s'aperçoit plus de son existence. Elvire ne sentait que les peines de ce qu'elle aimait.

Isabelle au contraire ne cessait de crier à l'in-

justice ; elle assurait qu'elle n'obéirait pas, qu'elle voulait parler au roi, qu'assurément elle lui ferait entendre raison. Ses plaintes furent inutiles ; il fallut partir.

Elvire demeura pendant tout le chemin dans l'espèce d'égarement où elle était tombée en recevant les ordres du roi. Isabelle exhalait son impatience d'une façon qui, dans toute autre conjoncture, aurait été plaisante.

La nuit était déjà fort avancée quand elles arrivèrent ; on les conduisit dans une chambre immense, dont le délabrement, aussi-bien que celui des meubles, aurait effrayé des personnes moins délicates. Tout était égal à Elvire, elle ne s'informait de rien ; mais Isabelle, par ses questions réitérées, obligea des espèces de fantômes destinés à les servir sous l'habillement de duègne à satisfaire sa curiosité. Elle crut voir ouvrir son tombeau en apprenant qu'elles étaient à la cour de la reine douairière, grand'mère du roi. Elle fit à Elvire mille reproches, mêlés de larmes. Son chagrin redoubla le lendemain en se voyant dans un château moins affreux encore par son extrême antiquité que par le peu de soin que l'on prenait de l'entretenir.

La vieille reine, attachée aux étiquettes et aux anciens usages, rendait la vie insupportable à

celles que la proscription y conduisait, sous le prétexte de lui former une cour. Tout y respirait la gêne, la tristesse et l'incommodité.

Les longues peines dégénèrent ordinairement en langueur; lorsque l'âme n'est pas tirée d'une agitation pénible par quelque événement agréable, la nature supplée à la raison, en ralentissant un mouvement qui entraînerait sa destruction. Elvire menait une vie languissante, mais elle vivait.

Dom Alvar n'était pas moins malheureux. Alphonse, excessivement irrité de la confidence qu'Isabelle lui avait faite, n'écoutant que son premier mouvement, s'imagina qu'il bannirait aussi facilement de son cœur que de sa présence les objets de sa jalousie.

Après l'exil d'Elvire, il ne retarda celui de dom Alvar qu'autant de temps qu'il le crut nécessaire pour l'empêcher de suivre ses traces : dépouillé alors des bienfaits du roi, il eut ordre de se retirer et de ne reparaître jamais.

Plus surpris que touché, il ne balança point sur le choix du lieu de sa retraite. Son esprit se tourna avec complaisance vers la cabane où il avait été élevé; son cœur fatigué, avide de repos, crut qu'il retrouverait ces jours de paix toujours chers à son souvenir, et qui s'y retraçaient alors comme le seul bien désirable.

Le goût de la solitude ne doit son origine qu'au chagrin qui tient à la honte ou au ridicule.

Dom Alvar, plein de confiance sur le bonheur tranquille dont il allait jouir, tourna précipitamment ses pas du côté de la forêt, asile de ses premiers malheurs; mais, à mesure qu'il en approchait, il sentait affaiblir l'idée séduisante qu'il en avait conçue d'abord : tout ce qu'il avait vu et éprouvé depuis son entrée dans le monde se présentait à son imagination; mais les traces, aussitôt effacées qu'aperçues, laissaient aux images qu'elles formaient la confusion d'un songe : Elvire même ne s'y présentait que dans l'éloignement.

Ce torrent de pensées tumultueuses ne cessa qu'en arrivant à sa cabane : frappé de sa vue, il resta immobile; ses yeux attachés sur ces objets se remplirent de larmes. La perte de l'ami vertueux qui l'avait élevé, celle de sa liberté, la répugnance qu'il sentit tout à coup pour une solitude totale; la comparaison des sentimens de sa jeunesse avec ceux qu'il avait acquis dans le monde : tout affligeait son âme, tout déchirait son cœur. Cependant, faisant un effort sur lui-même, il entra dans ce lieu désiré et redouté en même temps.

Les premiers jours se passèrent à rappeler dans

son souvenir les préceptes de son ami, et à vaincre sa délicatesse sur la privation des commodités, qui ne sont rien quand on ne les connaît pas, mais dont l'usage fait des besoins. Son amour reprit bientôt, dans le calme de la solitude, ce qu'il avait perdu d'empire dans le trouble de l'orage. Dom Alvar ne pensa plus qu'aux moyens de découvrir le sort d'Elvire ; il en essaya plusieurs inutilement. Trop près de la cour, dans un lieu où le roi chassait souvent, pouvait-il faire quelques démarches sans risquer d'être découvert? Il crut que dans un endroit habité il pourrait faire agir des gens inconnus, dont les recherches auraient plus de succès que les siennes.

Il n'eut pas plus tôt formé ce projet, qu'il partit pour l'exécuter, en observant de ne point suivre les routes ordinaires.

Il avait déjà marché près de deux jours lorsque, traversant un bois, il vit tout à coup fondre sur lui un homme l'épée à la main qui, sans lui donner le temps de se reconnaître, lui cria : Traître, défends une vie que tu aurais dû perdre par le plus infâme supplice. Dom Alvar, étonné, se mit en défense ; mais, reconnaissant en même temps dom Pèdre, loin d'attenter à ses jours, il ne fit que parer les coups qu'il lui portait avec une fureur inexprimable. Arrêtez, dom Pèdre,

lui criait-il ; quelle est votre erreur ! reconnaissez le malheureux Alvar ; venez plutôt recevoir dans ses bras le témoignage de son amitié et de sa tendre reconnaissance.

Dom Pèdre était trop animé pour l'entendre ; comme dom Alvar ne se défendait que faiblement, il le saisit au collet, le terrassa, le menaçant de lui ôter la vie, s'il n'avouait tous ses crimes.

Dans ce moment une troupe d'archers, qui étaient dans le bois à la poursuite de plusieurs brigands, arrivèrent dans cet endroit : les prenant pour ceux qu'ils cherchaient, ils les enchaînèrent, les forcèrent de marcher, sans aucun égard pour les menaces de dom Pèdre, ni pour les raisons que dom Alvar employait à leur faire connaître leur méprise. On les conduisit dans un fort assez près de là ; on les mit dans le même cachot, en attendant, leur dit-on, qu'on les transférât dans la capitale, pour servir d'exemple à leurs semblables.

Ce fut là que dom Alvar, sans penser à se plaindre, plus occupé des reproches de son ami que de son propre malheur, lui en demanda l'explication.

Dom Pèdre, désespéré de l'ignominie où son emportement venait de le conduire, ne la lui donna qu'avec toute l'amertume dont son âme était remplie.

Il lui apprit qu'après son départ il avait été resserré plus étroitement dans sa prison ; que plusieurs jours s'étaient passés en confrontation de témoins qu'il avait tous confondus ; qu'enfin le roi, ne trouvant pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'aucun crime, s'était contenté de l'exiler ; qu'on ne lui avait pas même permis de rentrer dans sa maison ; qu'il avait seulement appris qu'Elvire et Isabelle n'étaient plus à la cour.

En cet endroit dom Pèdre, dont l'humeur altière s'aigrissait par le récit de ses malheurs, dit sans ménagement à dom Alvar que la conduite qu'il avait tenue dans le temps de sa faveur prouvait assez son ingratitude et sa perfidie pour qu'il pût l'accuser sans injustice d'avoir enlevé sa sœur et sa maîtresse, qui étaient disparues le même jour que lui. Il ajouta à ce reproche tout ce que la prévention peut arracher à un cœur tendre, mais violent.

Il ne fut pas difficile à dom Alvar de se justifier. Le simple récit de ce qui s'était passé, ses regrets sur la perte d'Elvire, enfin la vérité, toujours aperçue quand elle est pure, ne laissèrent aucun soupçon dans le cœur de dom Pèdre : l'amitié, les remords, les excuses succédèrent à son emportement ; dom Alvar, aussi généreux que ten-

dre, ne pensa qu'à effacer du cœur de son ami le noble regret qu'il témoignait de l'avoir offensé. Réunis tous deux par la confiance, et même par le désespoir, ils ne pensèrent dès-lors qu'à se consoler mutuellement sur leur horrible destinée, qu'à imaginer les moyens de faire revenir Alphonse de ses injustes préventions.

Le bonheur des rois répondrait aux apparences, s'ils ne trouvaient en eux-mêmes les bornes de leur pouvoir. Alphonse, qui faisait tant de malheureux, ne l'était moins que par l'impossibilité de l'être autant. Plus de six mois s'étaient écoulés avant que les chagrins qu'il s'était occasionnés lui-même fussent diminués ; il crut enfin avoir acquis assez d'indifférence pour soutenir sans faiblesse la présence d'Elvire ; ou plutôt, se trompant lui-même, il cherchait à flatter son cœur par la vue d'un objet qu'il ne pouvait en arracher.

Il fit avertir la reine douairière qu'il irait le lendemain lui rendre une visite. Il lui donnait rarement cette marque de respect ; aussi cet événement répandit une joie générale dans sa triste cour. La vieille reine, qui, comme tous les gens de son âge, tenait encore au monde pour en savoir les nouvelles, mesurant la quantité qu'elle en apprendrait par la durée du temps qu'elle passerait avec son petit-fils, voulut prévenir son ar-

rivée ; elle fit apprêter ses équipages, aussi délabrés que son château, et, le jour marqué, elle se mit en chemin pour aller à la rencontre du roi ; Elvire et Isabelle étaient du voyage.

La triste Elvire rêvait profondément aux moyens de tirer du roi ou de quelqu'un de sa suite des éclaircissemens sur le sort de son frère et de son amant : jusque-là elle n'avait pu en apprendre aucune nouvelle.

Ses regards étaient sans dessein, quand tout à coup, frappée de la rencontre la moins attendue, elle fit un cri en s'élançant hors de la voiture, qui par bonheur était fort basse. Elle fut en un instant au milieu d'une troupe d'archers qui conduisaient deux prisonniers : le changement de leur visage, l'horreur de leurs habillemens, les fers dont ils étaient chargés, ne l'avaient pas empêchée de les reconnaître. Mon frère ! s'écriait-elle, ô dieux ! mon cher frère, est-ce vous ? Elle le tenait dans ses bras, qu'elle en doutait encore. Son premier mouvement fut la joie de retrouver tout ce qu'elle aimait ; mais, bientôt frappée de l'appareil d'infamie qui les entourait, il sembla que sa vie ou sa raison allait l'abandonner. Saisie d'effroi, elle les quittait pour appeler le ciel et la terre à son secours. Elle revenait à dom Pèdre, le serrait plus étroitement dans ses bras : nulle

suite dans ses pensées, nul ordre dans ses paroles; sa douleur était un délire.

Dom Pèdre montrait moins de faiblesse; mais le désespoir était peint dans toute son action; des mots entrecoupés exprimaient tour à tour sa fureur, sa honte et son attendrissement. Dom Alvar, malgré le poids de ses chaînes, était aux pieds d'Elvire; il tenait une de ses mains qu'elle lui avait abandonnée, il la baignait de ses larmes; Elvire jetait de temps en temps sur lui des regards mêlés de complaisance, d'horreur et de tendresse. Alvar, disait-elle, que nous sommes malheureux! Ils étaient tous trois trop occupés d'eux-mêmes pour apercevoir ce qui se passait auprès d'eux.

La reine, surprise de la fuite précipitée d'Elvire, avait fait arrêter pour en savoir la cause. Isabelle, après avoir reconnu les prisonniers, était descendue; elle courait pour joindre ses caresses à celles de son amie, lorsque le roi arriva.

Ce prince avait vu de loin ce qui s'était passé; il avait cru reconnaître Elvire; mais, ne comprenant rien à sa démarche, il avait poussé son cheval pour s'éclaircir plus tôt. Son impatience ne lui avait pas permis de s'arrêter avec la reine; il ne fit que la saluer en passant, et rejoignit Isabelle au moment qu'elle arrivait. Voyez, lui dit-

elle, le fruit de vos caprices. Vous en devriez mourir de honte et de regret; mais vous êtes roi.

Alphonse, reconnaissant alors ses malheureux favoris, se sentit combattu de sentimens si opposés, que, ne voulant céder à aucun, il allait s'éloigner, lorsque dom Pèdre, levant les yeux à la voix d'Isabelle, plus saisi de fureur que d'étonnement de se voir près du roi, lui cria avec le ton du désespoir : Arrête, cruel! repais tes yeux de l'état horrible où tes injustes préventions nous ont conduits! Tu veux usurper le nom de pacifique, et tu mérites mieux celui de cruel que ton prédécesseur; il n'a versé que du sang, et tu déchires les cœurs. Ton amitié est une tyrannie, tes bienfaits sont des malheurs, et notre reconnaissance un supplice!

Au premier mot que dom Pèdre avait prononcé, Elvire, éperdue, l'avait quitté pour se jeter aux genoux du roi, qu'elle tenait fortement embrassés : Ah! sire, lui criait-elle, ne vous offensez pas des paroles que le désespoir arrache à mon malheureux frère : son crime ne commence que de ce moment; pardonnez tout à l'excès de son infortune. Vous l'avez aimé : ah! dieux! jetez les yeux sur lui! vous aimez la vertu, secourez-la. Mes larmes.... ma douleur.... nos malheurs.... hélas! ils sont sans bornes.

Le roi, plongé dans une profonde rêverie, ne répondait que par des regards sombres et distraits qu'il jetait alternativement sur le frère et la sœur. Elvire, persuadée qu'ils annonçaient la perte de ce qu'elle avait de plus cher, n'écoutant que son désespoir, fut se jeter entre son frère et son amant. Je ne veux plus t'entendre, tyran inflexible, continua-t-elle en parlant au roi; nous expirerons à tes yeux; mais tu ne seras pas le maître du moment, nous te ravirons le plaisir barbare de l'ordonner....

Non, vous ne mourrez pas, s'écria le roi, vous êtes plus mes tyrans que je ne suis le vôtre; mes regrets me rendraient plus malheureux que vous, si mon juste ressentiment triomphait de ma clémence. Voyez, madame, continua le roi en s'approchant d'Elvire, voyez si votre frère était coupable; voyez s'il mérite la grâce que je lui accorde. Elvire prit un papier que le roi lui présentait, et que dom Alvar reconnut aussitôt pour le fatal projet de conjuration qui avait coûté la vie à son père. Ah! sire, s'écria-t-il, quelle preuve plus convaincante pouviez-vous avoir de l'innocence de dom Pèdre? En même temps il apprit au roi l'origine de ce funeste écrit; il lui fit remarquer qu'étant sans nom et sans date, il n'avait pas été difficile aux ennemis de dom Pèdre d'en imposer au roi

en rapprochant les circonstances. Cela doit être vrai, sire, dit Isabelle quand dom Alvar eut cessé de parler; car j'ai trouvé ce papier dans la forêt le même jour que nous y rencontrâmes dom Alvar; voyant qu'il était écrit en portugais, que je n'entends pas, la curiosité me le fit donner à dom Rodrigue pour le traduire. Mille occupations sérieuses que j'ai eues depuis m'ont fait oublier de le lui reprendre. Voilà comme les rois, ajouta-t-elle en haussant les épaules, croient faire grâce quand ils ne font que justice.

O ciel! s'écria Alphonse, que le trône renferme d'écueils pour la vertu! Me pardonnerez-vous mon erreur, belle Elvire? lui dit-il en prenant sa main, qu'il présenta à dom Alvar; ne suis-je pas assez puni par la perte de votre cœur? En vous unissant à ce que vous aimez, est-ce assez expier mon crime? Allons, continua-t-il (en détachant lui-même les fers de ses favoris, et ne dédaignant pas de les embrasser), venez éprouver si la vertu m'est chère. L'excès de mes bontés surpassera celui de vos malheurs : aimez-moi, s'il se peut; mais, dussiez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire surpasse la peine d'en rencontrer.

FIN.

TABLE.

